This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

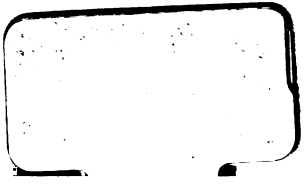
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

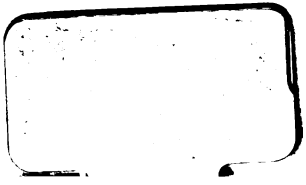
~~C/U 9561 A.1~~
TNR 7233



Digitized by Google

Digitized by Google

~~C/U 9561 A.1~~
TNR 7233



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

CH. PERRAULT

Digitized by Google

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (nos 31 à 60).

---

60 exemplaires, numérotés.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

CH. PERRAULT

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE

PAR

PAUL LACROIX

Conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVIII

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
6 JAN 1964
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

NOTICE

SUR LES MÉMOIRES DE PERRAULT ET SUR LES DERNIÈRES ANNÉES DE SA VIE LITTÉRAIRE

Il est à regretter que Charles Perrault n'ait pas laissé des Mémoires plus détaillés et plus complets sur sa vie, sur sa famille et sur ses contemporains : nous posséderions ainsi des renseignements très-précieux au sujet des gens de lettres, des savants et des artistes, avec lesquels il fut en relation continuelle et souvent intime pendant plus de quarante ans. Mais, en écrivant ces petits Mémoires, qu'il avait destinés exclusivement à ses enfants, il ne songeait pas à faire figurer dans une sorte de galerie pittoresque les portraits de tous les personnages illustres qu'il avait rencontrés et connus dans le temps de sa faveur auprès de Colbert; il a voulu seulement retracer, sous une forme simple et précise, les principales circonstances de sa longue et laborieuse carrière de littérateur, d'académicien,

Digitized by Google

d'ami des arts et de contrôleur général des bâtiments du roi.

Ces petits Mémoires sont les seuls de cette espèce que le siècle de Louis XIV nous ait laissés; et tels qu'ils sont, malgré leur concision et leur peu d'étendue, ils n'en ont pas moins d'importance historique, ils n'en offrent pas moins d'intérêt littéraire. C'est un récit familier, empreint d'une sincérité presque naïve, rempli des sentiments les plus élevés et les plus honorables, très-agréablement écrit, avec autant de naturel que de facilité. Pierre Patte, architecte distingué, qui les a publiés pour la première fois (Avignon, 1759, in-12 de 2 ff. et 204 p.), en y ajoutant quelques notes, nous apprend que le manuscrit original et autographe appartenait alors à l'abbé de Fleury, chanoine de Notre-Dame de Paris, et qu'il entra depuis à la Bibliothèque du Roi. Nous l'avons cherché inutilement dans cette Bibliothèque, au département des Manuscrits, et nous pouvons d'autant mieux nous consoler de ne l'avoir pas trouvé, que Pierre Patte a déclaré qu'il l'avait reproduit textuellement, sans en rien retrancher, sans y rien changer, excepté l'orthographe. Cette édition était devenue fort rare, lorsque Collin de Plancy la fit réimprimer dans les Œuvres choisies de Charles Perrault (*Paris, Brissot-Thivars*, 1826, *in*-8). *Seize ans plus tard, nous avons remis au jour ces charmants Mémoires, qui étaient encore à*

Digitized by Google

peine connus, dans un recueil intitulé : MÉMOIRES, CONTES ET AUTRES ŒUVRES DE CHARLES PERRAULT *(Paris, Ch. Gosselin, 1842, in-12). L'édition, que nous faisons paraître aujourd'hui, et qui n'est qu'une reproduction fidèle de l'édition de Pierre Patte, sera donc la quatrième, et nous avons lieu d'espérer qu'elle servira enfin à déterminer la place que ces Mémoires doivent prendre parmi les petits chefs-d'œuvre de la littérature du XVII^e^ siècle.*

Il est aisé de découvrir, en les lisant, le véritable motif qui a décidé Charles Perrault à les écrire, et l'époque exacte où il en a suspendu la rédaction, soit qu'il eût renoncé à les continuer, soit que la mort soit venue le surprendre au milieu de son travail. Dans un endroit de ces Mémoires (p. 102 de la première édition), il cite le JOURNAL *de M. de Chantelou, et il en extrait quelques pages dans lesquelles il a recueilli les* DIRES DU CAVALIER BERNIN, *« que je mettrai ici, dit-il, tout de suite, pour éviter la peine de marquer le temps, les lieux et les rencontres, où il les a dits, circonstances qui ne sont d'aucune utilité ». Le* JOURNAL *de M. de Chantelou était resté inédit, et on pouvait craindre qu'il ne fût perdu. M. Ludovic Lalanne vient d'en retrouver une copie parmi les manuscrits de la Bibliothèque de l'Institut, et il a commencé la publication de ce* JOURNAL, *dans la* GAZETTE DES BEAUX-ARTS, *en l'accompagnant d'excellentes notes historiques et critiques. Nous pouvons donc juger, dès à présent,*

Digitized by Google

que l'auteur du JOURNAL, *qui fut rédigé en* 1681, *à l'époque où Perrault était encore contrôleur général des bâtiments du roi et attaché au cabinet de Colbert, s'était fait un devoir de prendre fait et cause pour le cavalier Bernin, qu'il n'avait pas quitté un seul jour pendant les quatre mois que le célèbre architecte napolitain passa en France. Il attribuait donc à une cabale dont Charles Perrault semblait être le principal instigateur les injustices et les dégoûts que le Bernin avait éprouvés depuis que Louis XIV l'avait fait venir à Paris pour donner les plans du nouveau Louvre et pour en diriger la construction. M. de Chantelou, dans son admiration aveugle pour le cavalier Bernin, accusait à la fois Colbert et Perrault d'avoir sacrifié, de parti pris, le grand artiste italien aux jalousies des artistes français. C'étaient eux seuls qui, selon M. de Chantelou, auraient forcé Bernin de repartir pour Rome, sans avoir exécuté les plans qu'il proposait pour remplacer ceux de Le Vau, qui n'avaient pas été acceptés. En un mot, M. de Chantelou, dans son* JOURNAL, *faisait jouer à Perrault un rôle subalterne, très-effacé, quoique ambigu et peu bienveillant.*

On conçoit que Charles Perrault ait eu à cœur de rétablir les faits, qui lui semblaient dénaturés systématiquement par M. de Chantelou, qu'il regardait comme un ennemi, ou du moins comme

Digitized by Google

un antagoniste non moins hostile à lui-même qu'à son frère Claude Perrault, qui eut la gloire de fournir les derniers plans de la Colonnade du Louvre. Charles Perrault tenait aussi à défendre et à constater cette gloire, qui était l'héritage de sa famille; et, quoique le JOURNAL *de M. de Chantelou ne fût pas publié ni destiné à l'être, il se fit un pointt d'honneur de le réfuter indirectement, en écrivant ses propres Mémoires. On lui pardonnera d'avoir, dans ces* MÉMOIRES, *fait acte de dédain, sinon de ressentiment, à l'égard de M. de Chantelou, en le taxant de grossière ignorance sur le fait des proportions sculpturales de la Colonne Trajane, à Rome : « Ce bon homme ne sçavoit ce qu'il disoit, » objecte Perrault. Ce n'était là qu'un prêté rendu, car M. de Chantelou avait dit, dans son* JOURNAL, *que les travaux d'architecture que Charles Perrault faisait exécuter aux Tuileries, en* 1665, *sous la direction de son frère Claude, étaient aussi mal conçus que mal exécutés : « M. Perrault est venu le soir* (4 *juillet*), *dit M. de Chantelou, nous communiquer, à mon frere* (*M. de Chambray*) *et à moi, quelques changemens que l'on proposoit d'y faire. Nous lui en avons dit notre sentiment, et que ces vases qu'on a mis à l'entablement ne sont ni beaux ni convenablement placés; qu'il seroit mieux de faire regner la corniche de l'ordre corinthien le long de la terrasse, que d'y avoir mis une autre corniche, laquelle n'a*

Digitized by Google

ni liaison ni rapport à celle-là ; que ce seroit aussi une chose bien plus réguliere de faire regner le même ordre corinthien entre les fenêtres, à la place de ces consoles qui y sont, faisant entre chaque fenêtre deux pilastres ; qu'il y a dans tout cet ouvrage plusieurs choses que l'on pourroit régulariser, d'autres qui sont mauvaises et très-mal exécutées ; qu'il est bon de faire des marchés pour l'économie, mais que de cela souvent il arrive qu'on n'a que des ouvrages mal faits, ce qu'il faut fuir, surtout dans les bâtimens. »

M. de Chantelou n'était, d'ailleurs, que l'écho du cavalier Bernin, qui, consulté par le roi pour donner son avis sur les constructions du bâtiment des Tuileries, répondit que ce bâtiment lui semblait une grande petite chose. *Charles Perrault avait donc pour objectif le* JOURNAL *de M. de Chantelou quand il écrivit ses* MÉMOIRES, *qui malheureusement ne sont pas achevés. Il les écrivit sans doute après l'année* 1696, *puisque ces Mémoires se terminent ainsi : « Voilà quelle a été la cause et l'origine de mes quatre tomes de* PARALLÈLES. » *Or, le quatrième tome de cet ouvrage* (Parallèle des Anciens et des Modernes en ce qui traite de l'astronomie, de la géographie, etc.) *n'a paru qu'en* 1696, *huit ans après la publication du premier tome, consacré aux arts et aux sciences.*

Perrault, à cette époque, était retiré dans sa belle maison du faubourg Saint-Jacques, depuis

Digitized by Google

qu'il avait donné sa démission de contrôleur général des bâtiments du roi et quitté le service particulier de Colbert, qui mourut l'année suivante, en 1683. *Le reste de la vie de Perrault fut concentré dans sa famille et absorbé par la culture des lettres, qu'il aimait avec passion. Il n'avait conservé de ses nombreux rapports avec les gens de lettres et les artistes qu'un très-petit nombre d'amis, qui venaient le visiter souvent dans sa retraite.* « *M. de Fontenelle, dit Bruzen de La Martinière dans ses* PASSE-TEMPS POÉTIQUES (*Paris, Duchesne,* 1757, 2 *vol. in-*12), *M. de Fontenelle étoit uni avec notre auteur par les liens de l'amitié la plus tendre et la plus étroite. Ils estimoient, ils admiroient tous deux les bons ouvrages de l'antiquité; mais leur admiration n'alloit pas jusqu'à cette espèce d'idolâtrie où sont tombés quelques fameux partisans des auteurs grecs et romains.* » *Le poëte Santeuil était aussi un des amis et des commensaux ordinaires de Perrault.* « *Santeuil, dit encore Bruzen de La Martinière, avoit une si haute idée du mérite de Perrault qu'il s'étoit proposé de faire un poëme où il devoit l'exposer dans tout son jour; mais notre auteur, averti de son dessein, le pria de s'en tenir à cette inscription, qui vaut un petit panégyrique complet:*

Nullius ille artis, virtutis nullius expers
Restituit nostros violati juris honores.

Digitized by Google

Ces deux vers sont au bas du portrait de M. Perrault, que les chanoines de Saint-Benoît ont fait mettre dans leur chapitre. Ils devoient cette reconnoissance à un homme qui par son crédit leur avoit procuré l'entier rétablissement de je ne sais quels droits qu'ils avoient perdus. » C'est dans l'église de Saint-Benoît que Perrault voulut être inhumé.

On ne saurait imaginer combien la réputation littéraire de Charles Perrault avait souffert de la querelle des Anciens et des Modernes, dans laquelle il avait pourtant fait preuve de tant de bon sens, de tant d'esprit et de tant de goût. Racine et Boileau le ridiculisèrent par leurs épigrammes, et presque toute la littérature jeta la pierre au malheureux Perrault, qui s'était fait le défenseur des Modernes contre les Anciens. « Combien de rares qualités offusquées par un seul défaut ! dit de lui Mme Dacier, qui n'avait pas hésité cependant à rendre hommage à ses nobles et belles qualités de caractère en louant hautement ses ouvrages en prose et en vers. Il a eu l'orgueilleuse témérité de censurer le plus grand des poëtes (Homère) et d'y reprendre beaucoup de choses qui sont aux yeux de tout l'univers autant de beautés ineffaçables qu'il n'a pas senties. Dès lors, tout son mérite s'est éclipsé ; on a oublié ses talents, ses productions, sa probité, sa vertu même, et il ne lui est resté en partage que la honte d'être un fort méchant critique. »

Digitized by Google

Perrault ne composait que des ouvrages de médiocre importance et de peu d'étendue, mais très-variés de genre et de ton, très-agréables à lire et à entendre : aussi se contentait-il de l'approbation de ses amis et des applaudissements de ses confrères de l'Académie française. C'était dans les séances ordinaires de cette Académie qu'il essayait l'effet de ses compositions poétiques. « Combien de fois, disait Tourreil dans un de ses discours académiques, combien de fois M. Perrault n'a-t-il pas été applaudi, en ce lieu, lorsque dans nos jours de cérémonie il consacroit les fruits de ses veilles aux embellissemens de la fête, et qu'il se hâtoit de répandre dans le sein de sa mere les fleurs qu'elle lui avoit appris à cueillir ! » Perrault consultait toujours ses amis, avant de lire à l'Académie les nouveaux ouvrages qu'il avait composés : « Il s'étoit fait une loi, dit Bruzen de La Martinière, de ne rien mettre au jour qu'auparavant il n'eût consulté ceux de ses amis qu'il jugeoit les plus éclairés. » Depuis que Perrault avait renoncé au Contrôle des bâtiments du roi et à toute espèce de fonctions administratives, il ne s'occupait plus que de littérature et surtout de poésie. L'abbé Paul Tallemant, dans l'éloge posthume qu'il fit de son ami dans une séance publique de l'Académie française, en 1704, n'eut garde d'oublier le genre de vie studieuse que Perrault avait menée pendant vingt ans, depuis sa disgrâce et sa retraite, qui

Digitized by Google

eurent lieu en 1682 : « *Voilà, dit-il, M. Perrault rendu à son loisir avec cette joie et cette tranquillité dont il avoit goûté les charmes pendant sa jeunesse, et dont il avoit toujours regretté la douceur au milieu des plus grands emplois. En vain on lui suscite toutes sortes de traverses : sa vertu le met dans une pleine sécurité, et son cabinet le console de tout. M. Perrault retrouve les Muses autour de lui. Elles ne l'avoient pas toujours abandonné, et l'ingénieux poëme de* LA PEINTURE *étoit le fruit de quelques instans dérobés à des occupations bien incompatibles avec la poësie. Mais désormais toute sa vie n'est qu'un loisir.* »

L'abbé Tallemant ne s'explique pas sur la nature des traverses *qui troublèrent d'abord le repos de Perrault, lorsqu'il eut renoncé à la grande position qu'il occupait auprès de Colbert ; et Perrault, dans ses* MÉMOIRES, *laisse à peine deviner les ennuis et les persécutions dont il fut victime dès que Louvois, qui ne l'aimait pas et qui lui gardait une rancune implacable, eut pris en mains la direction presque absolue des affaires de l'État après la mort de Colbert. Bruzen de La Martinière n'est pas plus explicite que Perrault lui-même, dans cette note des* PASSE-TEMPS POÉTIQUES : « *On peut mettre au nombre des phénomènes du dernier siècle le traitement qu'essuya M. Perrault sitôt après la mort du ministre. La calomnie osa l'attaquer. Son innocence et sa conduite irréprochable le mirent à*

Digitized by Google

couvert de ses atteintes, mais elle ne put empêcher que les différens postes qu'il occupoit ne devinssent la proye de l'intérêt et de l'ambition. On oublia les services d'un homme, qui, pour tout dire, a procuré à la France des établissemens aussi favorables qu'utiles. Eh ! qui méritoit mieux de remplacer, du moins en partie, le grand Colbert, que le même homme qui l'avoit en quelque sorte inspiré si longtemps, et dont la capacité, l'expérience et le génie alloient de pair avec le désintéressement et le zèle ? » On doit s'étonner pourtant que Perrault, en écrivant ses MÉMOIRES, *ait négligé de se justifier de la calomnie qui semble avoir attaqué sa probité, et nous ne saurions pas émettre une conjecture à cet égard, si ce n'est qu'à la fin de sa gestion dans la surintendance des bâtiments du roi, il a l'air de se plaindre du désordre financier de cette surintendance, où les ordonnances signées par le ministre « ne se payoient guères que plusieurs mois après, en vertu d'un état de distribution qui se faisoit à mesure qu'il y avoit des fonds. »*

Ce qui paraît indubitable, c'est que Louvois, devenu premier ministre de Louis XIV en 1683, poursuivit de ses ressentiments et de ses vengeances toutes les créatures de Colbert, et Perrault, quoique retiré dès lors de l'administration active du service des beaux-arts, ne fut probablement pas plus ménagé que le peintre Le Brun, qui eut besoin de l'appui direct du roi pour conjurer le mauvais

Digitized by Google

vouloir de Louvois et pour lui tenir tête. Perrault donne à entendre cependant que Louvois lui était personnellement hostile, aussi bien qu'à la petite Académie *des inscriptions, que, lui Perrault, avait créée avec l'agrément de Colbert. Cette petite Académie, dit-il, « étoit le sujet ordinaire de ses plaisanteries, et il disoit qu'il ne trouvoit pas d'argent plus mal placé que celui que M. Colbert donnoit à des faiseurs de rébus et de chansonnettes ». Aussi, quand Louvois, après avoir lu un mémoire que Perrault avait composé pour démontrer l'utilité de cette Académie, qui devait devenir l'Académie des inscriptions et belles-lettres, consentit à donner audience aux académiciens, qu'il ne songeait plus à congédier : « Je ne crus pas, dit Perrault, qu'il fût à propos que je m'y trouvasse, dans la crainte que M. de Louvois ne dît quelque chose qui me déplût, et que dans la chaleur je ne fisse quelque réponse dont j'aurois été fâché dans la suite. » C'est la seule protestation que l'auteur des* MÉMOIRES *se permet contre Louvois, qui lui avait toujours montré si peu de bienveillance. La mort mystérieuse et foudroyante de Louvois (1691) parut sans doute à Perrault une juste punition des injustes et cruels procédés de ce ministre, qui avait su si bien faire regretter Colbert ; car voici l'oraison funèbre qu'il ne put s'empêcher de lui faire dans ces beaux vers* sur la mort subite d'un grand :

Digitized by Google

Figure du monde qui passe
Et qui passe dans un moment !
Pompe, richesse, honneurs, funeste amusement
Dont un mortel s'enivre et jamais ne se lasse,
De quoi sert votre éclat à l'heure de la mort?
Il ne peut ni changer ni retarder le sort.
Louvois plus haut que lui ne voyoit que son maître :
Dans le sein des grandeurs, des biens et des plaisirs,
Un trait fatal et prompt borne enfin ses desirs,
Et ne lui laisse pas le temps de se connoître.
Hélas ! aux grands emplois à quoi sert de courir?
Pour veiller sur soi-même, heureux qui s'en délivre !
Qui n'a pas le temps de bien vivre
Trouve mal aisément le temps de bien mourir.

Ces vers, qui circulèrent alors dans le monde des lettrés et des artistes, mais qui ne furent pas publiés par l'auteur, sont les seules représailles que Perrault se soit permises contre la mémoire d'un puissant ennemi, qui l'avait attaqué dans sa considération et dans sa fortune.

Perrault avait prouvé, dans sa longue dispute avec Boileau, qu'il était de force à soutenir une guerre de plume contre les plus redoutables adversaires, en leur opposant les armes invincibles du bon sens, de la justice et de la loyauté; mais les débats bruyants ne furent jamais de son goût, et c'est avec joie qu'il accepta le semblant de réconciliation que Boileau lui offrit le premier, après une vigoureuse reprise des hostilités, dans laquelle l'avantage ne paraissait pas rester au terrible satirique. « J'ai envoyé dire à M. Perrault, avait

Digitized by Google

écrit Boileau à un ami commun, que, s'il vouloit se tenir en repos sur mon compte, je m'engageois à ne plus rien écrire qui pût le choquer. Il n'a point voulu entendre à cet accord, et il a exigé de moi, avant toutes choses, une admiration pour Quinault, que franchement je ne saurois lui promettre sans trahir la raison et ma conscience. Ainsi, nous voilà plus brouillés que jamais, au grand contentement des rieurs, qui étoient déja affligés du bruit de notre réunion. Je ne doute pas que cela ne vous fasse beaucoup de peine; mais, pour vous prouver que ce n'est pas de moi que la rupture est revenue, c'est qu'en quelque endroit que vous soyez, vous n'avez qu'à me mander ce que vous voulez que je fasse pour parvenir à un accord, et je l'exécuterai ponctuellement. » L'accord eut lieu, en effet, mais avec une froideur et une défiance réciproques.

Les MÉMOIRES *de Perrault parlent à peine de cette grande querelle des Anciens et des Modernes, dans laquelle Perrault et Boileau furent aux prises durant plusieurs années, et qui avait eu pour point de départ le poëme du* SIÈCLE DE LOUIS LE GRAND, *lu par l'auteur, en* 1688, *dans une séance particulière de l'Académie française, que Perrault raconte très-sommairement. La véritable cause de la colère de Boileau ne fut pas certainement la critique juste et modérée que Perrault avait faite des certains vers d'Homère : Perrault,*

Digitized by Google

dans son poëme, vantait les écrits superbes *des Godeau et des Racan; il louait sans restriction Sarrazin et Voiture, Molière et Tristan, Rotrou et Corneille,*

Du théâtre français l'honneur et la merveille;

mais il avait passé sous silence les œuvres poétiques de Boileau et les tragédies de Racine. « M. Despréaux, après avoir grondé longtemps tout bas, se leva, dans l'Académie, et dit que c'étoit une honte qu'on fît une telle lecture, qui blâmoit les plus grands hommes de l'antiquité... Depuis cette aventure, ajoute Perrault, le chagrin de M. Despréaux lui fit faire plusieurs épigrammes qui n'alloient qu'à m'offenser, mais nullement à ruiner mon sentiment touchant les Anciens. » Quant à Racine, plus vindicatif, mais plus dissimulé et plus perfide que Boileau, il fit l'éloge du poëme de Perrault, « dans la supposition que ce n'étoit qu'un pur jeu d'esprit, qui ne contenoit pas les véritables sentimens de l'auteur »; mais il excita, il envenima sous main le ressentiment de Boileau, et il contribua sournoisement à lui fournir une ample provision de malices et d'épigrammes contre le prétendu insulteur de l'antiquité classique.

Ce fut bien pis quand Perrault eut publié, en cette même année 1688, *le premier volume de son* PARALLÈLE DES ANCIENS ET DES MODERNES. *Boi-*

Digitized by Google

leau et Racine n'y étaient pas plus nommés que dans le poëme du SIÈCLE DE LOUIS LE GRAND. *« Racine fut, dit-on, piqué, rapporte Bruzen de La Martinière, de ce que Perrault, soit oubli, soit affectation de sa part, n'avoit fait aucune mention de ses tragédies dans le* PARALLÈLE : *et, pour s'en venger, il excita contre l'auteur la verve satirique de son ami Despréaux. J'ai peine à croire qu'une aussi belle ame ait été susceptible d'un ressentiment aussi vif, eu égard surtout à la frivolité du sujet; mais, la chose fût-elle véritable, M. Racine a expié son tort depuis, et d'une façon bien glorieuse, en travaillant de tout son cœur à la réunion des deux confreres qu'il avoit mis si cruellement aux mains. » Quoi qu'il en soit, le différend de Boileau et de Perrault devait durer plus de sept ans, et l'avantage ne resta point au premier de ces deux champions littéraires, qui ne combattaient pas toujours avec armes courtoises sous la bannière des Anciens ou des Modernes. Il fallait que Perrault, de sa nature si bienveillant, si conciliant, si peu agressif, fût poussé à bout par la partialité flagrante des juges du camp, pour n'avoir pas évité la lutte et subi toutes les conditions d'un traité de paix définitif. Boileau, par ses injures et ses violences, l'avait fait sortir de son caractère et l'empêchait d'aller au-devant d'un accommodement honorable.*

On trouve dans les MÉMOIRES *de Perrault la*

Digitized by Google

mesure exacte de ses sentiments moraux et le diapason réel de son humeur ordinaire. Il faisait bon marché de ses propres intérêts pour ne s'occuper que des intérêts de ses amis : il ne pardonnait pas à Boileau d'avoir ridiculisé, insulté Chapelain, dont il se déclarait hautement l'élève et l'admirateur; il avait pris chaudement fait et cause pour Quinault, non-seulement contre Boileau, qui s'irritait du succès des tragédies lyriques de cet habile et ingénieux collaborateur de Lulli, mais encore contre tous les envieux qui s'efforçaient de décrier le poëte auprès du musicien. Voici une anecdote qu'il a introduite dans le tome III de son PARALLÈLE, *et qui n'eût pas été déplacée dans ses* MÉMOIRES ; *c'est le récit d'un souper chez le fameux musicien Lambert.* « *Quelque temps après que M. Quinault eut commencé à faire des opéras, raconte-t-il, cinq ou six personnes d'esprit et d'un mérite distingué se mirent en fantaisie de les trouver mauvais et de les faire trouver tels par tout le monde. Un jour que ces messieurs soupoient ensemble, ils vinrent, sur la fin du repas, à Lulli, qui en étoit, et, lui appuyant chacun le verre sur la gorge, se mirent à crier :* Renonce à Quinault, ou tu es mort! *De la plaisanterie on passa bientôt au sérieux, et on n'oublia rien pour dégoûter le musicien du poëte ; mais, comme ils avoient affaire à un homme fin et éclairé, tous les stratagèmes ne firent que blanchir. On parla de moi dans*

Digitized by Google

*cette rencontre, et une personne de la compagnie dit avec bonté que c'étoit une chose fâcheuse que je voulusse soutenir envers et contre tous mon ami; que tout mon zèle pour sa défense n'aboutiroit qu'à me noyer avec lui, et qu'on devoit m'en avertir charitablement. M*** (Lambert), chez qui se donnoit le repas, voulut bien se charger de cette commission. Il me vint voir le lendemain, et, après l'avoir écouté jusques au bout, je lui demandai ce que ces messieurs trouvoient donc tant à redire dans les opéras de M. Quinault. « Ils « trouvent, me dit-il, que les pensées n'en sont « pas assez nobles, assez fines ni assez recher- « chées; que ses réflexions sont trop communes, et « enfin que son style ne consiste que dans un cer- « tain nombre de paroles qui reviennent toujours. « — Je ne suis point surpris, lui répondis-je, que « les personnes qui ne savent ce que c'est que « musique parlent de la sorte; mais vous, Mon- « sieur, qui la savez si parfaitement, et à qui la « France doit cette délicatesse et cette propreté « dans le chant que toutes les autres nations n'ont « point encore, ne voyez-vous pas que, si l'on se « conformoit à ce qu'ils disent, on feroit des « paroles que les musiciens ne pourroient chanter « et que les auditeurs ne pourroient entendre? « Vous savez que la voix, quelque nette qu'elle « soit, change toujours une partie de ce qu'elle « chante, et que, quelque naturelles que soient les*

Digitized by Google

« pensées et les paroles d'un air, on en perd tou-
« jours quelque chose. Que seroit-ce donc si ces
« pensées étoient bien subtiles et si ces mots qui les
« expriment n'étoient que de ceux qui entrent
« dans la grande et sublime poésie? Ainsi, l'on
« blâme mon ami par où il mérite le plus d'être
« loué, qui est d'avoir su, avec un certain nom-
« bre d'expressions simples et communes en appa-
« rence, faire tant d'ouvrages si beaux et si
« agréables et tous différens les uns des autres.
« Aussi voyez-vous que Lulli ne s'en plaint pas,
« persuadé qu'il ne trouvera jamais des paroles
« plus propres à être mises en chant et plus heu-
« reusement assorties au beau naturel de la musi-
« que. » La vérité est que dans ce temps-là j'étois presque le seul qui osât se déclarer pour M. Quinault. La jalousie de certains auteurs étoit si fort élevée contre lui qu'elle avoit corrompu tous les suffrages de la Cour et de la Ville. Mais enfin j'en ai satisfaction. Tout le monde lui a rendu justice, et ceux mêmes qui affectoient de le blâmer ont été contraints, par la force de la vérité, de l'admirer publiquement. »

C'est ainsi que Perrault défendait la cause de ses amis, lui qui n'avait reçu que des témoignages d'ingratitude de la part des personnes qui lui devaient le plus de reconnaissance. « Après la mort de M. Colbert, dit l'abbé Tallemant, tout changea de face pour M. Perrault. Quelque usage qu'il

Digitized by Google

eût fait de sa faveur, elle lui suscita des envieux. Ceux même à qui il avoit été utile devinrent ses persécuteurs, et il fut presque réduit à compter encore pour ses amis ceux qui ne faisoient que le négliger. » Pour bien apprécier la noblesse et la générosité du caractère de Perrault, il faut lire une lettre, qu'il adressa au révérend père de L..., chanoine régulier, pour la défense et la justification de la Compagnie de Jésus, que cet ecclésiastique avoit prise en aversion, et qu'il attaquait sans cesse avec des antipathies et des préjugés que Perrault avait à cœur de détruire, en les accusant d'exagération et d'injustice :

Nous avons tous nos défauts, mon Révérend Père, et il est décidé que le plus parfait a les siens, puisque vous-même n'en êtes pas tout à fait exempt. On vous reproche celui d'être quelquefois un peu trop outré dans vos sentimens et trop dur dans vos expressions ; mais il est des momens critiques où l'on n'est pas toujours maître de sa vivacité, et, si l'on n'a soin d'en réprimer les premieres saillies, elle mène souvent plus loin qu'on ne voudroit. Telle a été la vôtre à mon égard. Faute d'avoir su la maîtriser dans sa naissance, elle vous a fait tenir des propos offensans, que votre cœur désavouoit sans doute, et dont peut-être avez-vous déja rougi plus d'une fois. Quoi qu'il en soit, vous ne sauriez

Digitized by Google

vous dispenser de me faire satisfaction. La plus agréable pour moi, c'est que vous me rendiez au plus tôt votre amitié. L'aurois-je donc perdue sans retour, et cela parce que je n'ai pas souscrit à l'anathème que vous avez prononcé contre les Jésuites? Mais oserois-je vous demander comment et par où ces bons pères ont pu mériter si fort votre indignation? Vous ont-ils jamais attaqué personnellement dans leurs discours ou dans leurs écrits? Ont-ils même à se reprocher le moindre tort, direct ou indirect, sur votre compte?... Nous disons la *secte* de Calvin, de Luther et de tel autre hérésiarque; mais personne, hors vous, ne s'est avisé de dire la *secte d'Ignace*. Cette façon de parler est tout à fait impropre et même scandaleuse. En effet, si les Jésuites ont eu quelques théologiens dont la doctrine ait été répréhensible à certains égards, qu'a-t-elle de commun avec celle de leur fondateur, dont le nom, consacré à jamais dans les fastes de l'Église, est en vénération à tous les fidèles? Ne semble-t-il pas, à vous entendre, que saint Ignace, Molina et Suarez aient une même cause à soutenir? En vérité, l'homme est bien à plaindre quand l'esprit de parti le subjugue au point qu'il ne voit ni entend, et n'agit plus que par ses instigations. Et qu'importe qu'il soit tout brûlant de zèle pour l'intégrité de la morale, si le préjugé, la passion et la haine conduisent à

Digitized by Google

l'envi sa plume, et le font tomber dans des excès souvent moins pardonnables et peut-être plus dangereux que les erreurs qu'il condamne? A Dieu ne plaise, mon Révérend Père, que j'ose vous soupçonner de pareils excès! Je suis même très-persuadé que vous n'avez rendu jusques à présent si peu de justice aux Jésuites que par trop de confiance en des écrivains qui voudroient, n'importe à quel prix, les rendre odieux à tout l'univers. Pour moi, qui crois les connoître d'autant mieux que j'ai eu occasion de les pratiquer davantage, j'estime et j'honore en eux une vie toujours active et laborieuse, une piété solide, sans faste et sans hypocrisie, un zèle aussi ardent pour les progrès de la foi qu'infatigable pour la conversion des pécheurs, une conduite respectueuse et mesurée avec les grands, pleine d'égards pour les petits, compatissante pour les foibles, charitable pour tous. Voilà, mon Révérend Père, ce que je pense d'une société qui, quoi qu'on en dise, a rendu et rend encore tous les jours de grands services aux lettres et à la religion. Il vous plaît d'en penser bien autrement... A la bonne heure! mais, dussiez-vous n'être jamais d'accord avec moi sur cet article, souvenez-vous que l'étroite intelligence dans laquelle nous avons vécu si longtemps ne doit point souffrir de la diversité de nos opinions.

Digitized by Google

Nous voudrions citer encore la lettre si digne et si spirituelle que Perrault adressa, pendant la querelle des Anciens et des Modernes, à l'abbé Ménage, qui, au mépris des services rendus, et sans tenir compte des bons rapports qui avaient existé entre lui et Perrault au temps de la faveur et du crédit de ce dernier, ne s'était pas fait faute de lui lancer une épigramme latine, pour obéir aux sollicitations de Boileau. Les lettres de Perrault sont fort rares, et, si nous avions pu en découvrir un plus grand nombre, nous les eussions recueillies à la suite de ses Mémoires. La suivante, qu'il avait fait imprimer, en 1676, dans son RECUEIL DE DIVERS OUVRAGES EN PROSE ET EN VERS, *est fort intéressante, à ce point de vue qu'elle nous fait connaître l'opinion que Perrault avait de son mérite personnel, et la modestie avec laquelle il jugeait de son talent littéraire, qu'il s'excusait de maintenir dans les sphères moyennes de l'art. Nous réimprimons textuellement, avec ses variantes et son orthographe, cette lettre, adressée à Conrart, secrétaire perpétuel de l'Académie française, d'après l'autographe qui se trouve parmi les manuscrits de Conrart à la bibliothèque de l'Arsenal :*

Monsieur,

De toutes les epitres du chancelier de l'Hos

Digitized by Google

pital, je suis persuadé que celle-cy est la plus belle et qu'elle doit estre considerée comme son chef-d'œuvre, quelque applaudissement qu'on ayt donné aux autres. Il y a cent raisons d'en juger de la sorte, que je pourrois vous deduire et que je veux bien passer sous silence pour vous ennuyer moins. Si j'estois vain, je conterois pour le choix que j'en ay fait pour la traduire; mais j'aime mieux vous avouer franchement que ce qui m'a porté à ce travail, a esté la seule consideration du sujet et le plaisir qu'on ressent à voir dans les autheurs des siecles passez l'image des choses de son temps. Certainement, lorsque j'ay consideré le portrait que cet illustre chancelier fait d'un bon Prince, j'ay eu tant de joye de marquer que nous possedions en nos jours ce qui n'estoit que l'idée et le souhait de ce grand homme, que je n'ay pû m'empescher de mettre en nostre langue ces endroits admirables, et qui semblent plustost des propheties de ce que nous voyons, que de simples instructions pour un jeune Roy. Vous sçavez, Monsieur, que ce fut par là que je commençay, sans autre dessein de continuer, et que, ces fragmens vous ayant plu, vous me donastes le courage de poursuivre. Je suis bien aise de vous faire souvenir, en passant, de cette particularité, affin qu'elle serve d'excuse à la hardiesse que j'ay de vous offrir ce petit ouvrage, et affin que, si son

Digitized by Google

peu d'érudition ne le rend pas digne de cet honneur, il semble le meriter en quelque sorte par celuy qu'il a de vous devoir son accomplissement et d'avoir sçu desjà vous plaire. J'aprehendois, à vous dire le vray, que le stile n'en fust un peu trop simple et trop familier; mais, depuis que j'eus remarqué qu'il vous agreoit, j'ay eu l'esprit en repos de ce costé-là. Vous achevastes, Monsieur, de me confirmer dans la pensée où j'estois que le genre epistolaire et cette sorte de poésie qu'on appelle *discours,* tels que sont ceux d'Horace, de Ronsard, de du Bellay et de quelques autres, ne devoit pas moins s'eloigner de la hauteur du poème héroïque, que de la bassesse du comique rampant, et qu'elle devoit affecter le stile mediocre, si loué des anciens, si facile en apparence et si difficile en effect. Ceux qui aiment passionnement les expressions hardies et les figures surprenantes, et à qui le galimatias mesme ne desplait pas, parcequ'il ressemble au stile pompeux et magnifique, auront de la peine à gouster cette verité, et attribueront toujours à foiblesse le soin qu'on aura eu de se tenir dans les bornes d'une mediocrité raisonnable. Mais asseurement ceux qui s'y connoissent mieux, ceux qui regardent plustost au bon sens de la poësie qu'au vain eclat de la diction, et qui sont persuadez que les paroles sont aux pensées ce que l'or est aux pierreries, dont les

Digitized by Google

bons ouvriers n'employent que le moins qu'ils peuvent et qu'autant qu'il en fault precisement pour les mettre en œuvre, en feront un meilleur jugement, et le vostre, Monsieur, m'en est une asseurance indubitable. Je ne pretens pas qu'on me loue d'avoir atteint à cette mediocrité si souhaitable et si recherchée : il fault plus de force que je n'en ay pour y arriver et surtout pour s'y maintenir ; mais je pretens qu'on ne doit pas me blamer si je me la suis proposée, et si quelquefois j'ay refusé de m'elever, pour ne pas m'écarter de cette route metoienne (*sic*) que j'ay choisie et que j'affecte presque partout tant que je puis. Quoy qu'il en soit, Monsieur, c'est à vous d'en repondre et de garantir pour bon ce petit ouvrage, puisque desja vous l'avez aprouvé. Je n'ay autre chose à faire qu'à vous l'offrir et à vous suplier de le recevoir, puisque vous avez eu la bonté de le vouloir bien ainsy, comme une marque de l'honneur que j'ay d'estre de vos amis et de la forte passion avec laquelle je seray toute ma vie,

Monsieur,

Vostre très humble et très obeissant serviteur.

PERRAULT.

Dans cette belle lettre, Perrault ne craint pas d'avouer qu'il a eu pour objet, dans ses œuvres poétiques, de se tenir dans les bornes d'une mé-

Digitized by Google

diocrité raisonnable, *et que, s'il a refusé de s'élever dans des genres qui touchent au sublime, c'est qu'il n'a pas voulu s'écarter de cette* route moyenne *qu'il a choisie. Vers la fin de sa vie, il avait l'intention de revoir avec soin ceux de ses ouvrages qu'il croyait dignes d'être soumis au jugement de la postérité.* « *Autant il étoit indulgent pour les autres, dit Bruzen de La Martinière dans la préface des* PASSE-TEMPS POÉTIQUES, *autant, dans les dernières années de sa vie, étoit-il devenu sévère pour les siens. Il en avoit déja retouché la plus grande partie, et, comme il se disposoit à continuer son travail, il tomba malade et mourut peu de temps après.* » *Ce travail de révision que Perrault avait entrepris, avec le projet de le faire suivre d'une édition nouvelle et définitive de ses œuvres, n'a pas été terminé. Bruzen de La Martinière en a publié une partie dans les* PASSE-TEMPS POÉTIQUES, *et l'on reconnaît que l'auteur s'appliquait à faire dans ses ouvrages un grand nombre de changements et de corrections, outre des retranchements considérables. Ainsi avait-il, malgré les critiques de Boileau, conservé, en les corrigeant toutefois, ses deux contes des* SOUHAITS RIDICULES *et de* GRISÉLIDIS; *il y ajouta même un conte inédit, un petit chef-d'œuvre,* L'ESPRIT FORT; *mais il avait rejeté, sans hésiter,* L'AMOUR GODENOT, *qui n'était qu'une satire ingénieuse, dans son recueil de* 1676, *et qui, dans sa pensée, devait faire*

Digitized by Google

le sujet d'un conte, comme celui de PEAU D'ANE, *qu'il destinait à grossir la* Bibliothèque bleue.

Les derniers vers qu'il ait composés expriment bien les idées de philosophie chrétienne qui avaient fait sa consolation dans la retraite et la solitude; c'est une pieuse et touchante préparation à la mort, qu'il a intitulée STANCES LIBRES SUR LA VANITÉ DU REPENTIR DANS LA VIEILLESSE :

Dans le cours de notre bel age,
Quand la Nature ardente, échauffant nos desirs,
Nous rend si propres aux plaisirs
Qu'il est mal aisé d'être sage;

Cependant, malgré tant d'attraits,
On ne peut trop le dire et le faire connoître,
En ce temps-là même il faut l'être,
Ou l'on court grand danger de ne l'être jamais.

Il est rare que la vieillesse
Affirme en nous le bon sens;
Ce que l'on y voit de sagesse
N'est que l'effet de sa foiblesse
Qui rend nos desirs impuissans.

L'homme paroît en vain renoncer aux délices
Dont il fit autrefois son souverain bonheur;
Rendez à tous ses sens la premiere vigueur,
Vous verrez aussitôt renaître tous ses vices.

Le pécheur qui tranquillement
Attend, à revenir de son égarement,
Qu'il soit au bout de sa carriere,
Se trompe malheureusement :

Digitized by Google

C'est une grace singuliere
Que Dieu ne fait que rarement.

« *Ces Stances, où règne un vrai (?) si sensible et si naïvement exprimé, dit Bruzen de La Martinière, sont constamment de M. Perrault; elles ont été gravées sous son nom, peu de temps après sa mort, et annoncées comme son dernier ouvrage. On les a cependant insérées parmi les œuvres de M. Pavillon; mais elles lui appartiennent aussi peu que beaucoup d'autres pièces qu'on lui a faussement attribuées.* » *Bruzen de La Martinière loue ailleurs le talent poétique de Perrault, à propos de l'agréable poëme de* LA CHASSE, *qu'il a réimprimé avec les corrections de l'auteur :* « *Les vers ne coûtoient guère plus que la prose à M. Perrault. On en peut juger par cette pièce, qu'il fit, dit-on, en une soirée, par une espèce de défi; elle est écrite d'un style aisé, naturel, et la rime se présente presque toujours d'elle-même; on y remarque d'ailleurs plusieurs traits également naïfs et saillans, qu'on ne peut guère s'empêcher de retenir.* » *L'abbé Tallemant avait dit auparavant, dans son Éloge de Perrault, prononcé devant les membres de l'Académie française :* « *Le nombre et la diversité de ses poësies font connoître et la vivacité de son imagination et la facilité qu'il avoit à composer; mais rien ne marque mieux cette heureuse facilité que le Poëme à M. de La Quintinie,*

Digitized by Google

ouvrage digne d'être associé aux GÉORGIQUES. *La fertilité de son génie lui faisoit produire mille nouveautés ingénieuses, qui servoient à égayer nos assemblées publiques.* »

P. L. JACOB, *bibliophile.*

Digitized by Google

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

(1759)

MONSIEUR Colbert a rendu son ministère si recommandable, que tout ce qui peut servir à developer et à faire connoître les ressorts secrets qui l'ont fait agir dans les differentes rencontres, doit intéresser le public. C'est dans cette vue que nous lui offrons ces *Mémoires* de M. Charles Perrault, de l'Académie Françoise, et premier commis des bâtimens du Roi. On sçait qu'il étoit dans la confiance intime de M. Colbert, et qu'aimé et protegé de ce Ministre, il fit servir le crédit qu'il avoit auprès de lui à l'avancement des arts et des sciences : ainsi personne n'étoit plus en état de s'instruire d'un grand nombre de particularités intéressantes de son administration qui sont ignorées ou peu connues. On peut ajouter d'autant plus de créance à ce que dit notre auteur dans cet ouvrage, qu'il ne l'avoit composé que pour l'instruction de sa famille : c'est une espèce de testament où il rend compte naïvement à ses enfans de la part que ses frères et lui ont eue à differentes affaires, pendant le glorieux regne de Louis XIV, et où il détaille les services particuliers qu'il a rendus aux bâtimens du Roi en differentes occasions.

Le manuscrit original, écrit de la propre main de

Digitized by Google

M. Charles Perrault, appatenoit à feu M. l'abbé de Fleury, Chanoine de Notre-Dame de Paris, lorsqu'il nous fut communiqué, et il a passé depuis à la bibliothèque du Roi, où il est actuellement. A l'exception de quelques légers changemens pour la correction du style dont notre auteur s'étoit mis peu en peine dans cet ouvrage, fait uniquement pour sa famille; nous le donnons tel qu'il l'a laissé; et nous nous sommes contentés d'y ajouter quelques notes et quelques remarques qui nous ont paru nécessaires.

Digitized by Google

LIVRE PREMIER

Ma naissance. — Traduction du sixiéme livre de l'*Eneïde* en burlesque. — *Murs de Troye.* — Portrait de mon frere le docteur. — Origine des *Lettres Provinciales.* — Médaille de l'alliance des Suisses. — Devise pour monseigneur le Dauphin. — Correction des ouvrages faits à la louange du roi. — Dessins de tapisseries. — Maniere de travailler à l'histoire du roi. — Etablissement de l'Académie des sciences. — Gratification des gens de lettres. — Etablissement d'un laboratoire pour la chymie dans la Bibliotheque royale. — Changement fait à l'Observatoire à l'arrivée de M. de Cassini.

Je suis né le douziéme janvier 1628, et né jumeau (celui qui vint au monde quelques heures avant moi fut nommé François, et mourut six mois après.) Je fus nommé Charles par mon frere le receveur général des finances, qui me

Digitized by Google

tint sur les fonts avec Françoise Pepin, ma cousine.

Ma mere se donna la peine de m'apprendre à lire, après quoi on m'envoya au college de Beauvais, à l'âge de huit ans et demi. J'y ai fait toutes mes études, ainsi que tous mes freres. Mon pere prenoit la peine de me faire répéter mes leçons les soirs après soupé, et m'obligeoit de lui dire en latin la substance de ces leçons. Cette méthode est très-bonne pour faire entrer les étudians dans l'esprit des auteurs qu'ils apprennent par cœur. J'ai toujours été des premiers dans mes classes, hors dans les plus basses, parce que je fus mis en sixiéme que je ne sçavois pas encore bien lire. J'aimois mieux faire des vers que de la prose, et les faisois quelquefois si bons que mes régens me demandoient souvent qui me les avoit faits. J'ai remarqué que ceux de mes compagnons qui en faisoient bien ont continué d'en faire, tant il est vrai que ce talent est naturel et se déclare dès l'enfance.

Je réussis particulierement en philosophie : il me suffisoit souvent d'avoir attention à ce que le régent dictoit pour le sçavoir et pour n'avoir pas besoin de l'étudier ensuite. Je prenois tant de plaisir à disputer en classe que j'aimois autant les jours où l'on y alloit que les jours de congé. La facilité que j'avois pour la dispute me faisoit

Digitized by Google

parler à mon régent avec une liberté extraordinaire et qu'aucun autre des écoliers n'osoit prendre. Comme j'étois le plus jeune et un des plus forts de la classe, il avoit grande envie que je soutinsse une thèse à la fin des deux années; mais mon pere et ma mere ne le trouverent pas à propos, à cause de la dépense où engage cette cérémonie. Le régent en eut tant de chagrin qu'il me fit taire lorsque je voulus disputer contre ceux qui devoient soutenir des thèses. J'eus la hardiesse de lui dire que mes argumens étoient meilleurs que ceux des Hibernois qu'il faisoit venir, parce qu'ils étoient neufs et que les leurs étoient vieux et tout usés. J'ajoutai que je ne lui ferois point d'excuses de parler ainsi, parce que je ne sçavois que ce qu'il m'avoit montré. Il m'ordonna une seconde fois de me taire, surquoi je lui dis, en me levant, que puisqu'il ne me faisoit plus dire ma leçon (car en ce tems-là les philosophes disoient leur leçon tous les jours, comme les autres écoliers, et c'est un grand abus de les en avoir dispensés), qu'on ne disputoit plus contre moi, et qu'il m'étoit défendu de disputer contre les autres, je n'avois plus que faire de venir en classe. En disant cela, je lui fis la révérence et à tous les écoliers, et sortis de la classe. Un de mes amis, nommé Beaurain, qui m'aimoit fort, et qui s'étoit en quelque sorte rangé auprès de moi parce que

Digitized by Google

toute la classe s'étoit déchaînée contre lui sans savoir pourquoi, sortit aussi et me suivit. Nous allâmes de-là au jardin du Luxembourg, où, ayant réfléchi sur la démarche que nous venions de faire, nous résolûmes de ne plus retourner en classe, parce qu'il n'y avoit plus à profiter, tout le temps ne s'employant qu'à exercer ceux qui devoient répondre, et nous nous mîmes à étudier ensemble.

Cette espéce de folie fut cause d'un bonheur : car, si nous eussions achevé nos études à l'ordinaire, nous aurions apparemment, chacun de notre côté, passé le tems à ne rien faire. Nous exécutâmes notre résolution, et pendant trois ou quatre années de suite M. Beaurain vint presque tous les jours deux fois au logis, le matin à huit heures jusqu'à onze, et l'après-dîné depuis trois heures jusqu'à cinq. Si je sçai quelque chose, je le dois particulierement à ces trois ou quatre années d'études. Nous lûmes presque toute la Bible et presque tout Tertullien, l'*Histoire de France* de La Serre et de Davila; nous traduisîmes le traité de Tertullien, *De l'Habillement des femmes;* nous lûmes Virgile, Horace, Tacite et la plûpart des autres auteurs classiques, dont nous fîmes des extraits que j'ai encore. La maniere dont nous faisions la plûpart de ces extraits nous étoit fort utile. L'un des deux lisoit un chapitre ou un certain nombre de

Digitized by Google

lignes, et, après la lecture, il en dictoit le sommaire en françois, que nous écrivions en y insérant les plus beaux passages dans leur propre langue. Après que l'un avoit lû et dicté de la sorte, l'autre en faisoit autant, ce qui nous accoutumoit à traduire et à extraire en même-tems. L'été, lorsque cinq heures étoient sonnées, nous allions nous promener au Luxembourg. Comme M. Beaurain étoit plus studieux que moi, il lisoit encore de retour chez lui, et pendant la promenade il me redisoit ce qu'il avoit lû.

Dans ce tems-là vint la mode du burlesque. M. Beaurain, qui sçavoit que je faisois des vers, mais qui jamais n'avoit pu en faire, voulut que nous traduisissions le sixiéme livre de l'*Enéide* en vers burlesques. Un jour que nous y travaillions et que nous en étions encore au commencement, nous nous mîmes à rire si haut des folies que nous mettions dans notre ouvrage que mon frere, celui qui fut depuis docteur de Sorbonne, et qui avoit son cabinet proche du mien, vint sçavoir de quoi nous riions. Nous le lui dîmes, et, comme il n'étoit encore que bachelier, il se mit à travailler avec nous et nous aida beaucoup. Mon frere le médecin, qui sçut à quoi nous nous divertissions, en voulut être; il en fit même plus lui seul, à ses heures de loisir, que nous tous ensemble. Ainsi la traduction du

Digitized by Google

sixiéme livre de l'*Eneïde* s'acheva, et, l'ayant mise au net le mieux que je pus, il y fit deux estampes à l'encre de la Chine, très-belles. Ce manuscrit est parmi les livres de la tablette où il n'y a que ceux de la famille. Cet ouvrage nous donna occasion de faire celui des *Murs de Troye, ou De l'origine du burlesque*, dont le premier livre a été fait en commun et imprimé; le second n'est que manuscrit, et a été composé tout entier par mon frere le médecin. Le ridicule est poussé un peu trop loin dans ces *Murs de Troye*, mais il y a d'excellens morceaux. En gros, le sujet en est bon, car il est ingénieux de dire qu'Apollon a inventé la grande poësie comme fils de Jupiter, puisque cette poësie s'appelle le langage des dieux; qu'il a inventé la poësie champêtre ou pastorale pour avoir été berger chez Admette, et qu'il a imaginé le burlesque pour avoir bâti les murs de Troye avec Neptune; parce que c'est dans les atteliers des maçons et de toutes sortes d'ouvriers qu'il a appris les expressions triviales qui entrent dans la composition du burlesque.

Il ne manque à cette imagination que d'être ancienne pour être estimée des sçavans. Il y a deux vers dans le sixiéme livre de l'*Eneïde* qui ont été fort estimés : c'est dans l'endroit où Virgile dit que les héros conservent dans les champs Elisées les mêmes inclinations qu'ils ont

Digitized by Google

eues pendant leur vie. On voyoit là, dit la traduction, le cocher Tydacus,

> Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
> Nettoyoit l'ombre d'un carosse.

Cyrano fut si aise de voir que les chariots n'étoient que des ombres, de même que ceux qui en avoient soin, qu'il voulut absolument nous connoître. Cette pensée étoit du docteur de Sorbonne.

Votre oncle le receveur général ayant fait le portrait de votre oncle le docteur, dont je parle ici, je me contenterai de rapporter quelques circonstances de sa vie qu'il a oubliées. Quand il soutint sa tentative, il étoit déja en si grande réputation en Sorbonne que le professeur, étant monté en chaire dans les écoles extérieures, dit à ses écoliers : « Je ne vous ferai point de leçon, parce qu'il vous sera plus utile d'aller entendre le bachelier qui fait *sa tentative*. Je vous y invite tous, et j'y vas moi-même. » Outre que mon frere avoit beaucoup étudié, Dieu lui avoit fait la grace d'entrer si bien et si avant dans l'esprit de la religion que j'oserois dire que peu de gens ont mieux sçu que lui le véritable systême de la religion chrétienne. M. Beaurain, dont j'ai déja parlé, venoit de fois à autre lui faire des questions et des objections. Mon frere le docteur répondoit juste à

Digitized by Google

toutes les difficultés de mon ami, et le renvoyoit toujours content. Je me souviens qu'il me disoit un jour : « Quand je vais à M. de Sainte Beuve (c'étoit un excellent homme), au bout de deux ou trois argumens il me ferme la bouche avec ces deux mots : *O altitudo !* et voilà qui est fait. M. le docteur, continuoit-il en parlant de mon frere, n'en vient point là. Il me mene de vérités en vérités dont il me fait voir la liaison, et il me découvre une si merveilleuse œconomie entre tous les mysteres de la religion chrétienne que je le quitte plein de conviction. Personne ne parle comme lui des choses de la foi. »

Quand il harangua en Sorbonne pour la défense de M. Arnauld, M. le chancelier, après avoir demandé qui il étoit, comme l'a remarqué mon frere le receveur, dit qu'il souhaiteroit qu'il y eût beaucoup de jeunes docteurs de sa force ; à quoi il ajouta ces propres paroles : « Il a parlé en avocat, et non pas en docteur. » Monsieur le chancelier vouloit dire qu'il n'avoit pas battu la campagne, comme la plûpart des docteurs, en rapportant de belles citations, mais qu'il étoit venu au fait et au fond de l'affaire, ce qui avoit charmé de telle sorte monsieur le chancelier qu'il avoit empêché deux ou trois fois que celui qui tenoit le sable, et qui ne laissoit opiner chaque docteur qu'un quart d'heure,

Digitized by Google

ne lui imposât silence. Son discours dura près de cinq quarts d'heure, et on attendoit qu'il parlât encore lorsqu'il mit fin à sa harangue.

On jugeroit de là qu'il étoit en grande liaison avec M. Arnauld; cependant, lui ayant demandé un jour ce que M. Arnauld répondoit à une certaine objection qu'on lui avoit faite : « Je n'en sai rien, répondit-il. — D'où vient, lui dis-je, que vous ne lui avez point demandé? — Je n'ai jamais parlé à M. Arnauld, me répliqua-t-il; je n'ai point voulu le voir, pour être assuré, autant qu'on le peut être, que les sentimens que j'ai sur les matieres de la grace ne me viennent point de la chair et du sang; que ce n'est point l'amitié qui m'engage à soutenir une opinion plûtôt qu'une autre, et pour avoir lieu de croire que ce n'est que Dieu seul qui me l'inspire. » Non-seulement il avoit peur que la chair et le sang n'eussent part aux sentimens qu'il avoit sur les matieres de la foi, mais il craignoit que ceux avec qui il conversoit ne fissent la même chose à son égard, et ne se rangeassent à son opinion par amitié pour lui. On le vit bien dans une circonstance que je vais raconter. Il étoit fort ami de M. Varet, qui fut depuis grand-vicaire de monseigneur l'archevêque de Sens, et qui étoit un excellent homme. M. Varet, fort jeune encore, et élevé par sa mere, femme très-pieuse, dans la crainte ter-

Digitized by Google

rible d'être empoisonné par les mauvaises doctrines que l'on voyoit se répandre alors dans l'Eglise, étoit fort embarrassé sur le fait de mon frere, qu'il étoit comme obligé de voir souvent à cause de l'amitié, du voisinage et de l'alliance qu'il y avoit entre sa famille et la nôtre, M. Pepin, notre cousin-germain, ayant épousé M^lle^ Varet, sa sœur. Il connoissoit mon frere pour un très homme de bien, prêtre et docteur de Sorbonne, mais soupçonné de jansénisme. Mon frere, qui remarqua son embaras, lui dit : « N'êtes-vous pas persuadé que la doctrine de S. Augustin sur la matiere de la grace est la doctrine de l'Eglise? — Oui, lui dit M. Varet, et je sai même que les canons du concile de Trente sur la grace sont composés des propres termes de S. Augustin. » Mon frere lui dit ensuite : « Vous n'aurez donc point de repugnance à lire les écrits de ce Pere sur la matiere de la grace? — Non, assurément, lui dit le jeune Varet. — Lisez-les donc, Monsieur, lui dit mon frere, après cela nous parlerons tant qu'il vous plaira sur cette matiere ; jusques-là, nous n'en dirons pas un mot, s'il vous plaît ; nous avons mille autres questions de théologie que nous pourrons examiner en attendant. » Au bout de quelques jours, M. Varet voulut parler de la grace; mon frere lui demanda s'il avoit lû tout S. Augustin sur cette matiere. « Non, lui

Digitized by Google

dit M. Varet. — Parlons donc d'autre chose, » lui dit mon frere. Quand M. Varet eut lû tout S. Augustin sur la matiere de la grace, mon frere lui en laissa parler; mais il trouva qu'il poussoit les choses un peu trop loin, et il fut assez long-temps à le faire rentrer dans les justes bornes qu'il faut garder dans cette matiere.

Après avoir été exclu de la Sorbonne avec les soixante et dix autres docteurs de son même avis, non-seulement il n'y alla plus, mais il ne voulut plus continuer d'aller aux assemblées des prêtres de Saint-Etienne-du-Mont, sa paroisse. Le curé, qui vit que cette assemblée étoit comme sans ame, mon frere n'y allant plus (car c'étoit lui qui proposoit et résolvoit une grande partie des questions et des cas de conscience qui s'y agitoient), le vint prier deux ou trois fois d'assister à ces assemblées. « Comment pouvez-vous, Monsieur, me faire une telle priere? lui disoit mon frere. Je suis un de ceux dont vous dites dans votre prône que la doctrine est empoisonnée, et vous voulez que j'assiste à vos conférences! » Le curé eut beau l'en prier, il crut ne devoir pas répondre à ses instances. Mille gens lui disoient tous les jours qu'il devoit signer le formulaire, et qu'un homme comme lui ne devoit pas, pour si peu de chose, cesser d'être utile à l'Eglise, soit en prêchant, soit en con-

Digitized by Google

fessant, soit en assistant à des conférences ecclésiastiques. A tout cela il faisoit une réponse bien chrétienne et bien sensée : « Dieu, disoit-il, n'a que faire de moi pour toutes les choses dont vous me parlez, et je ne dois songer qu'à la seule dont il m'a chargé : il m'a fait par sa grace docteur de Sorbonne, et je me regarde en cette qualité comme une sentinelle posée pour empêcher qu'il ne passe rien contre la vérité. Je n'ai que cela à faire, et je ferai beaucoup si je m'acquitte bien de cette commission. Dieu pourvoira à tout le reste. Je me suis servi de cette pensée dans l'éloge de M. Arnauld, où elle est très-juste et tout-à-fait à sa place. Je puis dire que ce docteur étoit un très-homme de bien, mort trop jeune pour sa famille et pour le public. Il n'a jamais voulu de bénéfices, et toute son ambition étoit d'être professeur de théologie en Sorbonne. »

Dans le tems que l'on s'assembloit en Sorbonne pour condamner M. Arnauld, mes freres et moi, M Pepin et quelques autres amis encore, voulûmes sçavoir à fond de quoi il s'agissoit. Nous priâmes mon frere le docteur de nous en instruire; nous nous assemblâmes tous au logis de feu mon pere, où mon frere le docteur nous fit entendre que toutes les questions de la grace qui faisoient tant de bruit rouloient sur un pouvoir prochain et sur un pouvoir éloi-

Digitized by Google

gné que la grace donnoit pour faire de bonnes actions. Les uns disent qu'à la vérité, lorsque S. Pierre pécha, il n'avoit pas la grace qui donne le pouvoir prochain de bien faire, mais qu'il avoit la grace qui donne le pouvoir éloigné, laquelle ne fait jamais faire la bonne action, mais en donne seulement la puissance, et qu'ainsi M. Arnauld avoit eu tort d'avancer qu'on trouvoit en S. Pierre un juste à qui la grace, sans laquelle on ne peut rien, avoit manqué, parce que S. Pierre avoit en lui la grace qui donne le pouvoir éloigné de bien faire. Les autres soutenoient que, le pouvoir éloigné ne produisant jamais la bonne action, et S. Pierre n'ayant point eu la grace qui la produit, M. Arnauld n'avoit point mal parlé quand il avoit dit que la grace, sans laquelle on ne peut rien, lui avoit manqué, puisqu'à parler raisonnablement, le pouvoir qui ne produit jamais son effet n'est point un vrai pouvoir. Nous vîmes par-là que la question méritoit peu le bruit qu'elle faisoit. Mon frere le receveur raconta cette conférence à M. Vitart, intendant de M. le duc de Luynes, qui demeuroit à Port-Royal, et lui dit que messieurs du Port-Royal devoient informer le public de ce qui se passoit en Sorbonne contre M. Arnauld, afin de le désabuser de la croyance où il étoit qu'on accusoit M. Arnauld de choses fort atroces. Au bout de huit jours, M. Vitart vint

Digitized by Google

au logis de mon frere le receveur, qui demeuroit avec moi dans la rue Saint-François au Marais, et lui apporta la premiere lettre provinciale de M. Pascal. « Voilà, lui dit-il en lui présentant cette lettre, le fruit de ce que vous me dîtes il y a huit jours. » Cette lettre, qui ne parle que du pouvoir prochain et du pouvoir éloigné de la grace, en attira une seconde, et celle-là une autre, jusqu'à la dix-huitiéme, qui est la derniere des *Provinciales*. Voilà quel en a été le sujet et l'origine.

Reprenons le fil de notre discours. Au mois de juillet de l'année 1651, j'allai prendre des licences à Orléans avec M. Varet, depuis grand-vicaire de monseigneur l'archevêque de Sens, et avec M. Monjot, qui vit encore. On n'étoit pas en ce tems-là si difficile qu'aujourd'hui à donner des licences, ni les autres degrès de droit civil et canonique. Dès le soir même que nous arrivâmes, il nous prit fantaisie de nous faire recevoir, et, ayant heurté à la porte des écoles sur les dix heures du soir, un valet qui vint nous parler à la fenêtre, ayant sçu ce que nous souhaitions, nous demanda si notre argent étoit prêt. Surquoi ayant répondu que nous l'avions sur nous, il nous fit entrer et alla réveiller les docteurs, qui vinrent, au nombre de trois, nous interroger avec leur bonnet de nuit sous leur bonnet caré. En regardant ces trois

Digitized by Google

docteurs à la foible lueur d'une chandelle, dont la lumiere alloit se perdre dans l'épaisse obscurité des voûtes du lieu où nous étions, je m'imaginois voir Minos, Æacus et Rhadamante qui venoient interroger des ombres. Un de nous, à qui l'on fit une question dont il ne me souvient pas, répondit hardiment : *Matrimonium est legitima maris et fœminæ conjunctio, individuam vitæ consuetudinem continens*, et dit sur ce sujet une infinité de belles choses qu'il avoit apprises par cœur. On lui fit ensuite une autre question sur laquelle il ne répondit rien qui vaille. Les deux autres furent ensuite interrogés, et ne firent pas beaucoup mieux que le premier. Cependant ces trois docteurs nous dirent qu'il y avoit plus de deux ans qu'ils n'en avoient interrogé de si habiles et qui en sçussent autant que nous. Je crois que le son de notre argent, que l'on comptoit derriere nous pendant que l'on nous interrogeoit, fit la bonté de nos réponses. Le lendemain, après avoir vû l'église de Sainte-Croix, la figure de bronze de la Pucelle qui est sur le pont, et un grand nombre de boiteux et de boiteuses parmi la ville, nous reprîmes le chemin de Paris. Le 27 du même mois, nous fûmes reçus tous trois avocats.

J'étudiai et apris sans maître les *Institutes*, avec le secours des commentaires de Bofkolten. Les *Institutes* sont un livre excellent et le seul

Digitized by Google

que je voudrois qu'on conservât du droit romain. Car, hors ce livre, qui est très-bon pour fortifier le sens commun, hors les ordonnances et les coûtumes, qu'il seroit utile de réduire à une seule pour toute la France, si cela se pouvoit, de même que les poids et les mesures, je crois qu'il faudroit brûler tous les autres livres de jurisprudence, digestes, codes, avec leurs commentaires, et particulièrement tous les livres d'arrêts, n'y ayant point de meilleur moyen au monde pour diminuer le nombre des procès.

Je plaidai deux causes avec assez de succès, non point parce que je les gagnai toutes deux, car le gain ou la perte d'une cause viennent rarement de la part de l'avocat, mais parce que ceux qui m'entendirent témoignerent être fort contens, sur tout les juges, car, ayant été les saluer sur la fin de l'audience, ils me firent des caresses extraordinaires, entre autre M. Daubray, lieutenant civil, pere de la malheureuse M^me^ de Brinvilliers. Il me pria même de m'attacher au Châtelet, en ajoutant que je recevrois de lui toute la faveur qu'un avocat pouvoit en souhaiter. J'eusse peut être mieux fait de suivre son conseil, mais mes freres me dégouterent tellement de la profession d'avocat que je m'en dégoutai aussi moi-même insensiblement. Il y avoit une raison très-forte pour cela : c'est que mon frere aîné, très-habile avocat et ayant de

Digitized by Google

l'esprit et de l'éloquence autant que pas un de ses confreres, ne faisoit rien dans sa profession; il valoit beaucoup, mais il ne se faisoit pas valoir Je crus qu'il en seroit de moi la même chose, et il y a apparence que je ne me trompai pas.

Mon frere, ayant acheté la charge de receveur général des finances de Paris, me proposa d'être son commis et d'aller demeurer avec lui. J'acceptai cette proposition, où je voyois d'ailleurs plus de douceur et de plaisir qu'à trainer une robe dans le Palais. Je fus dix ans avec lui, car j'y entrai au commencement de l'année 1654 et j'en sortis pour aller chez M. Colbert en 1664. Comme la commission de la recette générale ne m'occupoit pas beaucoup, car il ne s'agissoit que d'aller recevoir de l'argent et d'en donner soit à l'Epargne, qui ne s'appelloit pas encore le Trésor royal, soit à des particuliers assignés sur la recette générale, je me remis à étudier. Une bibliotheque fort belle, que mon frere acheta des héritiers de l'abbé de Serisi, de l'Académie françoise et auteur de la *Métamorphose des yeux de Philis en astres*, en fut la principale occasion, par le plaisir que j'eus de me voir au milieu de tant de bons livres. Je me mis aussi à faire des vers, et le *Portrait d'Iris* fut presque le premier ouvrage que je composai. Je n'ai rien fait de meilleur dans ce genre là: tant il est vrai qu'avec un goût naturel on fait aussi-bien en

Digitized by Google

commençant que dans la suite, et que la différence n'est gueres que dans la plus grande facilité de composer, que l'on acquiert avec le tems. Je fis ce *Portrait d'Iris* à Viry, sur une idée en l'air, et ne crus nullement qu'il fût, à beaucoup près, aussi bon qu'il fut trouvé quand il parut. M. Quinault vint nous voir à Viry; je le lui lûs, et, comme il le trouva fort à son gré, je lui en donnai une copie. De retour à Paris, il le montra à une jeune demoiselle dont il étoit amoureux et qui crut qu'il l'avoit composé pour elle. Il trouvoit son compte à la laisser dans cette erreur, et il ne crut point être tenu de la désabuser, de sorte que le portrait courut partout Paris sous le nom de M. Quinault. On me parla de ce portrait, et je dis que j'en avois fait un sous le même nom d'Iris. Dès que j'en eus dit le premier vers, on s'écria que c'étoit le même dont on me parloit. On me crut à ma parole, et M. Quinault se trouva un peu embarrassé; cependant, comme il avoua franchement qu'il avoit été du bien de ses affaires galantes qu'on le crût auteur de cette piece, qu'il auroit été bien aise d'avoir composée, cela ne lui fit aucun tort dans le monde. Je composai ensuite le *Dialogue de l'Amour et de l'Amitié*, qui fut imprimé plusieurs fois et traduit en italien par deux personnes differentes. M. Fouquet, surintendant des finances, le fit écrire sur

Digitized by Google

du velin avec de la dorure et de la peinture.

Ma mere étant morte en l'année 1657, peu de tems après le mariage de mon frere le receveur général des finances, la maison de Viry fut donnée à mon frere le receveur dans le partage que nous fimes des biens de la succession de la famille. Il y fit bâtir un corps de logis, et, comme j'avois un plein loisir, car mon frere avoit pris un commis pour sa recette générale, je m'appliquai à faire bâtir cette maison, qui fut trouvée bien entendue. Il est vrai que mes freres avoient grande part au dessein de ce bâtiment, que je conduisis n'ayant pour ouvriers que des Limousins qui n'avoient fait autre chose toute leur vie que des murs de clôture; je leur fis faire aussi la rocaille d'une grotte, qui étoit le plus bel ornement de cette maison de campagne. Quand ils montroient tout cela à leurs amis limousins comme leurs ouvrages, ils les étonnoient fort, et ils s'acquirent une grande réputation d'habileté. Je rapporte ici la part que j'ai au bâtiment de Viry, parce que le récit qu'on en fit à M. Colbert fut cause particulierement de ce qu'il songea à moi pour en faire son commis dans la surintendance des bâtimens du roi, ce qui arriva vers la fin de l'année 1663, en la maniere que je vais dire.

Dès la fin de l'année 1662, M. Colbert, ayant prévu ou sachant déja que le roi le feroit surin-

Digitized by Google

tendant de ses bâtimens, commença à se préparer à la fonction de cette charge, qu'il regarda comme beaucoup plus importante qu'elle ne paroissoit alors entre les mains de M. de Ratabon. Il songea qu'il auroit à faire travailler non-seulement à achever le Louvre, entreprise tant de fois commencée et toujours laissée imparfaite, mais à faire élever beaucoup de monumens à la gloire du roi, comme des arcs de triomphe, des obelisques, des pyramides, des mausolées : car il n'y a rien de grand ni de magnifique qu'il ne se proposât d'exécuter. Il prévit qu'il faudroit faire battre quantité de médailles pour consacrer à la posterité la mémoire des grandes actions que le roi avoit déja faites, et qu'il croyoit devoir être suivies d'autres encore plus grandes et plus considérables; que tous ces grands exploits seroient mêlés de divertissemens dignes du prince, de fêtes, de mascarades, de carrousels et d'autres délassemens semblables, et que toutes ces choses devoient être décrites et gravées avec esprit et avec intelligence pour passer dans les pays étrangers, où la maniere dont elles sont traitées ne fait gueres moins d'honneur que les choses mêmes. Il voulut en conséquence assembler un nombre de gens de lettres et les avoir auprès de lui pour prendre leurs avis et former une espece de petit conseil pour toutes les choses dépendantes des

Digitized by Google

belles lettres. Il avoit déja jetté les yeux sur M. Chapelain, qu'il connoissoit, comme il m'a fait l'honneur de me le dire plus d'une fois, pour l'homme du monde qui avoit le goût le meilleur et le sens le plus droit pour toutes ces matieres; sur M. l'abbé de Bourseis, qu'il regardoit de longue main comme un prodige de science et de littérature, et sur M. l'abbé de Cassagnes, qui, par une piece en vers qu'il avoit faite où Henri IV donne des instructions au roi son petit fils, avoit mérité son estime et sa bienveillance. Il lui manquoit un quatriéme, car il vouloit que cette assemblée fût au moins de quatre personnes. Pour l'avoir, il s'adressa à M. Chapelain, qui, de son propre mouvement et sans que j'en sçusse rien, m'indiqua à lui avec des éloges beaucoup au-dessus de ce que je méritois. M. Colbert lui demanda si j'étois le frere du receveur général des finances, et si c'étoit moi qui avois fait deux odes, l'une sur la paix, et l'autre sur le mariage du roi. M. Chapelain lui ayant dit que oui : « Je suis déja très-content de la poesie, lui dit-il, et monsieur le cardinal a pris grand plaisir à les lire dans son voyage; mais il seroit bon que je visse de sa prose. » Ils convinrent que M. Chapelain me prieroit, comme de son chef, de composer une piece en prose sur l'acquisition de Dunkerque, que le roi venoit de faire. Je la fis telle que vous l'avez lûe dans le

Digitized by Google

premier recueil de mes ouvrages. Elle plut, et le troisiéme jour de février 1663, nous nous rendîmes, M. Chapelain et moi, suivant l'ordre qui nous en avoit été donné, chez M. Colbert. On nous mena dans une chambre où nous trouvâmes M. l'abbé de Bourseis et M. l'abbé de Cassagnes, qui avoient été aussi mandés. M. Colbert, étant venu nous trouver, commença par demander le secret sur ce qu'il nous alloit dire; ensuite il nous déclara pourquoi il nous avoit fait venir, que c'étoit pour se faire, ainsi que je viens de le marquer, une espece de petit conseil qu'il pût consulter sur toutes les choses qui regardent les bâtimens et où il peut entrer de l'esprit et de l'érudition; qu'il souhaitoit que nous nous assemblassions chez lui deux fois la semaine, le mardi et le vendredi.

Ce dernier jour fut choisi, parce qu'il ne se tenoit point de conseil, et qu'il le prenoit pour se reposer, ou plutôt pour travailler à d'autres affaires que celles du courant. Car M. Colbert ne connoissoit gueres d'autres repos que celui qui se trouve à changer de travail, ou à passer d'un travail difficile à un autre qui l'est un peu moins. Dès le même jour il voulut qu'on commençât à travailler devant lui, et ce fut à mettre par écrit ce qu'il venoit de nous dire. Je fus choisi pour tenir la plume, qui m'est toujours demeurée. Il nous quitta pour aller chez le roi.

Digitized by Google

A son retour, nous ayant trouvés chez lui, il approuva ce que nous avions rédigé par écrit et m'ordonna d'avoir un regître pour y mettre tout ce qui seroit fait et résolu à l'avenir. Le 15 février suivant, un commis de M. Colbert m'apporta une bourse fort propre dans laquelle il y avoit cinq cens écus en or; cette gratification, toujours continuée et augmentée de 500 livres en l'année 1669, a duré sur ce même pied jusqu'en 1683.

Dans ce tems là, les Suisses venoient d'arriver pour renouveller leur alliance avec la France. Il fallut faire une médaille sur ce sujet, et ce fut le travail dont s'occupa notre naissante Académie. M. l'abbé de Bourseis fut celui qui y eut le plus de part, car le vers qui en fait la legende est tout de lui :

Nulla dies sub me natoque hæc fœdera rumpet.

Peu de jours après, M. Colbert demanda une devise pour monseigneur le Dauphin, qui n'avoit encore que trois ou quatre ans. J'eus le bonheur d'en faire une qui fut agréée préférablement à plusieurs autres. Le corps est un éclat de tonnerre qui sort de la nue avec ce mot : *et ipso terret in ortu.* Elle fut mise sur les enseignes du régiment de monseigneur le Dauphin et sur les casaques de ses gardes. Quand il n'y avoit pas d'ouvrage de commande, l'Académie travailloit

Digitized by Google

à revoir et à corriger les ouvrages, soit de prose, soit de vers, qui se composoient à la louange du roi, pour les mettre en état d'être imprimés à l'imprimerie du Louvre. Il en a été corrigé de quoi faire un très-gros volume, et j'ai rendu les manuscrits de ces differents ouvrages, qui remplissoient deux fort grands porte-feuilles. Chacun de ceux qui composoient cette petite Académie travailloit aussi de son côté à des ouvrages particuliers sur les belles actions de Sa Majesté.

M. Colbert nous demanda des desseins pour des tapisseries qui devoient se faire à la manufacture des Gobelins. Il en fut donné plusieurs entre lesquels on choisit celui des quatre élémens, où l'on trouva moyen de faire entrer plusieurs choses à la gloire du roi. Comme ces tapisseries se voient tous les jours et que les estampes avec le discours qui les accompagne forment un beau volume, je n'en dirai pas davantage. J'observerai seulement que toutes les devises sont de moi. A d'autres que mes enfans je n'aurois pas fait cette remarque et moins encore ce que je vais dire. Ayant porté à M. Colbert 48 devises pour cette tapisserie, seize de l'abbé de Bourseis, seize de l'abbé de Cassagnes et seize de ma façon, toutes mêlées les unes avec les autres, afin qu'il en choisît seize sans sçavoir qui en étoit l'auteur, il s'en trouva

Digitized by Google

quatorze des miennes. Dans la joie que j'en eus, je ne pus m'empêcher de le lui dire. Sur quoi il me demanda quelles étoient les deux autres devises de ma façon qu'il n'avoit pas adoptées. Les lui ayant marquées : « Ces deux là, me dit-il, me semblent aussi bonnes que les deux que j'ai prises à leur place : il faut les joindre avec les autres et qu'elles soient toutes de vous. » On fit ensuite le dessein de la tenture des quatre saisons de l'année sur le modele de celle des quatre élémens; on l'a aussi gravée et accompagnée de semblables explications. Des seize devises qui ornent cette tenture, il y en a neuf de moi.

L'intention de M. Colbert étoit que nous travaillassions à l'histoire du roi, et pour y parvenir il me faisoit écrire, dans le registre dont je viens de parler, plusieurs choses que le roi avoit dites, pour les inserer dans son histoire. Je me souviens, entre autres, de celle-ci. Un jour il dit en présence de M. de Villeroy, de M. Le Tellier, de M. de Lionne, de M. le maréchal de Grammont, de M. Colbert et de quelques autres dont il ne me souvient pas : « Vous êtes tous mes amis, ceux de mon royaume que j'affectionne le plus et en qui j'ai le plus de confiance. Je suis jeune, et les femmes ont ordinairement bien du pouvoir sur ceux de mon âge. Je vous ordonne à tous que, si vous

Digitized by Google TAYLOR

remarquez qu'une femme, quelle qu'elle puisse être, prenne empire sur moi et me gouverne le moins du monde, vous ayez à m'en avertir. Je ne veux que vingt-quatre heures pour m'en débarasser et vous donner contentement là-dessus. » Il me faisoit aussi écrire des actions fort considérables de Sa Majesté, lesquelles étoient ou peu connues de tout le monde, ou dont les motifs et quelques circonstances n'étoient sçues que de lui seul. Il me dicta, entre autres, l'affaire de M. Fouquet d'un bout à l'autre, et il me la fit retoucher trois ou quatre fois avant que de la transcrire dans le registre. J'oubliois de remarquer que peu de tems après qu'il nous eut assemblés, il nous mena faire la révérence au roi. C'étoit dans le tems que la reine mere tomba malade de la maladie dont elle mourut. Le roi étoit dans une petite garderobbe derriere la chambre de la reine, d'où il alloit à tout moment la voir, la servant, dans sa maladie, presque dans tous ses besoins, soit pour lui donner à boire, soit pour lui porter ses bouillons; fils n'ayant jamais davantage honnoré sa mere pendant toute sa vie. Après que M. Colbert nous eut présentés au roi, il nous dit ces paroles : « Vous pouvez, Messieurs, juger de l'estime que je fais de vous, puisque je vous confie la chose du monde qui m'est la plus précieuse, qui est ma gloire. Je suis sur que vous ferez des

Digitized by Google

merveilles; je tâcherai de ma part de vous fournir de la matiere qui mérite d'être mise en œuvre par des gens aussi habiles que vous êtes. » Quelque temps après, M. Charpentier, dont M. l'abbé de Bourseis et M. Chapelain parlerent avantageusement à M. Colbert, fut associé à cette petite Académie. Nous jettâmes tous les yeux sur lui pour écrire l'histoire du roi, c'est-à-dire pour tenir la plume; car toute la compagnie devoit y travailler en la revoyant et en la corrigeant. Lorsqu'il fut question de décider comment il y travailleroit, on lui dit qu'il se servît des gazettes et de tout ce qui se peut recouvrer dans le public pour former le corps de son histoire; qu'à mesure qu'il auroit fait quelque chose de considérable et que l'Académie l'auroit revu, M. Colbert y ajouteroit ou en retrancheroit ce qu'il jugeroit nécessaire. Pour faciliter la chose, je proposai un expédient: c'étoit que, quand M. Charpentier auroit composé la valeur d'un petit cahier et que ce cahier auroit été revu par la compagnie, il l'envoyeroit à M. Colbert dans un paquet qu'on mettroit sur sa table avec les autres paquets de lettres qu'il recevoit incessamment, de sorte que la lecture qu'il feroit de ce cahier le délasseroit de la lecture des autres lettres, et qu'en mettant en marge ou en interligne ce qu'il jugeroit à propos d'y ajouter, et en rayant ce qu'il faudroit

Digitized by Google

en retrancher, la chose se feroit sans que ce travail consumât un temps particulier et fût une occupation de surcroît à toutes les autres. M. Colbert approuva fort cet expédient, mais M. Charpentier ne voulut jamais l'accepter, demandant toujours que M. Colbert lui fournît des mémoires et l'entretînt du secret des affaires, ce qu'il n'avoit pas le tems de faire et qu'il ne fit point. Ainsi, la chose en demeura là. Ce fut une grande perte pour la petite Académie, mais un bonheur pour M. Pelisson, et particulierement pour MM. Racine et Despréaux, chargés depuis d'écrire l'histoire du roi par M^me^ de Montespan, qui regarda ce travail comme un amusement dont elle avoit besoin pour occuper le roi. Ils en ont reçu de très-grandes récompenses en différens temps.

M. Colbert, ayant formé cette petite Académie, songea à en établir une plus grande et plus considérable pour l'avancement et la perfection de toutes les sciences. Il se fit donner d'abord un mémoire de tous les hommes sçavans qui s'assembloient alors chez M. de Monmort, conseiller d'Etat, amateur de toutes les sciences et de tous les sçavans, comme aussi de tous ceux qui étoient en réputation d'exceller en quelque science, soit dans le royaume, soit dans les pays étrangers. M. Chapelain, M. l'abbé de Bourseis et M. Carcavi furent ceux qu'il consulta

Digitized by Google

particulierement sur ce choix. Voici le nom de ceux qui furent choisis les premiers : MM. Carcavi, Roberval, Huygens, Frenicle, Picard, Duclos, Bourdelin, de la Chambre, Perrault, Auzout, Pecquet, Buot, Gayant, Mariotte et Marchand. J'eus bien de la peine à faire consentir mon frere à être de cette Académie, non qu'il ne se tînt très honoré du choix qu'on faisoit de lui : « Mais, disoit-il, je n'ai point les qualités nécessaires pour être mis avec tant d'excellens hommes [1]. » Cette modestie étoit

---

1. Claude *Perrault*, de l'Académie royale des sciences et medecin de la Faculté de Paris, dont il sera beaucoup question dans ces Mémoires, fut un des plus fameux architectes du regne de Louis XIV. Il nacquit à Paris, en 1613, de P. Perrault, avocat au Parlement, originaire de Tours. Il devint, sans aucun maître, sans avoir vu l'Italie et par la seule force de son génie, habile dans tous les arts qui ont du raport au dessein. Dans le nombre des connoissances qu'il possedoit à un haut degré, telles que la medecine, les mathématiques, la physique, les méchaniques, l'anatomie, il fit son capital de l'architecture et y excella superieurement. Nous avons de lui différens monumens qui sont regardés comme autant de chef-d'œuvres : sçavoir, le peristile du Louvre, l'Observatoire, le magnifique arc de triomphe du Trône, la chapelle du château de Sceaux, le bosquet des bains d'Apollon dans le jardin de Versailles, l'allée d'eau et la plus grande partie des desseins des vases, soit en marbre, soit en bronze, qui ornent ce parc. Outre tous ces ouvrages, qui peuvent être mis en paralelle avec ce que les anciens nous ont laissé de plus parfait pour le grand

Digitized by Google

sincere, quoi qu'il eût lui seul les talens de dix autres. La famille, qui se joignit à moi et qui passa plusieurs jours à le presser, eut bien de la peine à le faire résoudre. Dans la suite, M. Duhamel, abbé de Saint-Lambert, fut admis dans l'Académie, à l'occasion de la traduction

---

goût de l'architecture, nous avons encore de ce célebre architecte une traduction de Vitruve, qu'il fit par ordre de M. Colbert, traduction remplie de mille observations très-curieuses et très-utiles à ceux qui veulent s'instruire de l'architecture des anciens. Il nous a donné aussi l'*Abrégé des dix livres d'architecture de Vitruve*, dans lequel il a mis en ordre ce que cet ancien architecte a traité confusément, et il a rassemblé sous le même chapitre ce qui se trouve dispersé en plusieurs endroits, concernant un même sujet. Nous avons encore de lui un ouvrage intitulé : *Ordonnance des cinq especes de colonnes suivant la méthode des anciens*, lequel contient une maniere infiniment plus aisée que toutes les autres pour l'usage des cinq ordres.

Indépendament de ces livres sur l'architecture, M. Perrault se distingua par plusieurs autres : tels sont ses *Essais de physique*, ses *Mémoires* pour servir à l'histoire naturelle des animaux, dressés sur les dissections faites dans l'Académie des sciences, enfin par un *Recueil* de divers machines de son invention, qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Il mourut à Paris le 9 octobre 1688, âgé de soixante-quinze ans. Quoiqu'il n'eût gueres exercé la medecine que pour ses amis et sa famille, la Faculté eut tant d'estime pour lui qu'elle députa après sa mort à ses héritiers pour avoir son portrait, qui fut placé dans les écoles publiques parmi ceux de Fernel, d'Acakia, Riolan et d'autres qui ont fait le plus d'honneur à ce corps.

Digitized by Google

qu'il fit des *Droits de la reine*, en latin, comme je le dirai ci-après. M. l'abbé Galois le suivit; mon frere le medecin l'avoit indiqué à M. Colbert pour être son bibliothecaire, et c'est par-là qu'il entra dans l'Académie. M. Blondel, qui depuis a été maître de mathématiques de monseigneur le Dauphin, y entra ensuite, et ce fut moi qui le présentai. M. de Cassini fut proposé environ vers ce temps là par M. Carcavi, qui le fit venir de Boulogne en Italie, où il étoit professeur, et lui fit donner neuf mille livres de pension. M. Carcavi esperoit d'en faire son gendre, mais ce projet ne réussit pas, et M. de Cassini prit alliance d'un autre côté. M. Dodart, ayant été proposé par mon frere le medecin, fut reçu peu de temps après. A l'égard de M. du Vernay, il n'y fut admis qu'après la mort de M. Gayant, chirurgien, pour faire les dissections en sa place; ce fut mon frere qui l'indiqua et qui l'aida de son crédit, de son argent et même de son sçavoir, pour remplir d'abord avec dignité tout son emploi. Vers le même tems, M. de la Hire fut reçu dans l'Académie.

Outre ceux que je viens de nommer, qui tenoient les premieres places dans l'Académie, il y en avoit d'autres d'une classe inferieure et qui n'y étoient que pour écouter, pour exécuter ce qui avoit été résolu par la compagnie, et particulierement pour faire les observations dont elle

Digitized by Google

avoit besoin. De ce nombre étoient le sieur Richer, qui alla en Cayenne; le sieur Niquet, qui avoit soin de la construction des modeles et des machines qu'on faisoit faire, soit que ces machines fussent anciennes, comme la pompe du Pont Neuf, les grues, les engins, les moulins à vent, etc., soit qu'elles fussent de nouvelle invention, comme des machines à nettoyer des ports de mers, à scier des pierres, à faire des bas de soie, des rubans, etc. Il y avoit encore plusieurs de ces éleves dont les noms ne me reviennent pas. Le sieur Couplet fut nommé pour être comme l'huissier de la compagnie; depuis il fut fait concierge de l'Observatoire dès qu'on commença à le bâtir.

Il fut reglé que l'Académie s'occuperoit à cinq choses principales : aux mathématiques, à l'astronomie, à la botanique ou science des plantes, à l'anatomie et à la chymie. M. Roberval, M. Frenicle, M. Huygens et M. Blondel s'appliquoient particulierement à ce qui regarde les mathématiques; M. de Cassini, M. Auzout, et depuis M. de la Hire, eurent l'astronomie pour leur partage; M. de la Chambre, M. Perrault, M. Gayant, et depuis M. du Vernay, travaillerent à l'anatomie; M. Duclos, M. Bourdelin, et depuis M. Borel, eurent soin de la chymie; M. Dodard et M. Marchand s'appliquerent à la connoissance des plantes et de tout

Digitized by Google

ce qui regarde la botanique. M. du Hamel fut dabord le sécrétaire de la compagnie, et M. Colbert de Croissi l'ayant quelque tems après mené en Angleterre, où il alla en qualité d'ambassadeur, M. l'abbé Gallois en fit la fonction. M. du Hamel, étant de retour, reprit sa place et l'occupe encore.

M. l'abbé de Bourseis demanda qu'il y eût des académiciens pour la théologie. M. Colbert l'ayant agréé, plusieurs docteurs en théologie furent nommés, entre autres l'illustre M. Ogier, le plus célebre prédicateur de son tems, qui, après avoir charmé Paris, s'étoit fait admirer en Allemagne à la suite de M. Davaux, ambassadeur, qui l'avoit emmené en qualité de son ami. Ce M. Ogier avoit un frere qui a écrit ses voyages vers le nord très-élégamment, sous le titre d'*Iter Danicum*. Les conférences de théologie durerent peu, car la Sorbonne, qui en fut allarmée, vint par députés s'en plaindre à M. Colbert, qui se rendit à leurs remontrances, n'ayant pas pû disconvenir qu'il y avoit du péril à laisser le pouvoir à des particuliers de disputer sur des matieres de religion qu'il falloit abandonner aux Facultés établies pour en connoître. Il fut en même-tems résolu que dans l'Académie occupée aux sciences que j'ai marquées, on ne disputeroit point sur les matieres de controverse ni de politique, à cause du péril

Digitized by Google

qu'il y a de remuer ces sujets sans mission ou sans nécessité. Il fut encore ordonné que les astronomes ne s'appliqueroient point à l'astrologie judiciaire, et que les chymistes ne travailleroient point à la pierre philosophale: ces deux choses ayant été trouvées très-frivoles et très-pernicieuses.

Cette Académie n'étoit pas encore tout à fait établie que M. Colbert fit un fond de la somme de cent mille livres sur l'état des bâtimens du roi, pour être distribué aux gens de lettres. Tout ce qui se trouva d'hommes distingués pour l'éloquence, la poësie, les méchaniques et les autres sciences, tant dans le royaume que dans les pays étrangers, reçurent des gratifications, les uns de mille écus, les autres de deux mille livres, les autres de cinq cens écus, d'autres de 1200 liv., quelques-uns de mille livres, et les moindres de 600 liv. Il alla de ces pensions en Italie, en Allemagne, en Dannemarck, en Suede, et aux dernieres extrémités du nord; elles y alloient par lettres de change. A l'égard de celles qui se distribuoient à Paris, elles se porterent la premiere année chez tous les gratifiés par le commis du trésorier des bâtimens, dans des bourses de soie d'or les plus propres du monde; la seconde année dans des bourses de cuir. Comme toutes choses ne peuvent pas demeurer au même état et vont naturellement

Digitized by Google

en dépérissant, les années suivantes il fallut aller recevoir soi-même les pensions chez le trésorier en monnoie ordinaire. Les années bientôt eurent quinze et seize mois, et quand on déclara la guerre à l'Espagne une grande partie de ces gratifications s'amortirent. Il ne resta presque plus que les pensions des académiciens de la petite Académie et de l'Académie des sciences; ce qui a continué et continue encor jusqu'à présent. Mon frere le medecin a toujours eu deux mille livres d'apointement, comme étant de l'Académie des sciences, sans compter les gratifications qu'il a reçues comme travaillant aux desseins du Louvre, de l'Observatoire, de l'Arc de Triomphe et de plusieurs ouvrages faits à Versailles, comme je le dirai en son lieu. Il fut résolu que l'Académie des sciences s'assembleroit à la bibliotheque du roi, dans une salle basse, et qu'elle y tiendroit ses assemblées deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

Deux choses ayant paru nécessaires pour mettre l'Académie en état de travailler et de répondre à ce que l'on se promettoit de son établissement, sçavoir un laboratoire pour la chymie et un observatoire pour l'astronomie, M. Colbert ordonna que l'on construiroit un laboratoire dans l'endroit de la bibliotheque qui s'y trouveroit propre, suivant le plan et les desseins qu'en donneroit M. Duclos, à qui l'on

Digitized by Google

fourniroit tous les ustanciles, outils, drogues et vaisseaux dont il auroit besoin pour les opérations qu'il conviendroit de faire. Messieurs de l'Académie furent chargés d'examiner où l'on pourroit bâtir un Observatoire. Ils jetterent d'abord les yeux sur Mont-martre, comme un lieu dont on découvroit aisément tout l'horison; mais on trouva que toutes les fumées de Paris, qui est au midi de cette montagne, étoient un obstacle perpétuel à toutes sortes d'observations. Après avoir encore revu tous les environs de Paris, on ne trouva point de lieu plus propre pour placer cet édifice, que celui où il a été construit. Il a Paris au nord, où il n'y a point d'observation à faire; il regarde directement le midi et découvre tout l'horison depuis le lever d'esté et au-delà, jusqu'au coucher d'esté et beaucoup plus loin encore. Mon frere eut ordre de M. Colbert de faire le dessein de cet Observatoire [1], qu'il approuva et qui a été exécuté sans y rien changer, si ce n'est qu'à l'arrivée de M. de Cassini en France, M. Carcavi, qui vouloit le faire valoir, lui mit dans l'esprit de faire changer quelque chose. M. le Vau, premier architecte du roi, chagrin qu'un autre que lui donnât des desseins pour les bâtimens, appuya

1. Les fondemens de l'Observatoire furent jettés en 1667, et tout ce bâtiment fut achevé en 1672.

Digitized by Google

la pensée de M. de Cassini : ce fut de changer le plan de l'étage noble, et d'y faire une grande piece qu'il prétendoit nécessaire aux observations. Mon frere eut beau représenter que cela ne pouvoit se faire sans hausser le bâtiment, ce qui étoit impossible, la grande corniche étant posée, à moins que de surbaisser extraordinairement la voute de cette grande piece, ce qui rappetissoit la moitié de la cage du grand escalier et le rendoit fort rude et peu agréable, de très-beau et très-magnifique qu'il étoit, et que d'ailleurs cette grande piece ne paroissoit point nécessaire; il fallut en passer par l'avis de M. de Cassini et de M. le Vau, et faire une espece de petit attique au-dessus de la grande corniche pour donner plus d'élévation au bâtiment. L'escalier fut gâté, et la grande piece n'a jamais servi à aucune des observations auxquelles on la destinoit. Il est même arrivé que, pour avoir fait cette piece trop grande, la voute s'est fendue, de même que le massif, et qu'il a fallu racommoder et la voute et la terrasse de ciment qui est au-dessus. Ce fut une grande faute à laquelle mon frere ne consentit jamais. M. de Cassini a eu encore l'entêtement de ne vouloir point qu'on représentât au naturel les douze signes du zodiaque, en marbre et par pieces de rapport, quoique M. Colbert y eût consenti. Cette résistance, qu'on n'a jamais comprise, a

Digitized by Google

empêché que cette piece n'ait été toute pavée de marbre; car les guerres qui sont venues depuis ont fait abandonner ces sortes de dépenses. M. de Roberval, qui n'aimoit pas M. de Cassini, et qui le regardoit comme son concurrent en mathématiques, dit assez plaisamment, sur l'empressement qu'avoit M. Carcavi de faire valoir les avis de M. de Cassini : « M. Carcavi ressemble à un écuyer qui veut faire valoir le cheval qu'il met dans l'écurie de son maître. » Lorsqu'on commença à bâtir l'Observatoire vers le mois de mars de l'année 1667, il y avoit déja du tems qu'on travailloit au bâtiment du Louvre. Ce qui s'est fait touchant ce bâtiment est très-curieux et de très-grande conséquence; c'est pourquoi je reprendrai la chose dès son commencement.

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME

Bâtiments du Louvre. — Lettre écrite à M. Poussin. — Lettre de Louis XIV au cavalier Bernin. — Honneurs rendus au cavalier Bernin à son arrivée en France. — Buste du roi fait par le cavalier Bernin. — Devis pour le bâtiment du Louvre fait par le cavalier Bernin. — Deux essais de mur et de voute bâtis, l'un par les Italiens, l'autre par les François. — Opposition du génie du cavalier Bernin à celui de M. Colbert. — Le roi pose la premiere pierre au bâtiment qui fut commencé sur le dessein du cavalier Bernin. — Dispute que j'eus avec le cavalier Bernin. — Dires du cavalier Bernin. — Présent fait au cavalier, de 3,000 louis d'or, d'un brevet de 12,000 liv., etc. — Sa réponse. — Le roi vient au Louvre et retarde l'exécution du bâtiment sur les desseins du cavalier Bernin. — Etablissement d'un conseil des bâtimens. — Modele en petit de la façade du Louvre.

Au premier janvier 1664, M. Colbert fut fait surintendant des bâtimens du roi, ou du moins l'on commença à lui en faire publiquement des complimens. Il y avoit déja non-seulement des fondemens jettés pour la façade

Digitized by Google

principale du Louvre, mais une partie de cette façade étoit élevée huit ou dix pieds hors de terre. Cela avoit été bâti sous les ordres de M. de Ratabon, dernier surintendant, et sur les desseins de M. le Vau, premier architecte. M. Colbert n'étoit pas content de ce dessein, et, se faisant une affaire d'honneur de donner à ce palais une façade digne du prince qui la faisoit bâtir, il commença par faire examiner le dessein de M. le Vau par tous les architectes de Paris et les invita à en venir voir le modele de menuiserie dans une salle où il étoit exposé aux yeux de tout le monde, et en même-tems il invita ces mêmes architectes à faire des desseins de cette façade, promettant de faire exécuter celui qui auroit le mieux rencontré et que le roi trouveroit le plus à son goût. Presque tous les architectes blamerent le projet de M. le Vau, et en firent la critique dans des mémoires qu'ils donnerent. Plusieurs même apporterent des desseins de leur invention, qui furent aussi exposés dans la même salle où étoit le modele du projet de M. le Vau. Mon frere fit un dessein à peu près semblable à celui qu'il donna depuis et qui a été exécuté. M. Colbert, à qui je le montrai, en fut charmé, et ne comprenoit pas qu'un homme qui n'étoit pas architecte de profession eût pu faire rien de si beau. La pensée du peristile est de moi, et l'ayant communiquée à mon frere,

Digitized by Google

il l'approuva et la mit dans son dessein, mais en l'embellissant infiniment; ce dessein fut exposé dans la salle comme les autres; ce fut un plaisir d'entendre les jugemens qu'on fit de ce dessein; il fut trouvé beau et magnifique, mais on ne sçavoit à qui l'attribuer. Les plus versés dans ces matieres ne connoissoient personne, hors quelques étrangers qu'ils nommoient, qui pût dessiner si proprement ni si correctement. M. Colbert fut très content du dessein de mon frere; mais, pour ne rien oublier dans une affaire de cette conséquence, il résolut de prendre l'avis des plus excellens architectes d'Italie, et de les inviter, comme il avoit fait ceux de France, à donner des desseins. On fit des copies des projets de M. le Vau qu'on envoya à Rome et que l'on adressa à M. Poussin, peintre ordinaire du roi et un des meilleurs qu'il y eût alors. M. Colbert m'ordonna de lui faire une lettre, et la voici :

Monsieur,

Vous connoîtrez par cette lettre l'estime particuliere que le roi fait de votre mérite. Sa Majesté ayant résolu d'envoyer à Rome les plans et les élévations de son palais du Louvre, pour avoir les avis et les pensées des plus fameux architectes qui y font leur demeure, et, pour cet effet, ayant besoin d'une personne très-intelligente et très-capable

Digitized by Google

pour les consulter de sa part sur cette matiere, elle a cru ne pouvoir remettre le soin de cette affaire en de meilleures mains que les vôtres. Elle a non-seulement consideré que la connoissance parfaite que vous avez de la peinture et de l'architecture vous rendoit très-capable de cet emploi, mais aussi que le long séjour que vous avez fait à Rome, joint à votre mérite, vous ayant sans doute attiré l'amitié de tout ce qu'elle a d'excellens hommes, personne ne pourroit mieux que vous en tirer les lumieres et les avis qu'on leur demande. Le discours qui accompagne les plans et les élévations que je vous envoye et qui leur sert d'explications vous instruira suffisamment des choses sur lesquelles il les faut consulter, et il suffira de toucher quelques observations sur la maniere dont je crois que vous devez vous conduire avec eux. J'estime qu'avant de les assembler, il seroit nécessaire de les voir, de leur communiquer les desseins à tous séparément, et de les leur laisser même quelque tems pour former leurs idées en particulier, afin qu'il se rencontre plus de diversité dans leurs pensées, afin aussi que chacun ait la gloire toute entiere de ce qu'il aura inventé, sans qu'on puisse lui reprocher d'avoir été secouru par l'avis de quelqu'autre. Ensuite, il seroit bon de les assembler, si cela se pouvoit, et de les entendre approuver ou condamner ce qu'ils auroient proposé les uns et les autres, pour juger en gros de quel

Digitized by Google

côté pencheroit l'avis de l'assemblée, et sçavoir ce qui auroit été le plus généralement approuvé. Je ne limite point le nombre de ceux que vous consulterez; il faut prendre garde seulement que la chose ne traine en longueur, en admettant indifferemment toutes sortes de gens à dire leurs avis; d'un autre côté, il faut avoir soin de n'oublier aucun de ceux qui sont en grande réputation, comme les signori Pietro di Cortone, Reynaldy, le cavalier Bernin, et quelques autres des plus fameux. Il faut les prier tous de donner leur avis par écrit, ce qu'ils feront, je crois, volontiers, étant malaisé qu'ils ayent de l'indifference pour la gloire qui leur reviendra d'avoir donné des desseins pour le plus beau et le plus superbe palais du monde, et de les voir préférer, en cas qu'on suive leurs avis, à ceux des plus fameux architectes de leur siécle. Mais ce qu'il est nécessaire de leur faire entendre, c'est que, quand ils condamneront quelque chose dans les desseins qu'on leur envoye, ils ajoutent les raisons qu'ils en ont; comme aussi, quand ils avanceront quelque pensée et quelques desseins, ils l'appuyent ou de quelques raisons d'architecture, ou d'exemples considérables. Voilà de quelle sorte je pense que la chose se doit traiter; néanmoins, comme il se peut rencontrer des difficultés imprévues en s'y conduisant de cette maniere, je remets le tout à votre prudence et vous laisse le choix de l'ordre

Digitized by Google

que vous tiendrez en cette affaire, qui est sans doute très-importante, puisqu'il s'agit de mettre en sa perfection le plus bel édifice du monde, et de le rendre digne, s'il se peut, de la grandeur et de la magnificence du prince qui le doit habiter. Je ne doute pas, Monsieur, que la pensée qu'à eue le roi d'achever son palais du Louvre ne vous ait donné bien de la joie, puisqu'il est aisé de remarquer dans ce dessein l'amour que Sa Majesté a pour tous les beaux arts que vous possedez. Il est constant qu'elle a dessein de les mettre dans le plus haut point de perfection où ils ayent jamais été, et qu'elle veut que son regne soit fameux non-seulement par les grandes actions de sa vie, mais aussi par une infinité d'hommes illustres en toute sorte de professions, qui égalent et surpassent même ceux de l'antiquité. Pour cet effet, elle n'oublie rien de tout ce qui peut exciter naturellement la vertu dans le cœur de ceux qui ont quelques dispositions aux grandes choses, et elle leur donne de sa part tous les moyens de se perfectionner. Pour allumer le desir des sciences, elle a gratifié tous les gens de lettres qui avoient quelque réputation extraordinaire. Par tout où le mérite a éclaté, non-seulement en France, mais encore dans toute l'Europe, on y a vû paroître en même-tems des marques de sa libéralité royale. A l'égard de la peinture et de la sculpture, que Sa Majesté aime singulierement, et qu'elle regarde comme deux

Digitized by Google

arts qui doivent particulierement travailler à sa gloire et transmettre son nom à la posterité, elle n'obmet rien de ce qui peut les remettre en leur derniere perfection. Ce fut par ce motif si noble et si louable qu'elle établit à Paris, il y a quelques années, une Académie royale de peinture et de sculpture, gagea des professeurs pour l'instruction de la jeunesse, proposa des prix aux étudians, et donna à cette assemblée tous les privileges qu'elle pouvoit souhaiter. Cette institution n'a pas été infructueuse : il s'y forme des éleves qui promettent beaucoup et qui donneront quelque jour d'excellens maîtres. Mais, parce qu'il semble encore nécessaire aux jeunes gens de votre profession de faire quelque séjour à Rome, pour s'y former le goût et la maniere sur les originaux et les modeles des plus grands maîtres de l'antiquité et des siecles derniers, et qu'il arrivera souvent que ceux qui ont le plus de génie et de disposition négligeroient ou ne pouroient en faire le voyage à cause de la dépense, Sa Majesté a résolu d'y en envoyer tous les ans un certain nombre qui seront choisis dans l'Académie, et qu'elle entretiendra à Rome durant le séjour qu'ils y feront. Sa Majesté, considérant encore qu'il seroit très-utile pour l'avancement et le progrès de ces jeunes gens, d'être sous la direction de quelque excellent maître qui les conduisît dans leurs études, qui leur donnât le bon goût et la maniere des anciens, et qui leur

Digitized by Google

fasse remarquer, dans les ouvrages qu'ils copieront, ces beautés secretes et presque inimitables qui échapent aux yeux de la plûpart de ceux qui les regardent, et qui ne sont apperçues que par les plus habiles. Pour cet effet, Sa Majesté a résolu d'avoir toujours à Rome quelque maître illustre pour avoir le soin et la direction des étudians qu'elle y envoyera, et vous a choisi, Monsieur, et nommé pour celui qu'elle charge présentement de cette conduite. C'est pour cette considération et dans cette vue qu'elle m'a commandé de vous faire tenir la somme de douze cents écus, que vous recevrez par la lettre de change ci incluse. Voilà, Monsieur, ce que Sa Majesté m'a commandé de vous écrire. Je ne doute point qu'elle ne reçoive de votre part toute sorte de satisfaction dans l'exécution des deux choses importantes dont elle vous charge. En mon particulier, je vous assure que l'honneur que le roi vous a fait me donne beaucoup de joie, et que j'en aurai toujours d'en rendre aux personnes de votre mérite.

Cette lettre, qui devoit être signée de M. Colbert, ne fut point envoyée, et je n'en sçai point la raison. Les desseins partirent et furent vûs à Rome par tous les fameux architectes de ce temps-là, qui envoyerent tous des projets de leur façon, auxquels on n'eut aucun égard. Ces desseins étoient tous fort bizares, et

Digitized by Google

n'avoient aucun goût de la belle et sage architecture.

Dans ce même temps, il y avoit à Paris un certain abbé Benedetti, qui avoit fait connoissance avec M. Colbert du temps qu'il étoit intendant de M. le cardinal Mazarin. Cet abbé, soit qu'il fût ami du cavalier Bernin [1], soit que le cavalier se le fût rendu ami par des voies que je n'ai point sçues, prona tellement son mérite, et le mit si fort au-dessus de tous les architectes d'Italie, que M. Colbert prit la résolution de le faire venir en France. Quelques-uns disent que le cardinal Barberin fut le premier qui prôna le

1. Le cavalier Bernin, peintre, sculpteur et architecte, naquit à Naples en 1598. Ce fut sous Paul V qu'il commença à se faire connoître. Ce pontife, en voyant ses premiers ouvrages, prédit la grande réputation qu'il s'acquit depuis. Grégoire XV le décora de l'ordre de Christ. Urbain VIII lui donna la surintendance de la fabrique des bâtimens de S. Pierre de Rome. Alexandre VII et Clement IX l'honorerent de leur estime et de leur amitié. Rome lui est redevable de plusieurs de ses plus beaux monumens; on compte dans la seule église de S. Pierre nombre d'ouvrages de son invention qui font l'admiration des connoisseurs. Les principaux sont : le maître autel, le tabernacle, la chaire de S. Pierre, les tombeaux d'Urbain VIII et d'Alexandre VII, la statue équestre de Constantin, la colonade circulaire qui environne la place de S. Pierre de Rome; la fontaine de la place de Navone et l'église dú Noviciat des jésuites à *Monte Cavallo*. Il mourut à Rome le 29 novembre 1680, âgé de 82 ans.

Digitized by Google

cavalier Bernin, M. de Bellefonds ensuite, et que ce fut sur le bien qu'ils en dirent qu'on prit la résolution de le faire venir. Voici les lettres qui lui furent écrites :

Lettre du Roi.

Seigneur cavalier Bernin, je fais une estime si particuliere de votre mérite que j'ai un grand désir de voir et de connoître une personne aussi illustre, pourvû que ce que je souhaite se puisse accorder avec le service que vous devez à Notre Saint Pere le Pape, et avec votre commodité particuliere. Je vous envoye en conséquence ce courier exprès, par lequel je vous prie de me donner cette satisfaction, et de vouloir entreprendre le voyage de France, prenant l'occasion favorable qui se présente du retour de mon cousin le duc de Crequi, ambassadeur extraordinaire, qui vous fera sçavoir plus particulierement le sujet qui me fait desirer de vous voir et de vous entretenir des beaux desseins que vous m'avez envoyez pour le bâtiment du Louvre, et du reste me rapportant à ce que mondit cousin vous fera entendre de mes bonnes intentions. Je prie Dieu qu'il vous tienne en sa sainte garde, seigneur cavalier Bernin.

Signé : LOUIS.

De Lyonne. A Paris, le XI avril 1665.

Digitized by Google

Une lettre à peu près semblable fut écrite au Pape et au cardinal Chigi, et fut portée par l'abbé Benedetti.

C'est une chose qui n'est pas croyable que les honneurs que l'on fit au cavalier Bernin. Quand M. de Crequi alla prendre congé du pape, *colla solita pompa,* il alla ensuite chez le cavalier Bernin, *colla medesima,* le prier de venir en France; et, quand il partit de Rome, toute la ville fut dans une grande allarme, à ce que l'on dit, pour la crainte que l'on avoit que le roi ne le retînt en France pour toujours.

Dans toutes les villes par où il passa, les officiers eurent ordre de la part du roi de le complimenter et de lui porter les présens de la ville. La ville de Lion même, qui ne rend cet honneur qu'aux seuls princes du sang, s'en acquitta comme les autres. Des officiers envoyés de la Cour lui aprêtoient à manger sur sa route, et, quand il approcha de Paris, on envoya au-devant de lui M. de Chambray, seigneur de Chantelou, maître d'hôtel de Sa Majesté, pour le recevoir, lui tenir compagnie et l'accompagner partout où il iroit. M. de Chantelou fut choisi parce qu'il sçavoit très-bien l'italien, qu'il avoit été en Italie où il avoit fait amitié avec le cavalier Bernin, et qu'il avoit pour lui une estime au-delà de ce qui se peut imaginer. Le cavalier arriva en France sur la fin du mois de mai, et

Digitized by Google

M. de Chantelou alla au-devant de lui jusqu'à Juvisi.

On le logea d'abord à l'hôtel de Frontenac, que M. du Metz, intendant des meubles de la Couronne, eut ordre de faire meubler pour lui et pour son fils, et où il établit des officiers pour faire sa cuisine et le servir. Il salua le roi le 4 juin 1665, jour de la Fête-Dieu, et en fut reçu aussi-bien qu'on le sçauroit imaginer. Il fit tendre ses desseins dans un cabinet fort propre, où personne n'entroit que lui, M. de Chantelou et M. Colbert. Quelques personnes de qualité, à qui M. Colbert voulut bien donner ce regal, y furent aussi admises. Au bout de quinze jours ou environ, le sieur Fossier, qui avoit ordre de fournir au cavalier tout ce qui lui seroit nécessaire pour dessiner, me dit que, si je le voulois, il me feroit voir les desseins du cavalier. J'acceptai son offre, et je vis ces desseins le lendemain. M. Colbert me demanda si je les avois vus, et je lui répondis que non. Je puis assurer que c'est la seule fois que je n'ai pas dit la vérité à ce ministre. « C'est quelque chose de fort grand, me dit-il. — Il y a sans doute des colonnes isolées, lui répondis-je. — Non, reprit-il, elles sont au tiers du mur. — La porte est fort grande, lui dis-je. — Non, repliqua-t-il, elle n'est pas plus grande que la porte de la cour des cuisines. » Je lui dis encor quelque

Digitized by Google

autre chose de semblable qui alloit à lui faire remarquer que le cavalier Bernin étoit tombé dans les mêmes défauts que l'on reprochoit au dessein de M. le Vau, et de la plûpart des autres architectes; et ce fut à cette intention que je feignis de ne point connoître les desseins du cavalier, ces critiques devant avoir plus de force, ne les ayant pas vus, que si je les eusse faites après les avoir examinés; outre que je n'aurois peut-être pas osé en dire alors mon avis avec autant de liberté.

Le cavalier proposa, dès qu'il fut arrivé, de faire le buste du roi. Ce fut un bon moyen de faire sa cour. On porta chez lui le plus beau bloc de marbre qu'on pût trouver. Il travailla d'abord sur le marbre, et ne fit point de modele de terre, selon l'usage des autres sculpteurs; il se contenta de dessiner en pastel deux ou trois profils du visage du roi, non, à ce qu'il disoit, pour les copier dans son buste, mais seulement pour rafraichir son idée de tems en tems, ajoutant qu'il n'avoit garde de copier son pastel, parce qu'alors son buste n'auroit été qu'une copie, qui de sa nature est toujours moindre que son original.

Avant d'aller plus loin, il est bon que je vous fasse le portrait du cavalier Bernin. Il avoit une taille un peu au-dessous de la médiocre, bonne mine, un air hardi. Son âge avancé et sa grande

Digitized by Google

réputation lui donnoient encore beaucoup de confiance. Il avoit l'esprit vif et brillant et un grand talent pour se faire valoir; beau parleur, tout plein de sentences, de paraboles, d'historiettes et de bons mots dont il assaisonnoit la plûpart de ses réponses. Il étoit fort bon sculpteur, quoiqu'il ait fait une statue equestre du roi fort misérable et si peu digne du prince qu'elle représentoit que le roi lui a fait mettre une tête antique[1]. C'étoit un médiocre architecte, quoiqu'il s'estimât extrêmement de ce côté là. Il ne louoit et ne prisoit gueres que les hommes et les ouvrages de son pays. Il citoit fort souvent Michel-Ange, et on l'entendoit presque toujours dire : *Si come diceva il Michael Angelo Bonarotta.*

Le roi ne fut pas longtems à s'appercevoir qu'il louoit peu de choses, et l'ayant dit à l'abbé Butti, grand partisan du cavalier : « C'est, dit l'abbé, M. le Brun qui fait courir ce bruit, parce que le cavalier ne loue pas ses ouvrages, qui en effet ne valent rien. » J'ai toujours remarqué dans les Italiens un grand acharnement sur M. le Brun. J'en rapporterai dans la suite

1. Cette figure, toute en marbre d'un seul bloc, est au bout de la piece des Suisses du jardin de Versailles. A la place de la tête de Louis XIV on y a mis une tête de Marcus-Curtius, que M. Girardon avoit copiée d'après l'antique.

Digitized by Google

plusieurs exemples, et je dirai seulement ici que c'est une marque bien assurée qu'ils regardoient M. le Brun comme un des plus grands hommes qu'il y ait jamais eu pour la peinture.

Revenons au buste du roi[1]; le cavalier y a réussi, quoiqu'il y ait plusieurs défauts. Le front est trop creux et diminue quelque chose de la belle physionomie de l'original. M. Varin fut le premier qui s'en apperçut, ou du moins qui osa le dire. Le nez est un peu trop serré, et l'écharpe, à laquelle on donne tant de louanges, n'est pas bien entendue. Comme elle enveloppe le bout du bras du roi, ce ne peut être qu'une écharpe qu'on a mise sur le buste du roi, et non pas l'écharpe qui étoit sur le corps du roi quand on a fait son buste, parce que cette écharpe alors n'environnoit pas son bras de la maniere qu'elle l'environne.

Pendant qu'il travailloit à ce buste, on se disposoit à l'exécution de son dessein pour la façade du Louvre. Il fit un devis, le plus ample que l'on ait jamais fait et le plus rempli de précautions inutiles, qu'il falloit cependant regarder comme des effets d'une prudence consommée. Il fit venir de Rome des *Murateurs;* c'est ainsi que l'on nomme en cette ville ceux que nous appellons ici des maçons, prétendant que

1. Ce buste se voit à Versailles dans la salle de Vénus.

Digitized by Google

nous n'entendions rien à bâtir. Il vouloit qu'on observât deux choses, qu'il est bon de pratiquer en Italie, où l'on se sert de possolane au lieu de sable, mais qui ne valent rien en ce pays : la premiere, d'employer le moilon dans les fondations sans le dresser un peu avec le marteau et le poser par assises, mais tel qu'il se présente et sans aucun arrangement. « C'est, disoit-il, qu'étant jetté à l'avanture, il fait une meilleure liaison avec le mortier, et un corps plus solide. » En second lieu, il vouloit qu'on mouillât le moilon en le mettant en œuvre. Nos entrepreneurs soutenoient vigoureusement le contraire, ensorte qu'il fut résolu qu'on feroit un essai des deux constructions dans la place du palais Mazarin. Les murateurs bâtirent à leur maniere deux murs de cinq à six pieds de haut, sur lesquels ils firent une voute de la même construction que les murs; c'est-à-dire de moilons posés à l'avanture; nos entrepreneurs éleverent des murs de la même hauteur, et construisirent au-dessus une voute de la même forme et figure que celle des Italiens, avec les mêmes matériaux, mais employés à la maniere qu'on le pratique en France. L'hiver ayant passé sur ces deux édifices, la voute italienne tomba d'elle-même au premier dégel, et la françoise demeura ferme et se trouva plus forte qu'elle n'étoit quand ils l'acheverent. Les murateurs furent

Digitized by Google

fort étonnés et s'en prirent à la gelée qui avoit tout gâté, comme si c'étoit une chose fort extraordinaire qu'il gelât en hiver.

Comme le dessein du cavalier Bernin n'étoit pas bien conçu et qu'il ne pouvoit être exécuté qu'à la honte de la France, je fis un mémoire de quelques-uns des défauts dont il étoit rempli, car je ne jugeai pas à propos d'en remarquer un bien grand nombre pour la premiere fois. J'envoyai ce mémoire à M. Colbert, qui étoit alors à S. Germain. La premiere fois qu'il vint à Paris, après l'avoir reçu, il me fit entrer avec lui dans son jardin, et quitta même l'audiance qu'il donnoit pour me parler. « J'ai été surpris, me dit-il, du mémoire que vous m'avez envoyé; tout ce que vous marquez est-il vrai, et l'avez vous bien examiné? — Je ne crois pas, Monsieur, avoir rien mis qui ne soit comme je l'ai observé; mais n'y auroit-il pas de l'imprudence dans la liberté que j'ai prise? — Vous avez bien fait, me dit-il; continuez, on ne peut trop s'éclaircir sur une matiere de cette importance. Je ne comprends pas, ajouta-t-il, comment cet homme l'entend de nous donner un dessein où il y a tant de choses mal conçues. » Dès ce moment même sans doute M. Colbert vit bien qu'il s'étoit mal adressé, mais il falloit soutenir la gageure; il crut peut-être aussi que par ses bons avis il remettroit le cavalier sur la bonne voie, et qu'en

Digitized by Google

lui montrant ses fautes, on l'ameneroit à l'excellent; mais il ne connoissoit pas encore le cavalier.

Il auroit été mal aisé de trouver deux génies plus opposés. Le cavalier n'entroit dans aucun détail, ne songeoit qu'à faire de grandes salles de comédie et de festins, et ne se mettoit point en peine de toutes les comodités, de toutes les sujettions et de toutes les distributions de logemens nécessaires, choses qui sont sans nombre et qui demandent une application que ne pouvoit prendre le génie vif et prompt du cavalier: car je suis persuadé qu'en fait d'architecture il n'excelloit gueres que dans les décorations et les machines de théâtre. M. Colbert, au contraire, vouloit de la précision, et savoir où et comment le roi seroit logé, comment le service se pourroit faire commodément. Il croyoit, et avec raison, qu'il falloit parvenir non-seulement à bien loger la personne du roi et toutes les personnes royales, mais donner des logemens commodes à tous les officiers, jusques aux plus petits, qui ne sont pas moins nécessaires que les plus importans; il ne cessoit de composer et de faire faire des mémoires de tout ce qu'il falloit observer dans la distribution des differents logements, et fatiguoit extrêmement l'artiste italien. Le cavalier n'entendoit rien et ne vouloit rien entendre à tous ces détails, s'imaginant qu'il

Digitized by Google

étoit indigne d'un grand architecte comme lui de descendre dans ces minuties. Il s'en plaignoit à M. de Chantelou, et même d'une maniere peu respectueuse. « M. Colbert, lui disoit-il, me traite de petit garçon (ce sont les termes du journal de M. de Chantelou, qui m'a été communiqué depuis sa mort); avec des discours inutiles sur des privés et des conduits sous terre, il consomme des congrégations toutes entieres; il veut faire l'habile et n'y entend rien: c'est un vrai cocalone. » Il ajouta que M. Colbert lui avoit voulu faire faire *una mala creanca;* qu'il l'y avoit assez poussé, mais que la raison l'avoit retenu.

Si le cavalier n'étoit pas content de M. Colbert, ce ministre étoit, de son côté, très mécontent de lui. Il n'en témoignoit pourtant rien au dehors et parloit toujours de lui avec une estime extraordinaire.

Un jour M. Colbert dit au cavalier Bernin : « Nous allons nous embarquer dans un bâtiment qui coutera bien des millions, mais n'importe, le roi n'y aura point de regret s'il est tel qu'il y a tout lieu de l'espérer. Cependant je fais une remarque que, si nous n'y prenons garde, il arrivera que dans ce bâtiment, où il y aura des salles de festins, des salles de comédie, des sallons d'une grandeur prodigieuse, des galleries admirables, et tout ce qui fait la majesté d'un

Digitized by Google

grand palais, le roi sera obligé de coucher dans une chambre si petite que la moitié des seigneurs et des officiers qui ont droit d'entrer n'y pourront pas tenir. Ce seroit assurément un grand reproche qu'on auroit à nous faire : car il faut poser pour fondement que le Louvre doit être regardé comme une maison d'hiver, parce que dans les autres saisons le roi peut demeurer dans ses maisons de campagne. Il faut que l'appartement où sa personne sera logée soit exposé au midi, c'est-à-dire sur la riviere, où sera aussi la belle vue. Il faut encore poser pour constant qu'on ne peut établir le lieu où Sa Majesté couchera que dans le pavillon qui termine l'aîle qui regarde sur la riviere. Car de faire l'apartement du roi sur la face d'entrée, comme vous l'aviez proposé, il faudroit mettre des sentinelles avancées pour empêcher le matin le bruit des carosses et des charettes; or, ce pavillon n'a que trois croisées, dont deux sont employées pour la chambre de cérémonie; ainsi, il n'en restera qu'une pour la chambre à coucher, qui, par ce moyen, sera si petite, comme je l'ai déja dit, que la moitié de ceux qui doivent y entrer n'y pourront pas tenir. »

Le cavalier promit qu'il penseroit à cet inconvénient. Trois jours après, il apporta à l'assemblée du Louvre pour les bâtimens, où étoient M. Colbert et M. de Cham-

Digitized by Google

bray [1], frere de M. de Chantelou, et moi, un dessein qu'il tenoit appuyé contre sa poitrine, et, en s'adressant à M. Colbert, il lui dit qu'il étoit persuadé que l'ange qui préside au bonheur de la France l'avoit inspiré, qu'il reconnoissoit sincèrement n'être point capable de trouver de lui-même une chose aussi belle, aussi grande et aussi heureuse que celle qui lui étoit venue dans la pensée. « *Jo sono intrato*, poursuivit-il, *in pensiére profundo.* » Il prononça ces mots avec une telle emphase qu'il sembloit qu'il fût descendu jusqu'au fond des enfers. Enfin, après un long discours, capable d'impatienter le plus patient de tous les hommes, il montra son dessein avec le même respect que l'on découvre *il vero ritratto del vero crucifixo*. Cette profonde pensée n'étoit qu'un petit morceau de papier collé sur un autre en dessein du pavillon du Louvre sur la riviere, sur lequel il avoit marqué, avec du jaune, quatre croisées, au lieu des trois de l'ancien dessein. « De ces quatre croisées, ajouta-t-il, j'en conserverai deux à la chambre de parade, je donnerai les deux autres à la chambre de commodité, et, en repoussant un peu la cloison qui les sépare du côté de la grande

1. M. de Chambray est auteur d'un excellent livre d'architecture intitulé : *Paralelle de l'architecture ancienne avec la moderne.*

Digitized by Google

chambre, je rendrai à la vérité cette chambre un peu moins grande, mais aussi j'aggrandirai suffisamment celle de commodité. » M. Colbert parut approuver fort cette pensée et lui donna beaucoup de louanges. Pour moi, qui étois auprès de M. Colbert, indigné d'une telle forfanterie, je ne pus m'empêcher de dire tout bas à ce ministre que cela ne se pouvoit faire sans abbattre tout le pavillon et même les trois autres qui sont en simétrie, chose à laquelle on étoit convenu de ne penser jamais. Le cavalier, blessé apparemment de la hardiesse que j'avois eu d'ouvrir la bouche, car il n'avoit pû rien entendre, voulut sçavoir ce que j'avois dit. M. Colbert eut beau lui dire que ce qu'il venoit d'entendre ne méritoit pas d'être redit, le fier Italien insista jusqu'à menacer de quitter la France si on ne l'instruisoit de ce que j'avois dit. M. Colbert lui fit part de mon objection. « On voit bien, dit fièrement le cavalier, que Monsieur n'est pas de la profession : il ne lui appartient donc pas de dire son sentiment sur une chose où il ne connoit rien. » M. Colbert lui dit qu'il avoit raison, et qu'il ne falloit pas s'arrêter à ce que je disois. Je fus donc traité de part et d'autre comme le plus chétif et le plus ignorant de tous les hommes. Le dessein fut admiré, on parla de quelque autre chose, et la compagnie se sépara. Le cavalier retourna chez lui, et

Digitized by Google

M. Colbert monta à l'appartement qu'il avoit dans le Louvre. Je le suivis, et, en passant dans un corridor, je lui demandai pardon de la liberté que j'avois prise de parler sur le dessein de M. le cavalier. « Croyez-vous, me dit-il tout en colere, que je ne voye pas tout cela aussi bien que vous? Peste soit du b..... qui pense nous en faire accroire. » Je fus très-étonné et louai Dieu dans le même moment de ce qu'il me faisoit voir si clairement ce que c'est que la Cour, et à quelle dissimulation sont obligés ceux qui veulent y vivre.

Après que les desseins du cavalier parurent avoir été suffisamment examinés, le jour fut pris pour mettre la premiere pierre du fondement de la face principale du Louvre. Le roi voulut bien la poser lui-même. La pierre étoit d'un pied et demi en quarré ou environ, taillée proprement. Dans le lit inférieur, on avoit entaillé la place de la médaille et de la plaque de l'inscription, ensorte que la pierre qu'on mit dessus ne touchoit point à la médaille ni à la plaque. Cette pierre de dessus avoit aussi son lit inférieur, taillé de maniere à le joindre exactement au lit supérieur de l'autre. La plaque où étoit l'inscription étoit de cuivre de deux lignes d'épaisseur et de cinq à six pouces en quarré. La médaille étoit d'or et avoit d'un côté la tête du roi, et de l'autre le dessein du cavalier Bernin

Digitized by Google

avec ces paroles : *Majestati et æternitati Imperii Gallici sacrum.* Elle valloit cent louis. Elle étoit fondue de la main de M. Varin, et les paroles de M. Chapelain. La dépense de faire des poinçons et des carreaux étoit trop grande et auroit demandé trop de tems. On avoit préparé un auge de bois d'ébene ou de poirier noirci, fort propre, une truelle d'argent, et un marteau de fer poli, avec un manche de bois violet, tourné aussi fort proprement.

M. Colbert, suivi et accompagné de MM. les officiers des bâtimens, se rendit dans le milieu de la fondation, où étoient les entrepreneurs et le sieur Villedot, maître des œuvres. M. Colbert tenoit la toise qu'il me donna à tenir ensuite, les entrepreneurs la truelle, l'auge et les pinces, et le maître des œuvres tenoit le marteau. Le journal de M. de Chantelou porte que le cavalier Bernin tenoit la truelle. Le roi vint, suivi de plusieurs seigneurs de la Cour. Quand Sa Majesté fut arrivée, l'un des entrepreneurs donna la truelle à M. le sur-intendant; il la présenta au roi, qui prit du mortier dans l'auge et le mit dans l'endroit où se devoit poser la premiere pierre. Les entrepreneurs l'ayant placée sur le mortier, le marteau fut présenté au roi par le sieur Villedot, et Sa Majesté en frappa deux ou trois coups sur la pierre.

La médaille et l'inscription furent aussi pré-

Digitized by Google

sentées à Sa Majesté, qui, après les avoir regardées, les mit dans le creux de la pierre faite exprès, sur laquelle la seconde pierre fut mise. Après quoi Sa Majesté se retira et ordonna qu'on donnât cent pistoles aux ouvriers pour boire.

Des trompettes que l'on avoit fait venir sur le bord de la fondation jouerent des fanfares, comme ils avoient fait à l'arrivée de Sa Majesté. Le sur-intendant et les officiers des bâtimens accompagnerent le roi jusqu'à la sortie de l'attelier, à la réserve du controlleur et du premier commis du sur-intendant qui demeurerent sur le lieu, et qui n'en sortirent point qu'elles ne fussent recouvertes suffisamment, pour ne pas appréhender qu'on vînt la nuit enlever la médaille.

L'inscription françoise, mise dans les fondations du Louvre sur une grande plaque d'or, portoit ces paroles :

LOUIS XIV, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE

Après avoir dompté ses ennemis, donné la paix à l'Europe et soulagé ses peuples, ayant resolu de faire achever le royal bâtiment du Louvre, commencé par François I^er^ et continué par les rois suivans, fit travailler quelques tems sur le même plan; mais depuis, ayant conçu un nouveau dessein et plus grand et plus magnifique, dans lequel ce qui avoit été bâti ne peut entrer que pour une petite partie, il fit jetter ici les fondemens de ce superbe édifice, l'an de grace M. DC. LXV, le

Digitized by Google

17e jour du mois d'octobre. Messire Jean-Baptiste Colbert, ministre d'État et trésorier des Ordres de Sa Majesté, étant alors sur-intendant de ses bâtimens.

Dans une autre plaque de cuivre de même grandeur et de même épaisseur, il y avoit :

Ludovicus XIV, Francorum et Navarræ rex christianissimus, florente ætate, consummatâ virtute, devictis hostibus, sociis defensis, finibus productis, pace sancita, asserta religione, navigatione instaurata,

Regias Ædes

Superiorum principum ævo inchoatas, et ab ipso juxta prioris exemplaris formam magna ex parte constructas, tandem pro majori tam sua quam imperii dignitate longe ampliores atque editiores excitari jussit; earumque fundamenta posuit anno R. S. M DC LXVI. *Octob. operi promovendo solerter ac sedulo invigilante Joan-Baptista* Colbert, *Regi. Ædif. Præfecto.*

Un jour que j'étois dans l'attelier du cavalier Bernin, où il retouchoit le buste du roi, je m'amusai à examiner le dessein de la façade du Louvre du côté de la riviere, que le sieur Mathias, élève du cavalier, mettoit au net. Ayant remarqué qu'un côté étoit différent de l'autre, j'en demandai la raison au seigneur Mathias. Le cavalier, qui m'entendit faire cette demande, entra tout-à-coup en fureur, et me dit les choses du monde les plus outrageantes, et, entre autres, que je n'étois pas digne de décroter la semelle de ses souliers. Après lui avoir laissé évaporer sa bile, je lui dis le plus honnê-

Digitized by Google

tement et le plus respectueusement que je pus, que je n'avois pas prétendu trouver rien à redire à son dessein, mais qu'ayant l'honneur d'être le premier commis des bâtimens, j'avois cru pouvoir m'instruire avec son éleve de ce que j'ignorois, et qu'étant tous les jours exposé à mille questions que des personnes de qualité me faisoient sur les bâtimens, j'avois fait la demande qui l'avoit blessé, pour me mettre en état de pouvoir répondre à ceux qui me feroient la même observation. Ce que je lui dis étoit si raisonnable que sa colere en diminua un peu; cependant il continua à répéter ces paroles : « A un homme de ma sorte! moi que le pape traite avec honnêteté, et pour qui il a des égards, que je sois traité ainsi! Je m'en plaindrai au roi, quand il iroit de ma vie; je veux partir demain et m'en aller. Je ne sçai à quoi il tient que je ne donne du marteau dans mon buste après un si grand mépris qui se fait de moi [1]. Je m'en vais chez M. le nonce. » Je n'ai point sçu s'il y alla ou non, mais il n'en parla ni au roi ni à

1. On sera d'autant moins étonné des petites mortifications que le cavalier Bernin essayoit de donner à M. Perrault, si l'on fait attention qu'il n'ignoroit pas sans doute que c'étoit lui qui éclairoit M. Colbert sur ses desseins, afin de faire valoir ceux de son frere le médecin.

Digitized by Google

M. Colbert, et la chose en demeura là. M. de Chantelou met dans son journal que ce fut lui qui empêcha qu'il ne se plaignît, lui ayant représenté qu'il ruineroit la fortune d'un jeune homme. Cependant il ne m'auroit fait aucun tort, car, ayant raconté le même jour à M. Colbert ce qui venoit de se passer, il se contenta de me dire que j'eusse mieux fait de ne point parler sur le dessein du cavalier, mais que je ne craignisse rien; qu'il étoit trop habile homme pour faire un incident dans la conjoncture où étoient les choses. Je crois effectivement que, s'il eût reçu en ce tems-là les trois mille louis d'or que je lui portai quand il s'en alla, comme je le dirai ci-après, il auroit pu faire quelque incartade

Le cavalier proposa deux choses pour la construction des fondations du Louvre, outre celles que j'ai marquées ci-devant, d'arroser le moilon et de ne le point arranger : 1° de faire une retraite de deux pieds sur la troisiéme assise des fondations, ce qui n'auroit rien valu, parce qu'elle auroit posé sur la queue des libages de dessous; cette retraite fut réduite à près de la moitié; 2° de fouiller la terre à plomb, ce qui n'auroit aussi rien valu et ne fut pas suivi.

M. de Chantelou a rapporté dans son journal beaucoup de dires du cavalier Bernin, que je mettrai ici tout de suite pour éviter la peine de

Digitized by Google

marquer les tems, les lieux et les rencontres où il les a dites, circonstances qui ne sont d'aucune utilité.

Un buste de marbre est comme un visage dont tout seroit blanc, etc.

Il n'est pas honteux à la France d'avoir pris un architecte à Rome, comme il ne seroit pas honteux à Rome de venir prendre en France un général d'armée, si elle en avoit besoin.

Ayant demandé au pape Urbain VIII une dot pour une fille que j'assurois avoir beaucoup de vertu : « Elle a une dot, me répondit le pape, si elle a de la vertu. »

Le Bernin estimoit le Pasquin de Rome (c'est un soldat d'Alexandre qui le soutient lorsqu'il est blessé au siége de Tyr) le plus bel ouvrage de l'antiquité, et ensuite le Torse, qu'il disoit être un Hercule.

Il dit que le pape Urbain VIII avoit fait sur sa Daphné l'épigramme qui suit :

Quisquis amans sequitur fugitivæ gaudia formæ,
Fronde manus implet, bacchas ceu carpit amaras.

Je l'ai traduit ainsi :

Qui suit une beauté dont le feu le consume
Ne cueille, en l'attrapant, qu'un fruit plein d'amertume.

Que les médailles qui avoient le moins de relief étoient des meilleurs maîtres ;

Qu'il y avoit à Rome un bouclier de quatre

Digitized by Google

à cinq pieds de haut qui ne pése que deux livres, bouclier cependant à l'épreuve du mousquet. Il est de trois peaux de poissons l'une sur l'autre;

Qu'il y a des manéges en Italie qui ont des descentes et des montées pour y accoutumer les chevaux.

Il disoit à M. le nonce que c'étoit Dieu qui l'inspiroit en faisant le dessein du Louvre;

Que Michel-Ange n'avoit fait en sa vie que neuf ou dix figures, quoiqu'il eût vécu quatre-vingt-douze ans;

Qu'Annibal Carache, pressé de dire son sentiment sur les figures de Michel-Ange, répondit qu'il faudroit avoir vû le corps des hommes du tems de Michel-Ange;

Qu'il avoit un grand ennemi à Paris, la grande opinion que l'on avoit de lui : *il concetto che trovo di me;*

Qu'il falloit mesurer l'eau avec une horloge.

Il dit à M. Colbert, qui louoit son dessein, qu'il n'en étoit pas l'auteur, mais que c'étoit Dieu;

Que Paul III dit un jour : « Quand j'ai refusé la grace du criminel, mon jugement étoit là (en montrant son front); quand je l'ai accordée à ses sœurs, il étoit ici » (en mettant la main sur son cœur);

Qu'on ne pouvoit emplir une fiole à une

Digitized by Google

grosse fontaine, et qu'un foible génie ne pouvoit profiter avec un génie trop fort et trop abondant (ce génie trop fort et trop abondant, c'étoit lui, et M. le Brun étoit le génie trop foible: c'est ce qu'il dit au sujet du silence qu'il gardoit sur les ouvrages de M. le Brun);

Qu'il falloit que les écoliers apprissent à dessiner les draperies sur les bas-reliefs (c'est ordinairement, selon moi, ce qu'il y a de moins bon dans les bas-reliefs antiques);

Qu'il ne faut point de fleurs aux bordures des tapisseries, ni d'or bruni aux bordures des tableaux, parce qu'ils brillent trop, ni d'ornemens aux niches des figures, parce que ces figures en sont elles-mêmes l'ornement;

Que Raphaël commençoit à peindre comme le Titien quand il mourut, c'est-à-dire à faire des reflets, comme on le voit au portrait de Leon X :

Che le fabriche sono i ritratti dell' animo dei principi;

Que le peintre Tudesco étoit tout un autre homme pour les desseins d'argenterie que M. le Brun.

« Je doute, disoit-il, que le roi se connoisse encore aux belles choses; il faudroit pour cela qu'il eût vû quelque morceau d'architecture. Maintenant qu'il a vû de la sculpture (il entendoit parler de son buste), il pourroit mieux en

Digitized by Google

juger que de l'architecture. « Il dit à M. le Brun qu'il falloit toujours faire les jambes plus longues que courtes (il avoit raison, c'étoit le défaut de M. le Brun);

Que les Espagnols n'aiment en sculpture que le poli, qu'ils appellent *lindo*.

Un roi dit : « Je vole mes sujets. » Le ministre dit : « Je vole le roi. » Le tailleur dit : « Je vole le ministre. » Le soldat : « Je les vole l'un et l'autre. » Le confesseur : « Je les absous tous quatre. » Et le diable dit : « Je les emporte tous cinq. »

La colonne Trajane a été l'école de Raphaël et de Jules Romain. Michel-Ange disoit que si les Lombards avoient bien dessiné, on ne regarderoit plus ses ouvrages ni ceux des autres, mais qu'il n'y avoit que Rome où il y eût une colonne Trajane (pures forfanteries). Il y a quelques bas-reliefs dans le bas de cette colonne qui sont fort beaux, et presque tous les sculpteurs, pour se former le goût, en ont des plâtres qui sont aussi bons que les originaux. Le surplus de la colonne ne vaut gueres, et depuis qu'on les a apportés moulés en France il ne s'est pas trouvé un seul peintre ni sculpteur qui ait été les copier, quoiqu'on ne les ait fait venir que dans cette intention-là.

M. de Chantelou a dit que les figures de la colonne Trajane étoient faites avec cette consi-

Digitized by Google

dération que celles d'en haut paroissoient de la même grandeur que celles d'en bas, parce qu'elles sont réduites et faites pour être de la même ouverture d'angles de rayons visuels, ce qui fait que toutes les figures semblent d'une grandeur égale, quoiqu'elles soient toutes differentes les unes des autres. (Le bon homme ne sçavoit ce qu'il disoit. Je les ai fait mesurer par M. Girardon, qui m'en a apporté les mesures : les bas-reliefs du bas de la colonne sont de la même grandeur que ceux du haut; il n'y a pas une ligne de différence.)

Le cavalier dit que Vigarani n'avoit aucune intelligence ni de la perspective ni du dessein; que son pere avoit sçu quelque chose touchant les machines, mais que son fils n'y entendoit rien, et qu'il faisoit tout par un valet qui en sçavoit plus que lui.

Il faut achever ce qui regarde le cavalier Bernin avant que de passer à autre chose. Lorsque les fondations du devant du Louvre, du dessein du cavalier Bernin, furent fort avancées, il demanda à s'en retourner, ne pouvant se résoudre à passer l'hiver dans un climat aussi froid que le nôtre. La veille de son départ, je lui portai moi-même et dans mes bras, pour lui faire plus d'honneur, trois mille louis d'or en trois sacs, avec un brevet de 12,000 liv. de pension par an, et un de 1,200 liv. pour son fils. Il me dit

Digitized by Google

pour toute réponse que de pareils bons jours seroient bien agréables, si l'on en donnoit bien souvent; qu'à l'égard du brevet, il croyoit qu'il pourroit être payé une année ou deux, et pas d'avantage. Je lui répondis que les promesses du roi étoient solides, et qu'il n'avoit aucun sujet de pouvoir en douter. Je fus surpris d'une si bizarre réception. On lui promit trois mille louis d'or par an, s'il vouloit rester, 6,000 liv. pour son fils et autant au seigneur Mathias son éleve, 900 liv. au sieur Jules, 600 liv. au sieur Cosme, camerier, et 500 liv. à chacun de ses estafiers, et, en cas que le sieur Mathias demeurât seul, on lui promit 12,000 liv. par an [1].

---

1. Comment concilier ce qui est rapporté ci-après avec ce que dit M. de Voltaire dans son *Discours sur l'Envie* :

A la voix de Colbert Bernini vint de Rome ;
De Perrault dans le Louvre il admira la main.
Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Falloit-il m'appeller du fond de l'Italie ?

Si le Bernin avoit admiré le dessein de Perrault le medecin, son frere n'auroit certainement pas manqué de le rapporter. Si l'on compare aussi ce que dit M. de Voltaire dans son *Siécle de Louis XIV,* lorsqu'il traite du gouvernement interieur du royaume, avec ce que rapporte ici M. Perrault, on y trouvera bien de la difference. « On appella de Rome, dit cet écrivain, le cavalier Bernin, dont le nom étoit célebre par la colonade

Digitized by Google

Quand il fut question de bâtir sur les fondations du cavalier Bernin, M. Colbert, qui commençoit à se dégoûter du dessein qu'il avoit donné, voulut que le roi, qui étoit à S. Germain, vînt voir à Paris le modele du dessein[1] du cavalier, achevé avec beaucoup de soins et de dépense, et que Sa Majesté décidât de l'exécution en présence de toute sa cour, afin d'être disculpé envers le public, si ce dessein venoit à être généralement désaprouvé. La veille du jour

---

qui entoure le parvis de S. Pierre, par la statue equestre de Constantin, par la fontaine de la place Navone. Des équipages lui furent fournis pour son voyage. Il fut conduit à Paris en homme qui venoit honorer la France. Il reçut, outre cinq louis par jour pendant huit mois qu'il y resta, un présent de cinquante mille écus, avec une pension de deux mille écus, et une de cinq cens pour son fils. Le Bernin, par reconnoissance, fit depuis, à Rome, la statue equestre du roi qu'on voit à Versailles. Mais quand il arriva à Paris avec tant d'appareil, comme le seul homme digne de travailler pour Louis XIV, il fut bien surpris de voir le dessein de la façade du Louvre du côté de S. Germain l'Auxerrois, qui devint bientôt après dans l'exécution un des plus augustes monumens d'architecture qui soient au monde. Claude Perrault avoit donné ce dessein, exécuté par Louis le Vau et d'Orbay. Il inventa les machines avec lesquelles on transporta des pierres de cinquante-deux pieds de long, qui forment le fronton de ce majestueux édifice. »

1. On peut voir dans le livre d'architecture nommé *le Grand Marot* le projet du cavalier Bernin, qui y est gravé tout entier.

Digitized by Google

pris pour cette résolution, je mis sur la table de M. Colbert un mémoire où j'exposois les raisons qu'il y avoit de ne le pas exécuter. Ce ministre, l'ayant lû, me fit appeller pour l'éclaircir sur tous les articles, et il entra tellement dans tous les inconvéniens que j'y avois marqués, qu'il eut peur que le roi ne vînt au Louvre avant lui, et ne prît en présence de toute sa cour la résolution d'exécuter ce dessein avant qu'il arrivât. Il fit mettre promptement les chevaux au carosse, et commanda au cocher d'aller au Louvre le plus vite qu'il pourroit. Le cocher, qui crut qu'il vouloit aller aux Thuilleries, qu'on appelloit aussi quelquefois le Louvre, quand le roi y logeoit, prit le chemin des Thuilleries. M. Colbert, s'en étant apperçu, sortit presque tout le corps hors de la portiere, et tout en colere lui cria : « C'est au vieux Louvre que je veux aller »; car il craignoit d'arriver trop tard. Il apprit avec joie que le roi n'étoit pas encore arrivé. Dès que Sa Majesté parut, il alla au-devant et lui parla tout bas un tems considérable. Il lui représenta apparemment les principaux inconveniens qu'il y avoit à suivre le dessein du cavalier, car, après que le roi eut rejoint les seigneurs de sa cour et les courtisans qui s'étoient un peu éloignés pendant qu'il parloit à M. Colbert, il leur demanda ce qu'ils pensoient du dessein du cavalier, dont le modele

Digitized by Google

en grand et en petit étoit devant leurs yeux, sans donner aucune marque de ce qu'il en pensoit. Messieurs les courtisans furent très-embarassés, car on sçait qu'ils ne sont presque tous auprès du roi que pour être de son avis, et que pour en exagerer la sagesse à l'envi l'un de l'autre. Comme ils avoient peur de ne pas entrer dans le sentiment du roi, c'étoit un plaisir de voir l'adresse avec laquelle ils parloient sans prendre ni le pour ni le contre; cependant, comme le cavalier ne s'étoit pas fait aimer, ils penchoient plus vers la critique que vers la louange.

Le roi ne se déclara point, et, après une conversation vague et indéterminée qu'il eut avec les seigneurs qui le suivoient, il s'en alla sans rien résoudre, et chacun le suivit sans dire un seul mot.

Trouvant M. Colbert très-embarassé sur le parti qu'il avoit à prendre, je lui représentai qu'il n'avoit rien promis au cavalier Bernin qu'en cas qu'il n'abbatît rien de ce que les rois prédécesseurs avoient fait construire; que ç'avoit toujours été là la condition essentielle et fondamentale; que néanmoins cet architecte abbatoit le Louvre entierement en deux manieres : l'une en abbatant effectivement les quatre dômes des milieux, lesquels ne pouvoient subsister en exécutant son dessein, et l'autre en couvrant

Digitized by Google

les murs des faces des quatre côtés du Louvre et en refondant toute l'architecture dont ils sont ornés : car, ôter les colonnes, les corniches et tous les ornemens d'un édifice, ce n'est pas moins l'abbatre que c'est ruiner un tableau quand on peint un autre sujet sur la même toile. Ce mémoire étoit fort pressant et fort décisif. M. Colbert me fit appeller et me demanda si j'étois bien sûr de tout ce que j'avois mis dans mon mémoire. « Monsieur, lui dis-je, les choses sont tellement de la maniere que je les ai représentées que le seigneur Mathias en demeure d'accord. — Cela n'est pas possible, me répondit-il ; faites-le venir, donnez-lui votre mémoire, et qu'il mette en marge ses réponses. » Je le fis venir dans mon cabinet, et avec un crayon qu'il avoit il approuva tous les articles de mon mémoire. Je le menai ensuite dans le cabinet de M. Colbert, à qui il présenta ce mémoire apostillé de sa main sur tous les articles. Ce ministre, l'ayant lû, se promena assez long-tems dans son cabinet sans parler. Il rompit enfin le silence en disant : « Le cavalier s'est cru un grand personnage et nous a pris pour de grands sots ; mais il s'est trompé également et en l'un et en l'autre... Monsieur, continua-t-il en parlant au seigneur Mathias, songez à vous en retourner ; je suis content de vous, et je donnerai ordre que vous le soyez aussi. Cependant, Monsieur,

Digitized by Google

comme vous voyez bien que son projet étoit d'abbatre le Louvre, contre les conditions sous lesquelles il a toujours dû travailler et sous lesquelles il est venu en France, comment ne lui avez-vous point représenté qu'il ne les observoit pas? — Je le lui ai représenté plusieurs fois, répondit le seigneur Mathias, mais il m'a toujours répondu que ce n'étoit pas à moi à raisonner là-dessus, et qu'il ne m'avoit amené que pour dessiner et exécuter ses pensées. »

Le seigneur Mathias fut bien payé et partit promptement, sans que depuis on ait ouï parler ni de lui ni du cavalier Bernin, au sujet du bâtiment du Louvre. Il est vrai que le cavalier entreprit de faire une figure equestre pour le roi, qui, selon les promesses qu'il en faisoit, devoit être la plus belle chose du monde. La figure a couté des sommes immenses, et, lorsqu'elle a été rendue à Versailles avec des peines et des machines extraordinaires, elle a été trouvée si détestable que le roi la fit déplacer du lieu où on l'avoit posée et en a fait ôter la tête, à la place de laquelle M. Girardon en a substitué une autre modellée sur l'antique. On n'a jamais pu sçavoir pourquoi le cavalier avoit si mal réussi dans cet ouvrage : les uns ont dit que l'âge l'avoit beaucoup affoibli, d'autres ont cru que le chagrin de voir son dessein rebuté lui avoit fait prendre cette vengeance.

Digitized by Google

Quoique M. Colbert goûtât fort le dessein de mon frere, il ne laissa pas d'en faire faire un à M. le Vau. Il les présenta tous deux au roi pour choisir celui qui lui agréeroit le plus. J'étois présent lorsque ces deux desseins furent présentés. C'étoit dans le petit cabinet du roi, à S. Germain; il n'y avoit que Sa Majesté, son capitaine des gardes, M. Colbert et moi. Le roi les regarda fort attentivement, ensuite de quoi il demanda à M. Colbert lequel des deux il trouvoit le plus beau et le plus digne d'être exécuté. Ce ministre dit que, s'il en étoit le maître, il choisiroit celui qui n'avoit point de gallerie (on ne donnoit pas encore le nom de peristile à ces rangs de colonnes qui, posés le long d'un bâtiment, forment une espece de gallerie couverte qui communique à toutes les pieces des appartemens). Ce dessein étoit celui de M. le Vau, ce qui m'étonna fort. Mais il ne se fut pas plutôt déclaré pour ce dessein que le roi dit : « Et moi je choisis l'autre, qui me semble plus beau et plus majestueux. » Je vis que M. Colbert avoit agi en habile courtisan, qui vouloit donner tout l'honneur du choix à son maître. Peut-être même étoit-ce un jeu joué entre le roi et lui.

Quelque connoissance qu'eût M. Colbert de la capacité de mon frere dans l'architecture, je m'apperçus qu'il hésitoit à faire exécuter son

Digitized by Google

dessein, et qu'il lui sembloit étrange de préférer les pensées d'un médecin, en fait d'architecture, aux desseins du plus célebre des architectes. L'envie des maîtres du métier, à Paris, ne manqua pas de s'élever contre cette résolution et de faire de mauvaises plaisanteries, en disant que l'architecture devoit être bien malade, puisqu'on la mettoit entre les mains des médecins. Pour lever toutes les difficultés au sujet de l'exécution du dessein de mon frere, je donnai un mémoire à M. Colbert où je lui proposai de former un conseil des bâtimens, composé de M. le Vau, premier architecte, qui avoit près de trente années d'expérience, de M. le Brun, qui possedoit tous les beaux arts et qui n'ignoroit pas les principes de l'architecture, et de mon frere, auteur du dessein. Je lui persuadai que, s'il vouloit bien être à la tête de ce conseil, toutes choses réussiroient au-delà même de ses espérances. J'eus l'honneur d'être le secretaire de ce conseil, qui se tenoit deux fois la semaine. Le registre où j'écrivois toutes les résolutions que l'on y prenoit et que j'ai rendu avec tous les autres papiers des bâtimens, est plein de choses très-curieuses et qui seroient très-utiles à ceux qui aiment l'architecture : car mon frere, étant presque toûjours contredit par M. le Vau et M. le Brun, étoit obligé de faire à tout moment des dissertations, ou plutôt des leçons d'archi-

Digitized by Google

tecture, qu'il rapportoit par écrit dans l'assemblée suivante. M. le Vau et M. le Brun ne pouvoient approuver le dessein de mon frere, disant toujours qu'il n'étoit beau qu'en peinture, et qu'assurément on s'en trouveroit mal dans l'exécution, à cause de la trop grande profondeur du peristile, qui étoit de douze pieds, et que les architraves, qui poussoient au vuide, jetteroient tout à bas; mais on y a si bien pourvu que rien au monde n'est plus solide, et qu'il n'y a rien de si hardi ni de si beau dans tous les ouvrages de l'antiquité.

Ce conseil des bâtimens et la retenue que nous avions, mon frere et moi, de publier l'auteur du dessein que l'on exécutoit, donna la hardiesse au sieur Dorbay[1], eleve de M. le

1. On trouve dans la Bibliotheque du roi une gravure du dessein que M. le Vau présenta en concurrence avec celui de M. Claude Perrault. Il est d'une composition très-differente, et surtout n'a point de péristile. Ceux qui, d'après les ennemis de la réputation de M. Perrault, ont repeté que le péristile du Louvre, l'Observatoire, l'Arc de triomphe, sont composés par M. le Vau, ont fait voir qu'ils se connoissoient bien peu au génie et aux talens des artistes, puisqu'ils ne s'appercevoient pas de l'énorme différence qu'il y a entre le goût de ces deux architectes par la comparaison de leurs ouvrages. Si quelqu'un venoit nous dire qu'un tableau du Bourdon est de Rubens, qu'une figure du Puget est de Coisevox, qu'une simphonie de Campra est de Lulli, il ne trouveroit assurément aucune créance, parce que chaque auteur

Digitized by Google

Vau, de dire que son maître en étoit l'auteur; insigne calomnie, car c'étoit lui qui avoit mis au net le dessein de M. le Vau qui fut présenté au roi, et auquel celui de mon frere fut préferé.

Il ne tint pas à moi ni à mon frere que M. le Vau n'eût l'honneur d'avoir inventé le dessein qui a été exécuté. Je proposai plus de dix fois au sieur Dorbay de faire un péristile à la façade principale du Louvre, je lui en dessinai le plan et l'élévation; mais jamais il n'y voulut essayer

---

a une maniere caracteristique qui est telle que les ouvrages de l'un ne peuvent être attribués à l'autre sans blesser le jugement de ceux qui ont du goût et des connoissances dans les arts. De même aussi, dans l'architecture, la maniere de M. de Brosses n'est point celle de M. Mansard, de M. le Mercier, ni de M. François Blondel, etc. Si la composition du peristile du Louvre, de l'Observatoire et de l'Arc de triomphe, est de M. le Vau, il faut aussi que tous les ouvrages connus pour être véritablement de lui, tels que le château de Vaux-le-Vicomte, les deux grands corps de bâtimens de Vincennes qui sont du côté du parc, les hôtels de Lionne et du président Lambert, à Paris, enfin le collége des Quatre Nations, soient composés dans le même esprit, dans le même caractere d'architecture que les trois premiers; mais c'est tout le contraire : il seroit même difficile de trouver deux manieres de traiter l'architecture plus opposées. Autant M. le Vau est lourd dans ses proportions générales et mesquin dans ses profils, autant M. Perrault est élégant, noble, pur dans les détails comme dans l'ordonnance de ses édifices. Ce dernier s'étoit frayé une route dans l'architecture qu'il ne tenoit que de son génie, et que M. le Vau ne connut jamais.

Digitized by Google

ni en parler à son maître. Je le dis avec vérité, nous avions, mon frere et moi, un tel amour pour la paix et pour la concorde, qu'il n'y avoit rien que nous n'eussions fait pour maintenir l'ordre naturel, qui veut que ce soit le premier architecte des bâtimens du roi qui donne les desseins de ce qui se bâtit pour le prince, particulierement dans une occasion de cette nature.

Pour lever toutes les inquiétudes que M. Colbert pouvoit avoir sur la construction de cet édifice, je lui proposai de trouver bon qu'on fît un petit modele du péristile avec de petites pierres de taille de même figure et au même nombre que l'ouvrage en grand. Quand il fut achevé et retenu par de petites barres de fer, grosses proportionnellement à celles qu'on employeroit dans l'ouvrage effectif, M. Colbert demeura convaincu de la fermeté et de la solidité de tout l'ouvrage, où le fer ne porte rien et ne fait que retenir la poussée des architraves, en quoi il y a une si grande force qu'il n'y a point de pesanteur, quelle qu'elle puisse être, qui soit capable de la rompre. Il fut encore pratiqué un vuide entre le plafond du péristile et la couverture de dessus, où plusieurs hommes peuvent aller et travailler sans peine à remédier aux inconvéniens qui pourroient survenir dans la suite des tems.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÉME

M. Colbert m'ordonne de demander à être de l'Académie françoise. — Le roi veut être protecteur de l'Académie françoise. — On commence à faire l'élection des académiciens par billets. — Le roi agrée que l'Académie le harangue dans toutes les rencontres où le Parlement et les autres cours souveraines sont mandées pour le haranguer. — Arc de triomphe. — Dessein de conduire une partie de la riviere de Loire à Versailles. — Proposition de conduire à Versailles une partie de la riviere des Goblins. — Proposition de faire fouiller des métaux en France. — Dessein de la grotte de Versailles. — Dessein de l'allée d'eau, à Versailles. — Desseins des vases en marbre et en bronze.

MONSIEUR Colbert m'ayant demandé des nouvelles de l'Académie françoise, dans la pensée qu'il avoit que j'en étois, je lui répondis que je n'en sçavois point, n'ayant pas l'honneur d'être de cette compagnie. Il parut étonné et me dit qu'il falloit que j'en fusse. « C'est une compa-

Digitized by Google

gnie, ajouta-t-il, que le roi affectionne beaucoup; et, comme mes affaires m'empêchent d'y aller aussi souvent que je le voudrois, je serai bien aise de prendre connoissance par votre moyen de tout ce qui s'y passe. Demandez la premiere place qui vaquera. » Peu de tems après, M. Boileau, frere de M. Despréaux, vint à mourir. Tous les académiciens à qui j'en parlai ou en fis parler me promirent leur voix et me dirent qu'il falloit avoir l'agrément de M. le chancelier. L'étant allé trouver à S. Germain en Laye, il me dit qu'il avoit promis la place que je lui demandois à M^me^ la marquise de Guiche, sa fille, pour M. l'abbé de Montigny, mais qu'il me donneroit son agrément avec plaisir pour la premiere qui vaqueroit.

A quelques mois delà, M. de la Chambre, médecin très-célebre et de l'Académie françoise, vint à mourir. Toute l'Académie résolut de me nommer en sa place; mais M. Colbert me dit que je n'y songeasse pas, parce que M. de la Chambre, médecin et fils du défunt, lui en avoit parlé pour son frere, curé de S. Barthelemi. Je n'y songeai plus, et il fallut solliciter puissamment presque tous ceux de la compagnie qui me vouloient nommer de n'en rien faire, en leur représentant de quelle conséquence il seroit qu'à mon occasion l'intention de M. Colbert ne fût pas exécutée. M. de la

Digitized by Google

Chambre fut donc élu, et j'attendis encore. Le procedé de l'Académie, dont j'étois fort content, déplut tellement à mes freres, et ils me fatiguerent si fort là-dessus, que je laissai passer MM. Regnier et Quinault, et plusieurs autres. Mais enfin, M. l'abbé de Montigny, évêque de Laon, étant mort, l'Académie me nomma sans que je fisse aucune sollicitation.

Le jour de ma réception, je fis une harangue dont la compagnie témoigna être très-satisfaite, et j'eus lieu de croire que ses louanges étoient sinceres. Je leur dis alors que, mon discours leur ayant fait quelque plaisir, il auroit fait plaisir à toute la terre si elle avoit pu m'entendre; qu'il me sembloit qu'il ne seroit pas mal-à-propos que l'Académie ouvrît ses portes aux jours de réception, et qu'elle se fît voir dans ces sortes de cérémonies, lorsqu'elle est parée, de même qu'il est très-bon qu'elle les ferme lorsqu'elle travaille à son Dictionnaire, parce que le public n'est pas capable de connoître les beautés de ce travail, qui ne se peut faire sans disputes et même quelquefois sans chaleur. Ce que je dis parut raisonnable, et d'ailleurs la plûpart s'imaginerent que cette pensée m'avoit été inspirée par M. Colbert. Ainsi, tout le monde s'y rangea et l'approuva d'une commune voix. Il n'y eut que M. Chapelain, rigide observateur des coutumes anciennes, qui s'y opposa quelque tems,

Digitized by Google

prétendant qu'il ne falloit rien innover; mais il ne fut suivi de personne.

Le premier qui fut reçu après moi fut M. l'abbé Fléchier, évêque de Nismes. Il y eut une foule de monde et de beau monde à sa réception, et le public témoigna une extrême joie de ce nouvel établissement.

On peut dire que l'Académie changea de face à ce moment: de peu connue qu'elle étoit, elle devint si célèbre qu'elle faisoit le sujet des conversations ordinaires. Outre que les harangues du récipiendaire et du directeur étoient plus étudiées et plus châtiées que lorsqu'elles se faisoient à huis clos, plusieurs de la compagnie lisoient de leurs ouvrages sur toutes sortes de sujets agréables. L'abbé Tallemant, le jeune, prononça trois ou quatre fois des discours d'éloquence très-beaux, mais sur-tout si bien prononcés qu'il enlevoit tous les auditeurs. La satisfaction qu'en reçut le public, et particulièrement M. Colbert, fut cause de sa fortune; il lui fit donner par le roi le prieuré de Sausseuse, proche Vernon, et une pension de 1,500 livres, espérant qu'il en feroit un excellent prédicateur. Il avoit commencé dès sa jeunesse à s'appliquer à la prédication, où il réussit beaucoup; mais, ayant voulu s'y remettre après dix années d'interruption, il ne se retrouva plus le même et abandonna tout.

Digitized by Google

Dans ce tems, M. le chancelier, protecteur de l'Académie, vint à mourir. Le roi, qui aime cette compagnie, ne dédaigna pas de lui succéder dans la place de protecteur de l'Académie françoise. Il voulut qu'elle tînt à l'avenir ses assemblées dans le Louvre, au même endroit où se tenoit le conseil lorsque Sa Majesté y logeoit. M. Dumetz, garde des meubles de la couronne, eut ordre de meubler cet appartement, ce qu'il fit avec une propreté et même une magnificence qui marquoient l'amour qu'il a pour les belles-lettres et ceux qui en font profession. M. Colbert, affectionnant fort l'honneur de la compagnie, porta le roi à lui donner tous les livres de sa bibliotheque royale, ce qui forma une belle petite bibliotheque. Il fit encore acheter tous les livres de ceux de la compagnie qui, étant morts, n'avoient point d'héritiers qui pussent les fournir, ce qui alla à sept ou huit cens volumes. L'intention étoit que tous ceux de la compagnie qui composeroient des ouvrages en missent un exemplaire à cette bibliotheque, ce qui, avec le tems, auroit fait un amas de livres très beau et très-honorable à la compagnie; mais cela n'a pas été observé fort exactement.

Lorsque j'entrai dans l'Académie, l'élection des académiciens se faisoit de cette sorte. Un mois après la mort d'un académicien, un de la compagnie, après en avoir parlé avec quelques-

Digitized by Google

uns de ses amis de la compagnie, disoit : « Nous avons perdu M. tel, etc. Je crois que nous ne sçaurions mieux faire que de jetter les yeux sur M. tel pour remplir sa place. Vous connoissez son mérite, etc. » Peu de tems après ma réception, je dis qu'il me sembloit que Dieu avoit bien assisté l'Académie dans le choix de ceux qu'elle avoit reçus jusqu'alors, vû la maniere dont elle les nommoit; mais que ce seroit le tenter que de vouloir continuer à en user de la sorte; que ma pensée étoit qu'il faudroit doresnavant élire par scrutins et par billets, afin que chacun fût dans une pleine liberté de nommer qui il lui plairoit. On crut que cette pensée ne venoit pas de moi seulement, mais qu'elle pouvoit m'avoir été inspirée par M. Colbert, ou du moins qu'il l'avoit approuvée, et l'on demeura d'accord de prendre cette voie à l'avenir, ce qui a été exécuté. Pour faire ces élections et se créer des officiers, j'ai donné une petite machine fort commode, et j'en ai fait la dépense avec plaisir.

M. Colbert ayant observé que les assemblées de l'Académie ne se faisoient pas avec la régularité nécessaire pour avancer le travail du Dictionnaire, dont on s'occupoit depuis plus de quarante ans, y établit l'ordre que je vais dire. Il n'y avoit point d'heure réglée à laquelle l'assemblée dût commencer ses séances, ni à laquelle

Digitized by Google

elle dût finir: les uns venoient de bonne heure, les autres fort tard; les uns y entroient lorsque les autres commençoient à en sortir, et quelquefois tout le tems se passoit à dire des nouvelles. Il fut résolu qu'elle commenceroit à trois heures sonnantes, et qu'elle finiroit lorsque cinq heures sonneroient. Pour l'exécution exacte de ce reglement, M. Colbert fit donner une pendule à l'Académie, avec ordre au sieur Thuret, horloger, de la conduire et de l'entretenir. Ce ministre, voulant bien entrer dans les plus petits détails, fit donner un registre, couvert de maroquin, où le sécretaire écrivoit toutes les délibérations de la compagnie; des écritoires, des flambeaux, de la cire, du bois, et il établit des gages à une des mortes payes du Louvre, pour ouvrir, fermer et nétoyer les salles où la compagnie s'assemble, et pour en être comme l'huissier et le concierge.

Afin d'engager encore davantage les académiciens à être assidus aux assemblées, il établit qu'il leur seroit donné quarante jettons par chaque jour qu'ils s'assembleroient, afin qu'il y en eût un pour chacun, en cas qu'ils s'y trouvassent tous (ce qui jamais n'est arrivé), ou plutôt pour être partagés entre ceux qui s'y trouveroient, et que, s'il se rencontroit quelques jettons qui ne pussent pas être partagés, ils accroitroient à la distribution de l'assemblée sui-

Digitized by Google

vante. Ces jettons ont d'un côté la tête du roi avec ces mots : *Louis le Grand,* et de l'autre côté une couronne de laurier avec ces mots : *A l'immortalité,* et autour : *Protecteur de l'Académie françoise.*

M. Colbert projetta de faire donner un demi-louis d'or à chacun des présens; mais il fit réflexion que cette libéralité pourroit faire tort à l'Académie, parce que cette distribution iroit à 8 ou 900 livres par an, ce qui seroit regardé comme un bon bénéfice, que les grands de la cour solliciteroient et feroient avoir à leurs aumôniers, aux précepteurs de leurs enfans et même à leurs valets de chambre. Cette réflexion le fit même hésiter pour les jettons; mais, ayant considéré que la rétribution étoit fort modique et qu'elle seroit un merveilleux aiguillon pour exciter ou du moins pour déterminer les académiciens à assister aux assemblées, il se détermina à faire cette gratification à la compagnie. On lui doit en partie l'achévement du Dictionnaire, car, depuis ce rétablissement, on a plus et mieux travaillé dix fois qu'on n'avoit fait jusqu'alors.

Pour empêcher qu'on ne donnât des jettons à ceux qui viendroient après l'heure sonnée, ce qui commençoit à se pratiquer par une espéce d'honnêteté qu'on avoit les uns pour les autres, et qui eût anéanti tout le fruit qu'on en pou-

Digitized by Google

voit attendre, je n'entrai exprès deux ou trois fois qu'un moment après l'heure sonnée. On voulut me mettre sur la feuille pour participer aux jettons; je ne le souffris point, afin qu'étant établi qu'on ne me faisoit point de grace lorsque j'arrivois après l'heure sonnée, personne ne s'en plaignît si on en usoit de même à son égard.

Il arriva encore en ce même tems là une chose qui donna bien du relief à la compagnie: c'est que le roi approuva qu'elle vînt le haranguer, de même que le Parlement et les autres cours supérieures, dans toutes les rencontres où il trouveroit bon qu'elles se donnassent cet honneur. C'est à M. Rose, sécretaire du cabinet, et qui depuis a été de l'Académie, que l'on doit cette distinction. Voici comme la chose se passa.

Le roi jouoit à la paulme à Versailles, et, après avoir fini sa partie, se faisoit frotter au milieu de ses officiers et de ses courtisans, lorsque M. Rose, qui le vit en bonne humeur et disposé à entendre raillerie, lui dit ces paroles: « Sire, on ne peut pas disconvenir que Votre Majesté ne soit un très-grand prince, très-bon, très-puissant et très-sage, et que toutes choses ne soient très-bien reglées dans son royaume; cependant j'y vois regner un desordre horrible, dont je ne puis m'empêcher d'avertir Votre Ma-

Digitized by Google

jesté. — Quel est donc, Rose, dit le roi, cet horrible désordre? — C'est, Sire, reprit M. Rose, que je vois des conseillers, des présidens et autres gens de longues robes dont la véritable profession n'est pas de haranguer, mais bien de rendre justice au tiers et au quart, venir vous faire des harangues sur vos conquêtes, pendant qu'on laisse en repos là-dessus ceux qui font une profession particuliere de l'éloquence. Le bon ordre ne voudroit-il pas que chacun fît son métier, et que MM. de l'Académie françoise, chargés par leur institution de cultiver le précieux don de la parole, vinssent vous rendre leurs devoirs en ces jours de cérémonie où Votre Majesté veut bien écouter les applaudissemens et les cantiques de joie de ses peuples sur les heureux succès qu'il plaît à Dieu de donner à ses armes? — Je trouve, Rose, dit le roi, que vous avez raison : il faut faire cesser un si grand désordre, et qu'à l'avenir l'Académie françoise vienne me haranguer comme le Parlement et les autres compagnies supérieures. Avertissez-en l'Académie, et je donnerai ordre qu'elle soit reçue comme elle le mérite. »

M. ***, qui étoit alors directeur, suivi de toute l'Académie en corps, alla haranguer le roi à Saint-Germain, à la suite du Parlement, de la Chambre des comptes et de la Cour des aydes. Elle fut reçue comme ces compagnies. Le grand

Digitized by Google

maître des cérémonies alla la prendre dans la salle des ambassadeurs, où elle s'étoit assemblée, et la mena jusqu'à la chambre du roi, où le sécretaire d'État de la maison du roi se trouva et la présenta à Sa Majesté, qui l'attendoit. La harangue plut extrémement, et le roi témoigna de la joie de l'avoir appellée à cette cérémonie. L'Académie a continué depuis à s'acquitter de ce devoir dans toutes les rencontres qui s'en sont présentées.

Après les conquêtes de Flandres et de la Franche-Comté, M. Colbert proposa d'élever un arc de triomphe [1] à la gloire du roi. M. le Brun et M. le Vau en firent des desseins. J'en fis aussi un que j'envoyai à M. Colbert, et que j'appellois un griffonnement. Ce ministre écrivit à la marge de ma lettre que ce griffonnement lui plaisoit plus que les desseins qu'on lui avoit

1. La premiere pierre de cet arc de triomphe fut posée le 6 août 1670. Il ne fut élevé en pierre que jusqu'à la hauteur des pieds d'estaux des colonnes, et, pour juger de l'ouvrage entier, on le continua seulement en plâtre. Louis XIV parut, dit-on, si peu sensible à la perfection de ce monument, que la ville en discontinua la construction. Après la mort de ce prince, le duc d'Orléans, régent, prit encore moins d'intérêt à cet édifice, de sorte qu'on se détermina à le démolir en 1716. Leclerc nous a gravé une belle estampe de ce magnifique arc de triomphe, qui doit faire regretter que l'on n'en ait pas suivi en son temps l'entiere exécution.

Digitized by Google

donnés, et c'est sur ce griffonnement que mon frere forma le dessein qui a été exécuté en grand modèle à la porte Saint Antoine. Il en fit encore plusieurs autres desseins, parmi lesquels il y en a de plus beaux que celui qui a été exécuté, mais que M. Colbert ne voulut pas choisir, parce que, disoit-il, ils n'étoient pas dans la forme qu'on a toujours donnée à ces sortes d'édifices. Ce fut M. Gittard, architecte, que M. Colbert chargea de faire exécuter le modele sous la conduite de mon frere. Quand le roi alla voir ce modele, il en parut tout-à-fait content; mais presque tout le public trouva que les arcades, et particulierement celle du milieu, n'étoient pas assez larges pour leur hauteur. Monsieur, frere unique du roi, qui se fait un plaisir de lui apprendre les nouvelles de la ville, lui dit que tout le monde se plaignoit de ce défaut. Le roi ordonna là-dessus à M. Colbert de lui faire deux petits desseins, l'un du modele tel qu'il étoit, l'autre de la proportion qu'on souhaitoit qu'il eût. Mon frere fit ces deux desseins, qui ont été deux ou trois mois dans la chambre du roi, et que Sa Majesté rendit ensuite à M. Colbert en lui disant : « Je persiste toujours à trouver le dessein du modele tel qu'il est plus beau que l'autre ; cependant, comme il faut avoir égard au public, je suis d'avis de partager le different par la moitié, et d'augmenter

Digitized by Google

la largeur des arcades de la moitié de ce que l'on demande. » Cette résolution fut suivie dans l'ouvrage effectif, qui est d'une proportion moyenne entre celle des deux petits desseins.

Vers ce tems-là on proposa d'amener à Versailles une portion de la riviere de Loire. M. Riquet, qui a fait le canal de la communication des deux mers, étoit l'entrepreneur de ce travail, et le devoit executer moyennant la somme de deux millions quatre cens mille livres. Le traité alloit être signé, lorsqu'ayant par hasard parlé de cette proposition à M. l'abbé Picard, de l'Académie des sciences, celui-ci me dit que la chose étoit impossible, qu'il avoit nivellé le terrain, fort légérement à la vérité, mais suffisamment pour pouvoir assurer qu'il n'y avoit pas assez de pente pour l'amener sur la montagne de Satori, vis-à-vis de Versailles, où on devoit la conduire. J'en parlai à M. Colbert, qui marqua du chagrin de ce que je lui disois; il m'ordonna cependant de faire venir M. l'abbé Picard, qui lui dit positivement les mêmes choses. M. Colbert, fâché de voir de l'obstacle à la satisfaction qu'il espéroit donner au roi, poussa un peu M. l'abbé Picard en lui disant qu'il devoit prendre garde à ce qu'il avançoit, que M. Riquet n'étoit pas un homme ordinaire, et que la réussite du canal de la communication des deux mers étoit un préjugé

Digitized by Google

qu'il ne se trompoit pas aussi lourdement qu'on vouloit le faire entendre. M. l'abbé Picard, sans répondre un seul mot à M. Colbert, fit une révérence et se retira. Ce procédé me surprit un peu, et il me parut que ce ministre ne s'y attendoit pas.

Ceci se passa au bout de la bibliotheque de M. Colbert. Comme il retournoit gagner son cabinet, je lui dis que, s'il le jugeoit à propos, je mettrois aux mains M. Riquet et M. l'abbé Picard, sans que l'un ni l'autre s'apperçût que ce fût à dessein, et que je lui raporterois le plus fidelement qu'il me seroit possible la conversation qu'ils auroient ensemble; que je prierois M. Riquet de vouloir bien m'instruire de son dessein, et que M. l'abbé Picard, que j'aurois mandé, survenant là-dessus, je les ferois entrer facilement en une dispute qui pourroit éclaircir bien des choses. M. Colbert approuva ma pensée, et, le lendemain matin, je les envoyai prier tous deux de me venir trouver.

Quand M. Riquet fut venu, car je l'avois mandé le premier, je lui dis : « M. Colbert m'a ordonné, Monsieur, de prendre connoissance de la belle entreprise que vous allez commencer pour faire venir une partie de la riviere de Loire, parce qu'il veut que je lui en rende compte et que j'entre dans le détail de cette affaire pour en regler les payemens avec vous.

Digitized by Google

Je vous avoue, Monsieur, poursuivis-je, que la chose me paroît bien difficile, car Versailles est sur une éminence, et la riviere de Loire est assurément dans le plus bas des plaines où elle passe. — Cela est vrai, Monsieur, reprit-il; mais le niveau est plus juste que tous les raisonnemens que l'on peut faire à la boulevue et sur de simples apparences. J'ai fait jetter des niveaux depuis la Loire, où je la veux prendre, jusqu'à l'endroit où je la dois mener, et je suis sûr de mon affaire. J'ai de la pente au-delà de ce qu'il m'en faut. — On m'a dit, repris-je, que vous promettiez de rendre l'eau de la Loire sur le haut de la montagne de Satori. — Je ne sçai ce qu'ils me content, m'interrompit-il, de la montagne de Saint Satori. — Il n'y a point, lui dis-je, de saint à cette montagne; elle se nomme simplement la montagne de Satori, et vous avez apparemment fait espérer que vous conduiriez là l'eau que vous promettez; car M. le Nôtre dit, il y a deux jours, au roi, en l'accompagnant sur les bords du canal de Versailles, que ce seroit une belle chose de voir descendre les vaisseaux de la riviere de Loire, avec leurs mâts et leurs voiles, le long de la montagne, en maniere de ramasse, et s'en venir flotter sur le canal. M. le Nôtre n'a pû parler ainsi que le roi ne lui eût dit que vous ameneriez l'eau de la Loire sur la montagne

Digitized by Google

de Satori. Le roi n'a pû le dire qu'après M. Colbert, ni M. Colbert qu'il ne l'ait appris de votre bouche. — Ce que j'ai promis, répondit M. Riquet, je le ferai en galant homme. »

Dans ce moment, M. l'abbé Picard entra dans mon cabinet. « Monsieur, lui dis-je, vous aimez les belles choses et sur-tout celles qui ont du merveilleux. On va faire à Versailles ce que l'on n'a jamais crû possible. M. Riquet s'engage d'amener une partie de la riviere de Loire sur le haut de la montagne de Satori: jugez quels jets d'eau l'on pourra faire, ayant une riviere en ce lieu là! — Il ne faut plus de pompes ni de moulins, répondit M. l'abbé Picard; mais je tiens la chose bien difficile, et Monsieur me pardonnera, s'il lui plaît, si je doute que l'eau de la Loire puisse monter à la hauteur du rez-de-chaussée du château de Versailles, bien loin de pouvoir s'élever sur la montagne. Tout le monde sçait que la Seine, à l'endroit de Saint-Germain-en-Laye, est plus basse en été de quatre-vingts pieds que le rez-de-chaussée de Versailles. Or, de croire que la Loire, en quelque endroit que l'on la prenne, soit plus haute que la Seine de quatre-vingts pieds, il n'est pas aisé de se l'imaginer. — Les imaginations, dit M. Riquet, doivent le céder à des mesures justes que l'on a prises. — Ces me-

Digitized by Google

sures, reprit M. l'abbé Picard, ne sont pas aisées à prendre, et je doute que les niveaux ordinaires soient suffisamment bons pour des distances aussi grandes que celles-là. » Ils se dirent encore plusieurs choses où je vis que M. Riquet n'étoit pas bien sûr de son affaire.

Je fis le rapport fidelement de cette conversation à M. Colbert, qui, quelques jours après, nomma M. l'abbé Picard et plusieurs autres de l'Académie des sciences pour aller tout de nouveau niveller la pente qu'il pouvoit y avoir de la riviere de Loire à Versailles. On leur donna des ordres du roi pour entrer dans tous les lieux où ils auroient besoin de faire passer leur niveau, avec un exempt de la prevôté pour les faire exécuter en cas qu'il s'y trouvât quelque résistance. Le nivellement fut fait avec toute l'exactitude possible et avec des niveaux d'une justesse infiniment plus grande que celle des gens de M. Riquet, la plûpart maçons de village, et il fut trouvé que l'eau viendroit plus bas que le pied du haut de Versailles, et qu'ainsi elle ne produiroit point les effets pour lesquels on avoit desiré de l'avoir. Cette précaution n'épargna pas seulement au roi 2,400,000 livres, et peut-être beaucoup d'avantage (car ces sortes de dépenses excédent toujours de beaucoup les projets qu'on en dresse), mais le trouble, l'inquiétude et le dommage qu'on auroit fait dans

Digitized by Google

tous les pays où l'on auroit passé et même dans ceux où l'on n'auroit pas passé, en leur faisant acheter très-cher la grace de ne pas traverser leurs terres, sans compter la honte d'avoir bouleversé tant de bois, de villages et de maisons inutilement. Ce fut une grande satisfaction pour moi d'avoir contribué à détourner cette folle entreprise.

Dans ce tems-là ou à peu près, des ingénieurs proposerent d'élever la riviere des Goblins un peu au-dessous de Bievre, pour en amener une partie à Versailles. De bons bourgeois de Paris, très-ignorans en fait d'élevation d'eau et de tout ce qui en dépend, étoient les cautions et les associés de ces ingénieurs. Ils me faisoient pitié, car je voyois qu'ils s'alloient ruiner dans une entreprise qui ne pouvoit réussir. Je crois que M. Colbert le voyoit aussi bien et mieux que moi; mais tout ce qui pouvoit aller à donner des eaux à Versailles étoit si sacré et si bien reçu du roi, que ce ministre écoutoit tout avec une bénignité inconcevable, et se donnoit des peines incroyables pour vérifier tout ce qu'on proposoit, quoique convaincu, la plûpart du tems, que ce n'étoit que de pures visions.

C'étoit aussi vers ce tems-là que M. Colbert faisoit rechercher des métaux en plusieurs endroits de la France, sur les avis qu'on lui donna

Digitized by Google

qu'il y en avoit abondamment de toutes les façons : car les ministres ne manquent jamais de gens qui leur donnent des avis suivant leur inclination, et M. Colbert eût été fort aise que toutes choses se fussent trouvées en France. Il me renvoyoit tous les échantillons de ce qu'on fouilloit pour les faire éprouver dans les fourneaux de l'Académie des sciences. Après plus de cinquante mille écus de depense, il se trouva que les frais de la fouille excédoient de beaucoup le produit, et qu'il étoit beaucoup plus expédient d'acheter du plomb et de l'étain en Angleterre, et du cuivre en Suéde (car on n'avoit guéres fouillé que de ces trois métaux), que d'en vouloir tirer de France. A cette occasion, le ministre me dit : « Nous avons fait là une folie d'autant plus inexcusable qu'elle a été faite il y a soixante ans, ou environ, sous Henri IV, comme on le voit par des piéces d'or et d'argent que nous avons, où il y a écrit : Ex AURO GALLICO, EX ARGENTO GALLICO. » Je lui dis que dans soixante ans, et même plûtôt, on feroit encore la même faute si on n'écrivoit dans plusieurs livres qu'on s'étoit mal trouvé de cette entreprise.

Lorsque le roi eut ordonné la construction de la grotte de Versailles, je songeai que, Sa Majesté ayant pris le soleil pour sa devise, avec un globe terrestre au dessous et ces paroles :

Digitized by Google

Nec pluribus impar, et la plûpart des ornemens de Versailles étant pris de la fable du Soleil et d'Apollon (car on avoit mis sa naissance et celle de Diane, avec Latone, leur mere, dans une des fontaines de Versailles, où elle est encore), on avoit aussi mis un soleil levant dans le bassin qui est à l'extrémité du petit parc; je songeai, dis-je, qu'à l'autre extrémité du même parc où étoit cette grotte (car elle a été démolie depuis), il seroit bon de mettre Apollon qui va se coucher chez Thétis après avoir fait le tour de la terre, pour représenter que le roi vient se reposer à Versailles après avoir travaillé à faire du bien à tout le monde. Je dis ma pensée à mon frere le médecin, qui en fit le dessein, lequel a été exécuté entierement, sçavoir : Apollon dans la grande niche du milieu, où les nymphes de Thétis le lavent et le baignent, et dans les deux niches des côtés il représenta les quatre chevaux du Soleil, deux dans chaque niche, où ils sont pansés par des Tritons. Lorsque le roi eut agréé ce dessein, M. le Brun le fit en grand et le donna à exécuter, sans presque y rien changer, aux sieurs Girardon et Regnaudin pour le groupe du milieu, et aux sieurs Gaspard Marsi et Guérin pour les deux groupes des côtés, où sont les chevaux pansés par les Tritons. Mon frere fit aussi des desseins pour tous les autres ornemens de cette grotte, figures, rocailles,

Digitized by Google

pavé, etc.; il fit aussi le dessein de la porte: c'étoit un Soleil d'or qui répandoit ses rayons sur toute l'étendue des trois portes, lesquelles étoient de barres de fer peintes en verd. Il sembloit que le Soleil fût dans cette grotte et qu'on le vît au travers des barreaux de la porte.

Mon frere fit aussi le dessein de l'allée d'eau, qui fut entierement exécuté. En ce tems-là, le roi laissoit ordonner de toutes choses à M. Colbert, et ce ministre avoit confiance en nous pour l'invention de la plûpart des desseins qu'il y avoit à faire. Mais, les dames ayant remarqué que le roi y prenoit plaisir, elles voulurent en donner de leur côté pour amuser le roi agréablement. Mme de Montespan donna le dessein de la piéce du marais, où un arbre de bronze jette de l'eau par toutes ses feuilles de fer blanc, et où les roseaux de même matiere jettent aussi de l'eau de tous côtés.

Mon frere eut ordre de faire des desseins de grands vases de marbre et de bronze pour mettre dans les jardins de Versailles. Il en composa un grand nombre qui ont presque tous été exécutés. M. Girardon en a exécuté deux entre autres qui sont très-beaux et très-grands; ils sont de marbre blanc: l'un représente la Force, et l'autre la Douceur. Le premier est orné de peau de lion dont la tête et la queue font les anses; quatre des principaux travaux d'Hercule sont

Digitized by Google

représentés dans les quatre faces. Pour la Douceur, des couronnes de fleurs que tiennent des Amours en forment les anses. Les trois Graces et trois autres sujets semblables ornent les quatre faces de ce vase.

Il donna aussi le dessein du bas-relief qui est au-dessous de la fontaine de la pyramide, que M. Girardon exécuta avec encore plus d'agrément que le dessein n'en avoit. Ce bas-relief est peut-être un des plus beaux qu'il y ait eu jusqu'alors.

M. Colbert et presque toute la Cour, ayant considéré que ce qui restoit du petit et ancien château de Versailles n'avoit aucune proportion ni aucun rapport avec les bâtimens neufs qu'on y a ajoûtés, voulurent engager le roi à faire abattre ce petit château pour achever tout le palais du même ordre et de la même construction que ce qui est bâti de nouveau.

Mon frere eut ordre de travailler conformément à ce projet; il en fit un plan et une élevation qui furent très-approuvés non-seulement du roi, mais de son conseil, où il appella tous les princes, plusieurs ducs et maréchaux de France. Mais le roi voulut toujours conserver le petit château. On prétexta qu'il menaçoit ruine et qu'il boucloit en plusieurs endroits; il se douta du complot, et dit d'un ton fort et où il paroissoit de colere : « Faites ce qu'il vous

Digitized by Google

plaira, mais si vous l'abattez, je le ferai rebâtir tel qu'il est. » Ces paroles rafermirent tout le château et rendirent ses fondemens inébranlables.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME

Nivellement fait pour creuser le canal de Versailles. — Nouvelle construction d'un niveau inventé par MM. de l'Académie. — Le fond de l'extraordinaire des guerres reglé à soixante millions; ee qu'il produisit dans les bâtimens du roi. — Comment mon frere le receveur général fut dépossédé de sa charge. — Comment je demandai à M. Colbert son agrément pour mon mariage. — Résolution de fermer le jardin des Thuilleries non exécutée. — Affiches pour donner au rabais tous les ouvrages des bâtimens. — Comment je fus exclus de la petite Académie des inscriptions. — Origine de mon ouvrage du *Parallele des anciens et des modernes*.

MONSIEUR Colbert mena un jour M. Huygens à Versailles pour le lui faire voir. Ce sçavant admira tout; mais, ayant vû une tour fort haute sur la chaussée de l'étang de Clagny, il me demanda à quel effet on avoit bâti là cette tour. Je lui dis que c'étoit pour élever l'eau de l'étang. « Est-ce, reprit-il, qu'on veut faire une fontaine sur cette tour? — Nullement, lui ré-

Digitized by Google

pondis-je ; c'est pour la faire aller de-là dans les réservoirs et des réservoirs à toutes les fontaines. — Il n'étoit point nécessaire, me dit-il, de faire monter l'eau sur cette tour ; la pompe l'auroit portée aussi aisément de l'étang dans les réservoirs, sans aucun entrepôt, et la dépense de la tour est assurément très-inutile. » Je compris la chose dans le moment même, et je le dis à M. Colbert, qui en demeura d'accord sans hésiter, en ajoutant : « Que voulez-vous? il faut bien payer son apprentissage. » Mais ce qui est encore bien plus étonnant, c'est qu'on a fait la même faute à Marly, où l'on a bâti une tour encore plus large et plus haute, et d'une dépense incomparablement plus grande que celle de Versailles et qui n'est pas moins inutile : car avec la même force qui éléve l'eau d'une hauteur immense sur cette tour on pouvoit la pousser par les tuyaux de conduite dans les réservoirs de Versailles sans l'élever ainsi. Je ne me mêlois point du tout de ce travail, et, comme M. Colbert en sçavoit autant que moi sur cet article, je ne crus point devoir lui en parler.

Quand on proposa de faire le canal de Versailles, le sieur Jolli, maître de la pompe du Pont-Neuf, qu'on écoutoit fort en ce tems-là parce qu'il se connoissoit en ce qui regarde les eaux et les forces mouvantes, nivella le terrein,

Digitized by Google

et dit qu'il y avoit dix pieds de pente depuis l'endroit où on devoit le commencer jusqu'à l'endroit où il devoit finir. Si cela eût été vrai, l'entreprise n'eût pas été possible, parce qu'il auroit fallu l'élever de dix pieds par un bout, et l'eau n'auroit pû demeurer qu'avec des peines et des dépenses incroyables sur une terre raportée. M. Colbert fit venir MM. de l'Académie des sciences, et leur ordonna de niveller le terrein où l'on vouloit placer le canal. Ils n'y trouverent que deux pieds de pente, et l'on n'entreprit le canal que sur leur parole. Ce qu'ils dirent étoit si juste que, le canal ayant été achevé, il ne s'est trouvé que deux ou trois pouces d'erreur sur la longueur, qui est de neuf cents toises sur trente toises de largeur. Le canal qui le traverse, et qui va de Trianon à la ménagerie, a quarante toises de largeur. Cette grande précision ne venoit pas seulement de l'habileté des nivelleurs, mais de la bonté du niveau, qui n'avoit point eu de pareil jusqu'alors. Cette bonté consiste particulierement en trois choses : l'une, qu'au lieu de la ficelle que les maçons mettent ordinairement à leur niveau, MM. de l'Académie y ont mis un cheveu de femme fort long, qui marque l'aplomb du niveau avec une précision infiniment plus grande que ne fait le cordeau qui est aux niveaux ordinaires; la seconde, en ce que ce cheveu est enfermé dans un tuyau de tole

Digitized by Google

qui empêche le vent de le mouvoir en aucune sorte. Il y a une ouverture à ce tuyau, à l'endroit où le cheveu marque l'aplomb; cette ouverture est fermée par un verre qui empêche le vent d'entrer et laisse passer la vue. La troisiéme consiste en ce qu'on met une lunette d'aproche sur la traverse du niveau; cette lunette fixe tellement la vue, qui vacille toujours quand le niveau est sans lunette, qu'on peut mesurer juste des distances de cent et deux cents toises, sans se tromper de l'épaisseur d'un cheveu. Tous les ouvriers ne pouvoient comprendre comment on pouvoit parvenir à cette justesse d'opération, car avec leurs niveaux ordinaires ils ne pouvoient pas niveller une distance de trente toises sans se tromper de trois ou quatre pouces.

La guerre s'étant allumée plus que jamais, on fit entendre au roi que pour la faire avec succès il falloit assigner un fond à l'extraordinaire des guerres de soixante millions par an, sur le pied de cinq millions par mois. Le roi en fit la proposition à M. Colbert, qui en fut effrayé, et qui dit d'abord qu'il ne croyoit pas qu'il fût possible de fournir à cette dépense. Le roi lui dit qu'il y songeât, et qu'il se présentoit un homme qui entreprendroit d'y suffire s'il ne vouloit pas s'y engager. M. Colbert fut un assez long tems sans aller chez le roi, travaillant chez

Digitized by Google

lui à remuer tous ses papiers, sans que nous sçussions ce qu'il faisoit, ni encore moins ce qu'il pensoit. Enfin, après un tems assez considérable, il me dit d'aller à Versailles et de porter au roi les desseins de quelques ouvrages qu'il devoit résoudre. Le roi, après les avoir examinés, m'ordonna de dire à M. Colbert qu'il vînt le lendemain à Versailles et qu'il y auroit conseil. Il y alla, et les choses reprirent leur train ordinaire. On prétend qu'il avoit pris la résolution de se retirer, voyant la difficulté qu'il trouveroit à fournir à cette dépense de soixante millions avec toutes les autres dépenses de l'État, mais que sa famille lui persuada de ne point quitter la partie, et que c'étoit un piége qu'on lui tendoit pour le perdre en l'éloignant ainsi des affaires. Pour moi, je veux croire que son amour pour le bien public, joint à la connoissance qu'il avoit que personne ne pouvoit mieux que lui se tirer d'une conjoncture aussi dure que celle qui se présentoit, lui fit affronter ce travail pour le bien du royaume.

Cet événement, ou, pour mieux dire, cet horrible surcroît de dépense est une des époques les plus considérables qui soit arrivée il y a bien long-tems. Jusques-là toutes les charges de l'État se payoient au jour ordinaire de leur échéance; depuis ce jour, les pensions, dont beaucoup furent retranchées, furent de seize ou dix-huit mois. Dans les bâtimens, les ordon-

Digitized by Google

nances qui, étant signées le matin, se payoient souvent l'après dînée, ne se payoient gueres que plusieurs mois après, en vertu d'un état de distribution qui se faisoit à mesure qu'il y avoit des fonds. Le thrésorier des bâtimens, à qui il restoit ordinairement cinquante mille écus ou deux cens mille francs à la fin de son année, et qu'il remettoit entre les mains de son confrere qui entroit en exercice, se trouvoit ordinairement en avance de pareille somme dont il étoit fort longtems à être remboursé. Nous remarquions que jusqu'à ce tems, quand M. Colbert entroit dans son cabinet, on le voyoit se mettre au travail avec un air content et en se frottant les mains de joie, mais que depuis il ne se mettoit gueres sur son siége, pour travailler, qu'avec un air chagrin et même en soupirant. M. Colbert, de facile et aisé qu'il étoit, devint difficile et difficultueux, ensorte qu'on n'expédioit pas alors tant d'affaires, à beaucoup près, que dans les premieres années de sa surintendance des bâtimens.

J'ai oublié de vous rapporter ici comment mon frere le receveur général des finances de Paris fut dépossédé de sa charge de receveur général, et ce que nous fîmes, mais inutilement, pour lui faire rendre justice par M. Colbert. La chose est aussi étonnante de la part de ce ministre qu'aucune autre qu'il ait faite en sa vie.

Digitized by Google

Pour bien entendre cette affaire, il faut la prendre dès son commencement.

Mon frere a passé un tems très-considérable dans l'emploi de commis des parties casuelles, d'abord chez M. de Vassau, qui exerçoit pour M. Sabatier, où il fut premier commis en même tems que M. Colbert, qui étoit son subalterne dans ce bureau, et ensuite chez M. Duhousset, qui le prit pour le même emploi lorsqu'il acheta de M. Sabatier la charge de trésorier des parties casuelles. Après plusieurs années d'exercice, M. Duhousset lui fit acheter une charge de receveur général des finances de Paris qui appartenoit à M. Bonneau, son allié. Il posséda cette charge pendant dix années, depuis 1654 jusqu'en 1664. Pendant tout ce tems, les recettes furent si difficiles qu'au commencement de 1664 mon frere se trouva en avance de quatre cens mille livres, ou environ, ce qui arriva particulierement parce que le roi avoit remis au peuple tout ce qui pouvoit être dû de reste des tailles de ces dix années, libéralité admirable si elle n'eût point été faite aux dépens des receveurs généraux, à qui ces restes appartenoient, et qui ont presque tous été ruinés faute d'en avoir fait le recouvrement. M. Fouquet, alors surintendant, avoit beau être sollicité, il ne faisoit et n'a jamais fait aucun fond pour remplacer les restes remis gratuitement au

Digitized by Google

peuple. Je me souviens d'avoir ouï dire plusieurs fois à mon frere, en parlant à ceux qui étoient assignés sur la recette générale de Paris, et qui lui demandoient leur payement : « Vous vous plaignez de moi, et vous avez raison ; mais plaignez-vous davantage encore. Allez dire partout, mais particulierement à M. le surintendant, que je vous retiens votre bien, que je suis un fripon, un voleur; vous me ferez plaisir : car, comme c'est à lui à faire un fond pour remplacer les restes que le roi a donnés, cela l'obligera peut-être à le faire pour mettre fin à vos plaintes, qui sont très-raisonnables et très-justes. »

Quand M. Colbert fut mis en la place de M. Fouquet, tout Paris, et particulierement tous les gens d'affaires, vinrent chez mon frere lui faire compliment sur cette promotion, parce que personne n'ignoroit l'amitié ancienne qui étoit entre M. Colbert et lui. Cependant cette élevation de M. Colbert a été la ruine entiere de mon frere. On a crû que la réputation qu'il vouloit s'acquérir auprès du roi d'un homme parfaitement intégre le porta à avoir pour mon frere des duretés qu'il n'auroit pas exercées contre un autre.

Comme mon frere étoit horriblement persécuté par ceux à qui il devoit, il crut qu'il pourroit prendre quelques deniers sur le courant de l'année 1664 pour acquitter les dettes

Digitized by Google

les plus criardes. Mais M. Colbert, rigide observateur de l'ordre et des regles qu'il s'étoit imposées dans l'administration des finances, et qui avoit fixé à un certain jour les payemens que les receveurs généraux devoient faire au trésor royal, ayant été averti par M. Olivier, huissier de la chaîne, préposé au recouvrement de ces deniers, que mon frere ne faisoit pas ses payemens en leur entier, voulut en sçavoir la raison. Mon frere, intimidé plus qu'il ne falloit, se cacha, de sorte que M. Colbert me fit venir et me dit avec beaucoup de marques d'amitié : « D'où vient que votre frere ne fait pas ses payemens, comme il en a été convenu? Je suis fâché de ce désordre, et je voudrois qu'il m'en eût coûté dix mille écus de mon argent et que cela ne fût pas arrivé. » Je lui répondis que j'étois fort surpris de ce qu'il me disoit, que je n'avois aucune connoissance de l'état des affaires de mon frere, et que j'irois incessamment, s'il l'avoit pour agréable, le trouver pour en être instruit; que cependant je ne pouvois le trop remercier de la bonne volonté qu'il témoignoit avoir pour lui, le suppliant de vouloir bien la lui continuer. Ayant appris de mon frere une partie de ce que j'ai déja rapporté ci-dessus, et que la crainte d'être mis en prison par les plus fâcheux de ses créanciers lui avoit fait prendre sur le courant quelques sommes pour les appai-

Digitized by Google

ser, je retournai en faire rapport à M. Colbert, en lui représentant que mon frere n'étoit réduit en cette fâcheuse situation que parce qu'on ne lui avoit pas remplacé le fond des restes remis au peuple. Cette réponse ainsi faite à ce ministre, dès le lendemain il fit vendre sa charge de receveur général à M. Sonnin, pour une somme beaucoup au-dessous de ce qu'elle valloit et de ce que mon frere l'avoit achetée; en même tems il le dépossséda de l'exercice de la même charge et y commit M. Coquille, un des deux receveurs généraux, ses confreres. Le même jour, il nomma M. Marin, intendant des finances, pour faire rendre compte à mon frere de ses années d'exercice. Le tout fut exécuté avec une dureté extraordinaire, qui épouvanta tous les gens de finances. Dans le cours des sollicitations que mon frere faisoit à M. Colbert, ce ministre lui dit : « Que votre frere me parle de vos affaires. » Dès le lendemain matin, j'entrai dans son cabinet, et lui dis qu'assurément mon frere avoit eu tort de se servir des deniers de la présente année pour acquitter les dettes des années précédentes, mais que la faute étoit bien excusable, se voyant menacé tous les jours par ses créanciers d'être mis en prison, ce qui ne se pouvoit faire sans ruiner son crédit et sans causer une douleur mortelle à sa femme et à toute sa famille; qu'au fond il lui étoit dû de

Digitized by Google

grandes sommes par le roi, et qu'il ne seroit pas tombé dans ce malheur si elles lui avoient été payées. M. Colbert me répondit que mon frere étoit au même cas que les deux autres receveurs généraux ses confreres. Je lui repartis que mon frere m'avoit dit qu'il étoit dans une situation bien différente de celle de ses confreres, dont l'un étoit le neveu et l'autre l'allié de M. Marin, intendant des finances, qui les avoit favorisés en toutes rencontres, en leur procurant des fonds et des réassignations pendant qu'il laissoit tomber sur mon frere tout ce qu'il pouvoit de non-valeurs et de charges fâcheuses; qu'il y avoit d'ailleurs une autre différence entre eux, qui étoit que tous les acquits de mon frere étoient en récépissés des commis du bureau de l'épargne, de sorte qu'il avoit fait tous ses payemens en argent comptant, au lieu que la plûpart des acquits de ses confreres étoient en quittances comptables, dans lesquelles ils avoient fait entrer des billets de l'épargne, ce qui alloit à des profits très-considérables : car souvent, dans une quittance comptable de cinq cens mille francs, il y entroit pour vingt mille écus de billets de l'épargne, lesquels n'avoient pas couté plus de dix ou douze mille livres, le surplus tournant au profit du receveur général et du trésorier de l'épargne; que ces profits pouvoient avoir en quelque sorte dédommagé ses confreres, et les

Digitized by Google

mettoient en un autre état que celui où étoit mon frere. Mes raisonnemens ne plurent point à M. Colbert, et il me dit que je prisse mon parti; que je visse si je voulois bien continuer à rendre service dans les bâtimens; qu'en ce cas, je ne lui parlasse plus des affaires de mon frere; que, si je voulois continuer à lui en parler, je me retirasse, et qu'alors il m'écouteroit et me répondroit. Je lui répondis que je n'avois point d'autre parti à prendre que de me taire et de me conformer entierement à sa volonté. Mon frere, après cette réponse, recommença ses sollicitations pendant un très-long tems, donnant tous les éclaircissemens qu'on pouvoit desirer, jusques-là que par ses comptes, arrêtés à la Chambre, le roi lui devoit et lui doit encore (car il n'a jamais pû être payé) plus de trois cens mille livres. Au milieu de ses sollicitations, M. Colbert dit encore à mon frere que je lui parlasse de ses affaires. M'étant donc présenté à lui, il me dit : « Votre frere est un homme d'esprit, il y a long-tems que je le connois pour tel; il sçait que je suis un de ses anciens amis. Il s'est fié sur mon amitié, et il a cru qu'il pouvoit impunément jouer le tour qu'il m'a fait. — Monsieur, lui répondis-je, vous me pardonnerez, s'il vous plaît, si je vous dis que je ne vois pas quel tour il vous a fait. — Le tour qu'il m'a fait, c'est qu'il a acquitté pour la moitié

Digitized by Google

avec l'argent de cette année toutes les dettes qu'il demande aujourd'hui en leur entier. — Ah! Monsieur, m'écriai-je, pouvez-vous avoir une telle pensée d'un homme que vous dites être votre ami et que vous connoissez il y a si long-tems! Mon frere souffrira sans peine la pauvreté où il est reduit, mais il ne pourra supporter la douleur de passer dans votre esprit pour un malhonnête homme. Si nous avons quelque défaut dans notre famille, c'est de n'avoir pas assez d'attache au bien et de négliger les moyens d'en acquérir. » Là-dessus je me retirai. J'eus quelques autres conférences avec M. Colbert, qui n'aboutirent encore qu'à me faire fermer la bouche de la même maniere qu'il avoit déjà fait. Un jour enfin, je le priai de vouloir donner à mon frere une petite commission pour pouvoir subsister; mais je n'obtins rien, et mon frere demeura sans charge et même sans un valet pour le servir. Entre ses créanciers, il y avoit un nommé M. Chartier, qui étoit regardé comme le plus dur et le plus inexorable de tous les hommes. Ce fut lui néanmoins qui devint le défenseur et le soutien de mon frere contre tous ses autres créanciers, et il me disoit : « Si votre frere avoit mon bien entre ses mains, je sçaurois bien me le faire rendre; mais c'est un homme qu'on a égorgé au coin d'un bois. Je le soulagerai en tout ce

Digitized by Google

qui me sera possible, bien loin de l'opprimer. » La réputation de mon frere étoit telle que dans le tems même de son adversité, qui a duré seize ans, deux de ses amis lui ont mis en dépôt tout leur argent comptant, qui montoit à plus de quarante mille écus. Mon frere représentoit quelquefois à M. Colbert qu'entre ses créanciers il en avoit trois ou quatre de ses plus proches parens qu'il eût été bien aise de pouvoir satisfaire; que leurs créances ne montoient pas ensemble à plus de cinquante mille livres; qu'il le supplioit de lui accorder cette somme en déduction des trois cens mille livres que le roi lui devoit, et que, s'il lui faisoit cette grace, il ne mourroit pas avec tant de douleur. Ce ministre eut la dureté de les lui refuser, et le laissa mourir sans lui faire raison de la moindre chose.

Lorsque je me mariai, j'allai trouver M. Colbert pour lui demander son agrément. Dès que je lui eus dit la personne et qui étoit son pere, il me demanda combien on me donnoit. Je lui dis que la dot étoit de soixante et dix mille livres. « C'est trop peu, me dit-il; vous pouvez croire que je songe à vous. Vous voyez ce que j'ai fait pour M. du Mets, je ne ferai pas moins pour vous assurément. Je vous trouverai une fille, parmi les gens d'affaires, qui vous apportera une dot bien plus avantageuse. Mais, poursuivit-il, n'est-ce

Digitized by Google

point un mariage d'inclination? — Je n'ai vû la fille, repris-je, qu'une fois depuis qu'elle est hors de religion, où elle a été mise dès l'âge de quatre ans; mais je connois le pere et la mere il y a plus de dix ans. Je les connois, ils me connoissent, et je suis assuré que je vivrai parfaitement bien avec eux. Voilà, Monsieur, la principale raison qui m'y engage. Je serois très-fâché de rencontrer un beau-pere qui se plaindroit sans cesse que je ne fais rien, qui voudroit que je vous importunasse tous les jours pour vous prier de penser à moi. Je ne veux point en venir là. Vous me faites donner des apointemens plus forts que je ne mérite, mais je n'ai aucun profit. Tous les marchés qui se font ne me rapportent rien. Il y a plus, c'est que les brevets que vous donnez pour des logemens, pour des priviléges et autres choses semblables, non-seulement je n'en prens rien, mais j'y mets mon parchemin, ma peine et celle de mon commis, sans en profiter d'autre chose que d'une revérence très-mal faite le plus souvent. Pour moi, je suis bien aise que cela aille ainsi; mais il y a tel beau-pere qui n'en seroit point du tout content. — Je crois, me dit M. Colbert, que vous avez raison; faites votre affaire, et soyez sûr que j'aurai soin de vous. » Je fus bien aise d'avoir trouvé l'occasion de faire sçavoir nettement à ce ministre de quelle maniere je le servois, et que

Digitized by Google

je me reposois entierement sur lui pour la récompense de mon travail.

Quand le jardin des Thuilleries fut achevé de replanter et mis dans l'état où vous le voyez : « Allons, me dit-il, aux Thuilleries en condamner les portes. Il faut conserver ce jardin au roi et ne le pas laisser ruiner par le peuple, qui, en moins de rien, l'aura gâté entierement. » La résolution me parut bien rude et fâcheuse pour tout Paris. Quand il fut dans la grande allée, je lui dis : « Vous ne croiriez pas, Monsieur, le respect que tout le monde, jusqu'au plus petit bourgeois, a pour ce jardin... Non-seulement les femmes et les petits enfans ne s'avisent jamais de cueillir aucune fleur, mais même d'y toucher; ils s'y promenent tous comme des personnes raisonnables. Les jardiniers peuvent, Monsieur, vous en rendre témoignage. Ce sera une affliction publique de ne pouvoir plus venir ici se promener, surtout à present que l'on n'entre plus au Luxembourg ni à l'hôtel de Guise. — Ce ne sont que des faineans qui viennent ici, me dit-il. — Il y vient, lui répondis-je, des personnes qui relevent de maladie, pour y prendre l'air; on y vient parler d'affaires, de mariages et de toutes choses qui se traitent plus convenablement dans un jardin que dans une église, où il faudra à l'avenir se donner rendez vous. Je suis persuadé, continuai-je, que

Digitized by Google

les jardins des rois ne sont si grands et si spacieux qu'afin que tous leurs enfans puissent s'y promener. » Il sourit à ce discours, et, dans ce même temps, la plupart des jardiniers des Thuilleries s'étant présentés devant lui, il leur demanda si le peuple ne faisoit pas bien du dégât dans leur jardin. « Point du tout, Monseigneur, répondirent-ils presque tous en même-tems ; ils se contentent de s'y promener et de regarder. — Ces Messieurs, repris-je, y trouvent même leur compte, car l'herbe ne croît pas si aisement dans les allées. » M. Colbert fit le tour du jardin, donna ses ordres et ne parla point d'en fermer l'entrée à qui que ce soit. J'eus bien de la joie d'avoir en quelque sorte empêché qu'on n'ôtât cette promenade au public. Si une fois M. Colbert eût fait fermer les Thuilleries, je ne sçais pas quand on les auroit rouvertes. Cette dureté auroit été louée de toute la Cour, qui ne manque jamais d'applaudir au ministre, particulierement quand il paroit y avoir du zéle pour le plaisir du prince.

Environ vers ce temps là, Lulli se fit donner le droit de composer seul des operas et d'en recevoir le profit, qui étoit considérable. Ce spectacle avoit commencé par un petit opera dont MM. *** faisoient les premiers personnages. Il fut chanté d'abord au village d'Issi, dans la maison d'un orfevre, où il réussit

Digitized by Google

beaucoup. On m'y mena à la premiere représentation, qui fut applaudie. L'abbé Perrin avoit composé les paroles, et Cambert la musique. Le succès de cette pastorale en musique leur fit entreprendre d'autres operas qui furent représentés en public avec aplaudissemens et avec bien du profit pour le poëte, pour le musicien et pour tous les acteurs. Lulli, qui s'étoit mocqué jusques-là de cette musique, voyant le gain qu'elle produisoit, demanda au roi le privilege de faire seul des operas et d'en avoir le profit. Perrin et Cambert s'y opposerent, aussi bien que M. Colbert, qui ne trouvoit pas qu'il y eût de justice à déposseder les inventeurs ou du moins les restaurateurs de ce divertissement. Lulli demanda cette grace au roi avec tant de force et d'importunité que le roi, craignant que de dépit il ne quittât tout, dit à M. Colbert qu'il ne pouvoit pas se passer de cet homme dans ses divertissemens et qu'il falloit lui accorder ce qu'il demandoit, ce qui fut fait dès le lendemain. Deux ou trois jours après, j'entendis dire à ce ministre que les courtisans trouvoient à redire à ce qu'on faisoit pour Lulli, parce que cet homme alloit gagner des sommes immenses, qu'il auroit mieux vallu laisser partager entre plusieurs musiciens; que ce gain les auroit engagés par émulation à se surpasser les uns les autres, et à porter notre musique à sa derniere

Digitized by Google TAYLOR IN

perfection. « Je voudrois, disoit M. Colbert, que Lulli gagnât un million à faire des operas, afin que l'exemple d'un homme qui auroit fait une telle fortune à composer de la musique engageât tous les autres musiciens à faire tous leurs efforts pour parvenir au même point que lui. » Tant il est vrai que les ministres sçavent faire toujours valoir les résolutions de leur maître.

Lulli, ayant obtenu ce qu'il souhaitoit, me pria, conjointement avec M. Vigarani, qui faisoit les machines et les décorations du théâtre, d'engager M. Colbert à demander au roi la grande salle de comédie du Palais Royal pour y représenter leur opera. J'en fis la proposition à ce ministre, qui m'écouta favorablement. Je me souviens que je lui dis qu'une des choses que les empereurs romains avoient eu soin d'observer étoit de donner des jeux et des spectacles au peuple, et que rien n'avoit plus contribué à les maintenir dans la paix et dans la tranquillité; qu'aujourd'hui ce n'étoit plus l'usage que les princes prissent ces soins là, mais qu'assurément il seroit très-agréable au Parisien de pouvoir au moins prendre ces sortes de divertissemens dans le palais de son prince. « Vous êtes éloquent, me répondit M. Colbert en souriant; j'y songerai. » Il en parla au roi, qui fut bien aise d'accorder cette grace à Lulli.

Digitized by Google

En l'année 1667, le roi alla visiter les fortifications que M. de Louvois avoit fait faire à diverses places du royaume. Sa Majesté en revint très-satisfaite, mais surtout du peu qu'elles avoient coûté, par rapport à la grandeur et à l'étendue des ouvrages que M. de Louvois n'avoit pas manqué d'exagérer. Au retour, il dit à M. Colbert : « Je viens de voir les plus belles fortifications du monde et les mieux entendues ; mais ce qui m'a le plus étonné, c'est le peu de dépense qu'on y a faite. D'où vient qu'à Versailles nous faisons des dépenses effroyables, et nous ne voyons presque rien d'achevé? Il y a quelque chose à cela que je ne comprens point. » M. Colbert fut vivement blessé de ce reproche, et, quoiqu'il rendît au roi de très-bonnes raisons de la difference qui se trouvoit entre les atteliers d'armée, où les soldats ne reçoivent qu'une très-petite paye, et les atteliers de Versailles, où l'on paye de fortes journées aux paysans qui y travaillent; que les ouvrages des fortifications se voient d'un coup d'œil et sont tous d'une même espéce, que ceux de Versailles sont répandus en mille endroits et presque tous d'especes differentes, il crut que ce monarque avoit été prévenu sur cet article, et qu'assurément on lui avoit fait entendre qu'on payoit trop cher tout ce qui se faisoit à Versailles. Pour ôter au roi cette pensée très-mal fondée, il ordonna qu'on

Digitized by Google

donnât à l'avenir tous les ouvrages des bâtimens au rabais, et, afin que la chose se fît avec éclat, il voulut qu'on mît des affiches au coin des rues pour recevoir les offres de tous les ouvriers. Ce fut pour moi un grand surcroît de travail que de dresser toutes ces affiches, qui furent en très-grand nombre et d'un détail incroyable, car toutes les sortes d'ouvrages de chaque métier y étoient spécifiées. Cette précaution n'aboutit à rien d'utile; au contraire, elle causa un très grand mal, car les mauvais ouvriers chasserent par leurs rabais les meilleurs et les plus en état de rendre de bons services. Il y eut des menuisiers qui, n'ayant que de méchans bois dans leurs chantiers, firent de si mauvais ouvrage pour Versailles que, quand les croisées qu'ils avoient faites étoient fermées, on y voyoit presque aussi clair que quand elles étoient ouvertes. Il y eut de bons ouvriers qui continuerent à travailler comme ils avoient accoutumé, et, quand on leur disoit que, si on les payoit sur le pied des affiches et des marchés faits avec leurs confreres, ils seroient ruinés : « Nous ne nous soucions point des affiches, repliquoient-ils; nous ferons toujours de bons ouvrages, et nous sommes sûrs que M. Colbert est trop juste pour ne pas les payer ce qu'ils vallent. » Et c'est ce qui arriva : ils furent payés à l'ordinaire, et l'on n'eut point d'égard

Digitized by Google

aux marchés faits avec les autres ouvriers.

Ce changement me rendit le travail si onéreux, et M. Colbert devint si difficile et si chagrin, qu'il n'y avoit plus moyen d'y suffire ni d'y résister. Dans ce même tems, il voulut que M. de Blainville, son fils, que l'on appelloit alors M. Dormoy, travaillât sous lui dans les bâtimens et fît presque tout mon emploi. Je pris le parti de le lui abandonner tout entier.

Je mis tous les papiers des bâtimens en bon ordre, je les lui rendis avec un inventaire très-exact et me retirai sans éclat et sans bruit. Après la mort de M. Colbert, on me remboursa ma charge, qui étoit d'environ vingt-cinq mille écus, avec vingt-deux mille livres; et MM. le Brun et le Nôtre eurent chacun vingt mille livres de gratification pour leurs bons et agréables services provenans du prix de ma charge, qui fut vendue soixante-six mille livres ou environ.

Me voyant libre, je songeai qu'ayant travaillé avec une application continuelle pendant près de vingt années et ayant cinquante ans passés, je pouvois me reposer avec bienséance et me retrancher à prendre soin de l'éducation de mes enfans.

Dans ce dessein, j'allai me loger en ma maison du faubourg Saint-Jacques, qui, étant proche des colléges, me donnoit une grande facilité

Digitized by Google

d'y envoyer mes enfans, ayant toujours estimé qu'il valloit mieux que des enfans vinssent coucher à la maison de leur pere, quand cela se peut faire commodément, que de les mettre pensionnaires dans un collége, où les mœurs ne sont pas en si grande sûreté. Je leur donnai un précepteur, et moi-même j'avois soin de veiller sur leurs études.

M. de Louvois ayant été fait sur-intendant des bâtimens après M. Colbert, nous allâmes, M. Charpentier, M. l'abbé Tallemant, M. Quinault et moi, à Fontainebleau, pour demander à M. de Louvois s'il souhaitoit que nous continuassions les exercices de la petite Académie des inscriptions et des médailles, que nous tenions chez M. Colbert. Nous fîmes un mémoire, et ce fut moi qui le dressai, comme tenant la plume de cette Académie. Ce mémoire marquoit à quelle intention M. Colbert l'avoit établie, qui étoit d'avoir auprès de lui des gens de lettres pour prendre leur avis en bien des occasions où il est nécessaire d'avoir une connoissance de la maniere dont en ont usé les anciens, et pour faire des descriptions des monumens et autres choses remarquables que l'on feroit, et qui mériteroient de passer dans les pays étrangers et d'être laissés à la postérité. Ce mémoire fut donné à M. de Louvois, qui le donna à lire à M. le chancelier, son pere. Ce mémoire fit un effet

Digitized by Google

assez étrange. M. le chancelier le Tellier s'étoit toujours moqué de cette petite Académie; elle étoit le sujet ordinaire de ses plaisanteries, et il disoit qu'il ne trouvoit pas d'argent plus mal placé que celui que M. Colbert donnoit à des faiseurs de rébus et de chansonnettes. Cependant, quand il eut lu ce mémoire, il changea de ton et dit à M. de Louvois, son fils, en le lui rendant : « Voilà un établissement qu'il faut conserver avec grand soin, car rien ne peut faire plus d'honneur au roi et au royaume à si peu de frais. » L'après dinée de ce même jour, M. Charpentier, M. Quinault et M. l'abbé Tallemant se presentèrent à M. de Louvois. Je ne crus pas qu'il fût à propos que je m'y trouvasse, dans la crainte que M. de Louvois ne me dît quelque chose qui me déplût, et que dans la chaleur je ne lui fisse quelque réponse dont j'aurois été fâché dans la suite. M. de Louvois leur dit ces paroles : « Vous avez jusqu'ici, Messieurs, fait des merveilles; mais il faut, s'il se peut, faire encore mieux à l'avenir. Le roi vous va donner de la matiere où il ne tiendra qu'à vous de faire des choses admirables. Combien êtes vous? — Nous sommes quatre, Monseigneur, répondit M. Charpentier. — Qui sont-ils? lui dit M. de Louvois. — Il y a, reprit M. Charpentier, M. Perrault... — M. Perrault? dit M. de Louvois; vous vous moquez, il

Digitized by Google

n'en étoit point; il avoit assez d'affaires dans les bâtimens. Et les autres, qui sont-ils? — Il y a, dit M. Charpentier, M. l'abbé Tallemant, M. Quinault et moi. — Mais ne vous voilà que trois... Où est le quatriéme? — J'ai eu l'honneur de vous dire, reprit M. Charpentier, qu'il y avoit M. Perrault. — Et je vous dis, reprit M. de Louvois avec un ton de voix élevé et qui marquoit qu'il ne vouloit pas être davantage contredit, qu'il n'en étoit pas. » M. Charpentier se tut, et M. de Louvois poursuivit : « Qu étoit donc ce quatriéme? » Alors l'un des trois dit : « M. Félibien venoit quelquefois dans l'assemblée lire des descriptions qu'il faisoit de divers endroits des bâtimens du roi. — Voilà enfin ce quatriéme que je cherchois, dit M. de Louvois. Or çà, allez-vous-en, Messieurs, et travaillez de toutes vos forces. »

Voilà comme je fus exclus de la petite Académie, où j'aurois été assez aise d'être continué; mais il fallut encore souffrir cette mortification.

Pour me donner quelque occupation dans ma retraite, je composai le poëme de *Saint Paulin*, qui eut assez de succès, malgré les critiques de quelques personnes d'esprit.

Je composai ensuite le petit poëme du *Siècle de Louis le Grand*, qui reçut beaucoup de louanges dans la lecture qui s'en fit à l'Acadé-

Digitized by Google

mie françoise, le jour qu'elle s'assembla pour témoigner la joie qu'elle ressentoit de la convalescence de Sa Majesté après la grande opération qui lui fut faite. Ces louanges irriterent tellement M. Despreaux qu'après avoir grondé long-tems tout bas, il se leva dans l'Académie, et dit que c'étoit une honte qu'on fît une telle lecture, qui blâmoit les plus grands hommes de l'antiquité. M. Huet, alors évêque de Soissons, lui dit de se taire, et que, s'il étoit question de prendre le parti des anciens, cela lui conviendroit mieux qu'à lui, parce qu'il les connoissoit beaucoup mieux, mais qu'ils n'étoient là que pour écouter. Depuis cette avanture, le chagrin de M. Despreaux lui fit faire plusieurs épigrammes qui n'alloient qu'à m'offenser, mais nullement à ruiner mon sentiment touchant les anciens. M. Racine me fit compliment sur cet ouvrage, qu'il loua beaucoup, dans la supposition que ce n'étoit qu'un pur jeu d'esprit qui ne contenoit point mes véritables sentimens, et que dans la vérité je pensois tout le contraire de ce que j'avois avancé dans mon poëme. Je fus fâché qu'on ne crût pas ou du moins qu'on fît semblant de ne pas croire que j'eusse parlé sérieusement, de sorte que je pris la résolution de dire en prose ce que j'avois dit en vers, et de le dire d'une maniere à ne pas faire douter de mon vrai sentiment là-dessus. Voilà quelle

Digitized by Google

a été la cause et l'origine de mes quatre tomes de *Paralleles*[1].

1. On sçait que son livre du *Parallele des anciens et des modernes*, où il met ces derniers beaucoup au-dessus des autres, occasionna une guerre dans la république des lettres. La plûpart des sçavans et litterateurs du siécle de Louis XIV prirent parti dans cette querelle; chacun soutint son opinion avec autant d'opiniâtreté que de prévention; on outra les choses de part et d'autre; enfin, on se raprocha, on s'écouta, et le calme fut rétabli. « On a reproché à M. Perrault, dit un célébre écrivain dans son *Siècle de Louis XIV*, d'avoir trouvé trop de défauts dans les anciens; mais sa grande faute est de les avoir critiqués mal-adroitement et de s'être fait des ennemis de ceux mêmes qu'il pouvoit opposer aux anciens. Cette dispute a été et sera long-tems une affaire de parti, comme elle l'étoit du tems d'Horace. Que de gens encore en Italie qui, ne pouvant lire Homere qu'avec dégoût, et lisant tous les jours l'Arioste et le Tasse avec transport, appellent encore Homere incomparable! »

Indépendamment de tous les ouvrages dont parle ici M. Perrault, nous avons encore de lui l'*Histoire des hommes illustres du régne de Louis XIV* et des poëmes sur la peinture, sur le labyrinthe de Versailles, sur la création du monde, sur Griselidis, sur le triomphe de sainte Geneviéve, sur l'apologie des femmes; enfin, quelques odes, une *Épître* à M. de Fontenelle et des *Contes des Fées* en prose. Il mourut à Paris en 1703, âgé de 75 ans.

63641378 Google

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

M DCCC LXXVIII

Digitized by Google

Digitized by Google

LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

MÉMOIRES

DE

CH. PERRAULT

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE

PAR

PAUL LACROIX

Conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVIII

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTA. — *Les* CONTES DE PERRAULT, *avec eaux-fortes de Lalauze, imprimés dans le même format que cette édition des* MÉMOIRES, *font partie de la* PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE. 2 vol. . . . . 30 fr.

Sous le titre de *Petits Chefs-d'œuvre*, nous donnons les petites œuvres des grands écrivains, ainsi que les petits chefs-d'œuvre d'auteurs dont souvent un seul ouvrage a fait la réputation.

Quoique cette collection ne doive comprendre que des ouvrages connus, néanmoins le luxe avec lequel elle est imprimée la destine encore à un public d'élite : aussi le tirage en est-il fait à petit nombre. Il est tiré en outre 60 exemplaires de choix, dont 30 sur papier de Chine et 30 sur papier Whatman.

EN VENTE

Voyage autour de ma chambre.	2 fr. 50
Turcaret.	3 fr. 50
Le Méchant	3 fr. 50
Ver-Vert, etc.	2 fr. »
La Servitude volontaire.	2 fr. 50
Contes D'HAMILTON. I. *Le Bélier.*	4 fr. »
— II. *Fleur d'Épine.*	3 fr. »
— III. *Les Quatre Facardins.* . .	3 fr. 50
— IV. *Zénéyde*	3 fr. »
Voyage de Chapelle et de Bachaumont	2 fr. 50
L'Art d'aimer.	2 fr. 50
Le Temple de Gnide. — Arsace et Isménie . .	3 fr. 50
Le Neveu de Rameau.	4 fr. »
Voyage en Laponie	3 fr. 50
La Chaumière Indienne. — Le Café de Surate.	3 fr. »
Lettres Portugaises.	3 fr. »
La Farce de Pathelin	3 fr. 50
La Gastronomie	3 fr. »
La Métromanie.	4 fr »
Le Diable amoureux.	3 fr. 50
La Dot de Suzette.	4 fr. »
Mémoires de Perrault.	4 fr. »

Février 1878.

5385 — Imp. Jouaust.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google